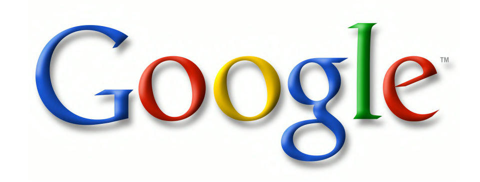
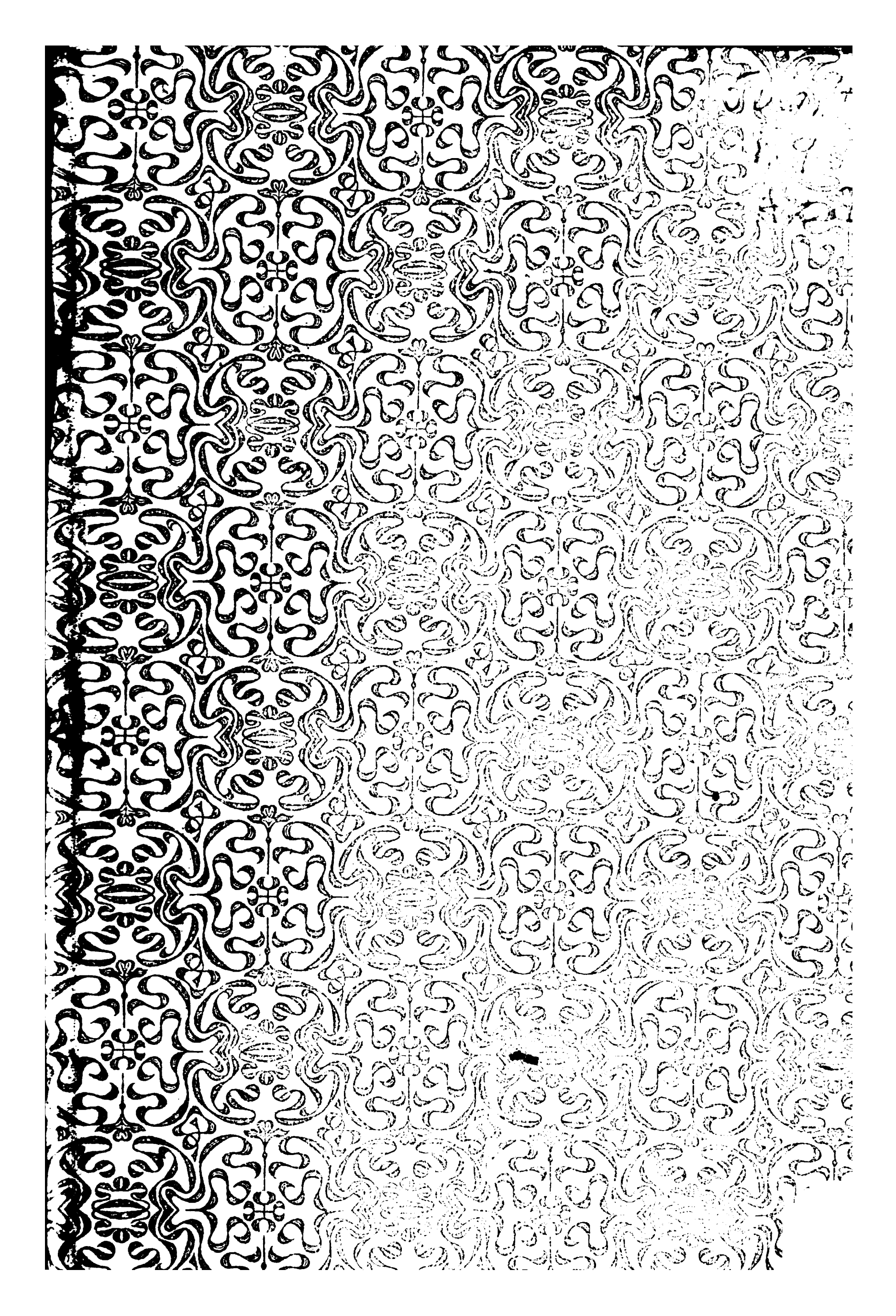
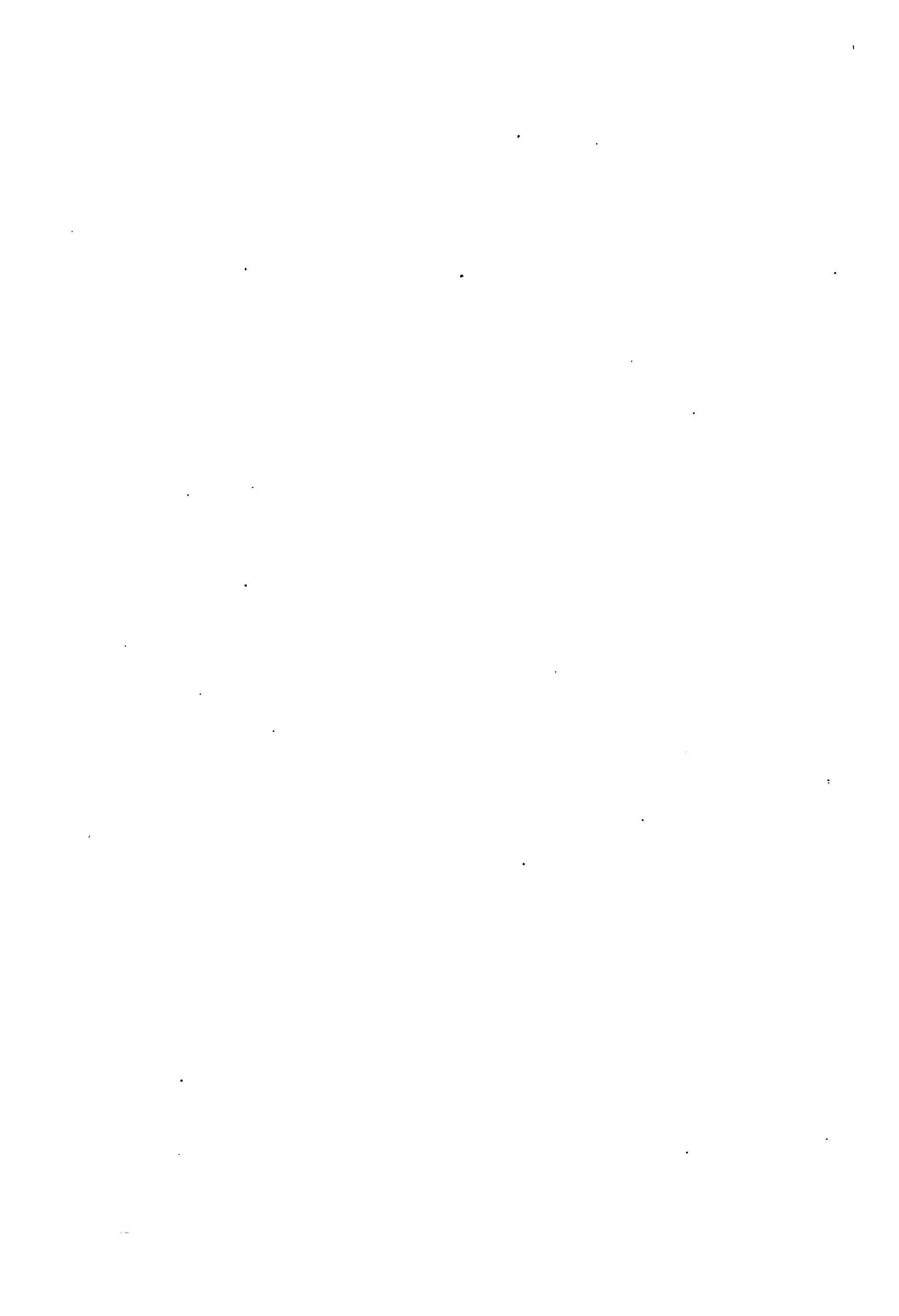










ANNUAIRE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts

DE BELGIQUE

ANNUAIRE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts

DE BELGIQUE

1908

SOIXANTE-QUATORZIÈME ANNÉE

BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES DE BELGIQUE

RUE DE LOUVAIN, 112

MDCCCCVIII

TABLE

Caisse centrale des artistes belges.

CHRONOLOGIE

L'année 1908 du Calendrier Grégorien correspond à :

l'année 6621 de la Période Julienne de 7980 ans imaginée pour faciliter les recherches historiques, par Joseph Scaliger (né le 5 août 1540 à Agen et mort le 21 janvier 1609 à Leide);

la quatrième de la 671e Olympiade d'après les déterminations d'*Ideler*, Handbuch der Chronologie, Bd I, S. 377;

l'an 2661 de la Fondation de Rome, d'après la computation du même chronologiste, Ibid., Bd II, S. 154.

Bases du Calendrier Grégorien pour l'année 1908.

Nombre d'or	9	Indiction romaine	6
Épacte	XXVII	Lettre dominicale	ED
Cycle solaire	13		

Calendrier Julien.

Le Calendrier Julien, établi par Jules César 45 ans avant l'ère chrétienne, a été employé sans changement dans les pays chrétiens jusqu'au 15 octobre 1582, date où le Calendrier Grégorien fut introduit par le pape Grégoire XIII. Il n'est suivi actuellement que par les Russes, les Grecs et les chrétiens d'Orient.

Voici d'où provient la différence de treize jours entre le Calendrier Grégorien et le Calendrier Julien : Pour le premier, le lendemain du 4 octobre 1582 a été le 15 octobre 1582, et les années 1700, 1800 et 1900 n'ont pas été bissextiles.

Dans le Calendrier Julien, l'épacte est IX, et la lettre dominicale FE, pour l'année 1908.

Année d'après les ères anciennes et modernes.

Année de l'ère de Nabonassar 2655

L'année 1326 des Turcs commence le 4 février 1908, selon l'usage de Constantinople.

L'année 1908 du Calendrier Julien commence le 14 janvier de la même année.

L'année 5668 des Juifs a commencé le 9 septembre 1907, et l'année 5669 commencera le 26 septembre 1908.

Fêtes mobiles.

Septuagésime . .	16 février.	Quatre-Temps.	10, 12 et 13 juin.
Cendres	4 mars.	Trinité	14 juin.
Quatre-Temps.	11, 13 et 14 mars.	Fête-Dieu	18 juin.
Pâques	19 avril.	Quatre-Temps.	16, 18 et 19 sept.
Ascension. . . .	28 mai.	1er dim. de l'Avent . .	29 nov.
Pentecôte	7 juin.	Quatre-Temps.	16, 18 et 19 déc.

Commencement des saisons.

Printemps	le 21 mars,	à 12 h.	27 m.	du matin.
Été	le 21 juin,	à 8	19	du soir.
Automne	le 23 sept.,	à 10	58	du matin.
Hiver	le 22 déc.,	à 5	24	du matin.

Jours fériés.

* Les dimanches.
* 1er janvier.
* 20 avril. — Lundi de Pâques.
* 28 mai. — Ascension.
* 8 juin. — Lundi de Pentecôte.
* 21 juillet. — Anniv. de l'inaugurat. du roi Léopold Ier. Fêtes nationales
* 15 août. — Assomption.
* 1er novembre. — Toussaint.
2 novemb. — Jour des morts.
15 novembre. — Fête patronale du roi régnant Léopold II.
* 25 décembre. — Noël.
26 décembre. — Second jour de Noël.

Les *fêtes légales* sont précédées d'un astérisque (*).

Éclipses

Il y aura, en 1908, trois éclipses de Soleil, une totale et une annulaire, invisibles en Belgique; une annulaire, visible en Belgique comme éclipse partielle, et une éclipse de Lune par la pénombre, visible en Belgique.

Le 3-4 janvier, éclipse totale de Soleil, invisible en Belgique : commencement de l'éclipse générale, le 3 janvier, à 7 h. 8 m. du soir; fin de l'éclipse générale, le 4 janvier, à 12 h. 23 m. du matin. Cette éclipse sera visible sur la pointe Nord-Est de l'Australie, dans la Nouvelle-Guinée, dans l'Amérique centrale et dans le Grand Océan.

Le 28 juin, éclipse annulaire de Soleil, visible en Belgique comme éclipse partielle : commencement de l'éclipse générale, à 1 h. 29 m. du soir; fin de l'éclipse générale, à 7 h. 30 m. du soir. A Uccle, on aura : commencement de l'éclipse partielle, à 5 h. 20 m. du soir; fin de l'éclipse partielle, à 5 h. 59 m. du soir. A Uccle, l'entrée de la Lune sur le disque solaire se fera à 159° du point Nord du disque solaire, en comptant vers l'Ouest; le dernier contact à 167° vers l'Est; dans les deux cas, pour l'image directe. Cette éclipse sera visible dans la partie orientale du Grand Océan, dans l'Amérique du Nord, à l'exception de la région polaire, sur les côtes septentrionales de l'océan Atlantique, dans le Nord-Ouest de l'Afrique et dans la moitié Sud-Ouest de l'Europe.

Le 7-8 décembre, éclipse de Lune par la pénombre, visible en Belgique : premier contact avec la pénombre, le 7 décembre, à 7 h. 38 m. du soir; milieu de l'éclipse, à 9 h. 55 m. du soir; dernier contact avec la pénombre, le 8 décembre, à 12 h. 12 m. du matin. Le premier contact avec la pénombre se fera à 39° du point Nord du disque lunaire, en comptant vers l'Est; le dernier contact à 298° vers l'Est.

Le 23 décembre, éclipse annulaire de Soleil, invisible en Belgique : commencement de l'éclipse générale, à 9 h. 7 m. du matin; fin de l'éclipse générale, à 2 h. 22 m. du soir. Vers son milieu, cette éclipse annulaire deviendra totale. Cette éclipse sera visible dans l'Amérique du Sud, à l'exception de la partie Nord-Ouest, dans l'Afrique australe et à Madagascar, dans la partie australe de l'océan Atlantique et dans les régions polaires antarctique.

Janvier.

—

1 M. Circoncision de N.-S.
2 J. S. Adélard, ab. de Corbie.
3 V. Ste Geneviève, vierge.
4 S. S. Tite, Ste Pharaïlde, v.
5 D. S. Télesphore, pape.
6 L. Épiphanie ou les Rois.
7 M. Ste Mélanie, vierge.
8 M. Ste Gudule, vierge.
9 J. S. Marcellin, évêque.
10 V. S. Agathon, pape.
11 S. S. Hygin, pape.
12 D. S. Arcade, martyr.
13 L. Ste Véronique de Milan.
14 M. S. Hilaire, év. de Poit.
15 M. S. Paul, ermite.
16 J. S. Marcel, pape.
17 V. S. Antoine, abbé.
18 S. Chaire de s. Pierre à R.
19 D. S. Canut, roi de Danem.
20 L. SS. Fabien et Sébastien.
21 M. Ste Agnès, v. et m.
22 M. SS. Vincent et Anastase.
23 J. Épousailles de la Vierge.
24 V. S. Timothée, év. d'Eph.
25 S. Conversion de s. Paul.
26 D. S. Polycarpe, év. et m.
27 L. S. Jean Chrysostome, év.
28 M. S. Julien, év. de Cuença.
29 M. S. Franç. de Sales, év.
30 J. Ste Martine, v. et mart.
31 V. S. Pierre Nolasque.

Nouvelle Lune le 3.
Premier Quartier le 10.
Pleine Lune le 18.
Dernier Quartier le 26.

Février.

—

1 S. S. Ignace, év. et mart.
2 D. Purif. ou Chandeleur.
3 L. S. Blaise, év. et mart.
4 M. S. André, Ste Jeanne, v.
5 M. Ste Agathe, vierge et m.
6 J. S. Amand, Ste Dorothée.
7 V. S. Romuald, abbé.
8 S. S. Jean de Matha.
9 D. S. Cyrille, Ste Apolline.
10 L. Ste Scholastique, vierge.
11 M. S. Séverin, abbé.
12 M. Ste Eulalie, v. et mart.
13 J. Ste Euphrosine, vierge.
14 V. S. Valentin, p. et m.
15 S. SS. Faustin et Jovite, m.
16 D. *Sept.* Ste Julienne, v.
17 L. SS. Théodule et Julien.
18 M. S. Siméon, évêque et m.
19 M. S. Boniface, évêque.
20 J. S. Éleuthère, év. de Tourn.
21 V. Le Bap. Pépin de Landen.
22 S. C. de s. Pier. à Antioche.
23 D. S. Pierre Damien, év.
24 L. SS. Mathias et Modeste.
25 M. Ste Walburge, vierge.
26 M. Ste Adeltrude, abbesse.
27 J. S. Alexandre, évêque.
28 V. S. Julien, martyr.
29 S. S. Oswald, archevêque.

Nouvelle Lune le 2.
Premier Quartier le 9
Pleine Lune le 17.
Dernier Quartier le 25.

Mars.

—

1 D. S. Aubin, év. d'Angers.
2 L. S. Simplice, pape.
3 M. Ste Cunégonde, impérat.
4 M. *Les Cendres*. S. Casimir.
5 J. S. Théophile.
6 V. Ste Colette, vierge.
7 S. S. Thomas d'Aquin.
8 D. S. Jean de Dieu.
9 L. Ste Françoise, veuve.
10 M. Les 40 Mart. de Sébaste.
11 M. *Q.-temps*. S. Vindicien.
12 J. S. Grégoire le Grand, p.
13 V. *Q.-temps*. Ste Euphrasie.
14 S. *Q.-temps*. Ste Mathilde.
15 D. S. Longin, soldat.
16 L Ste Eusébie, vierge.
17 M. Ste Gertrude, abb. de Niv.
18 M. S. Gabriel, archange.
19 J. S. Joseph, patr. de la B.
20 V. S. Wulfran, év. de Sens.
21 S. S. Benoit, abbé.
22 D. S. Basile, martyr.
23 L. S. Victorien, martyr.
24 M. S. Agapet, év de Synn.
25 M. ANNONCIAT. S. Humbert.
26 J. S. Ludger, év. de Munster.
27 V. S. Rupert, év. de Worms.
28 S. S. Sixte III, pape.
29 D. S. Eustase, abbé.
30 L. S. Véron, abbé.
31 M. S. Benjamin, martyr.

Nouvelle Lune le 2.
Premier Quartier le 9.
Pleine Lune le 18.
Dernier Quartier le 25.

Avril.

—

1 M. S. Hugues, év. de Grenob.
2 J. S. François de Paule.
3 V. S. Richard, év. de Chich.
4 S. S. Isidore de Séville.
5 D. *Passion*. S. Vincent Ferr.
6 L. S. Célestin, pape.
7 M. S. Albert, ermite.
8 M. S. Perpétue, év. de Tours.
9 J. Ste Waudru, abbesse.
10 V. S. Macaire, évêque.
11 S. S. Léon le Grand, pape.
12 D. *Rameaux*. S. Jules I, p.
13 L. S. Herménégilde, mart.
14 M. S. Justin, martyr.
15 M. SS. Anastasie et Basilisse.
16 J. S. Drogon, ermite.
17 V. *Vend.-Saint*. S. Anicet.
18 S. S. Ursmar, év. et abbé.
19 D. PAQUES. S Léon IX.
20 L. Ste Agnès, vierge.
21 M. S. Anselme, archev.
22 M. SS. Soter et Cajus, p. et m.
23 J. S. Georges, martyr.
24 V. S. Fidèle de Sigmaring.
25 S. S. Marc, évangéliste.
26 D. SS. Clet et Marcellin, p.
27 L. S. Antime, évêq. et m.
28 M. S. Vital, martyr.
29 M. S. Pierre de Milan, mart.
30 J. Ste Catherine de S., v.

Nouvelle Lune le 1.
Premier Quartier le 8.
Pleine Lune le 16.
Dernier Quartier le 23.
Nouvelle Lune le 30.

Mai.

—

1 V. SS. Phil. et Jacq., apôt.
2 S. S. Athanase, évêque.
3 D. Invention de la Croix.
4 L. Ste Monique, veuve.
5 M. S. Pie V, pape.
6 M. S. Jean Porte-Latine.
7 J. S. Stanislas, év. et mart.
8 V. Apparition de S. Michel.
9 S. S. Grégoire de Nazianze.
10 D. S. Antonin, arch. de Flor.
11 L. S. Franç. de Hiéronymo.
12 M. SS. Nérée et Achillée, m.
13 M. S. Servais, év. de Tongr.
14 J. S. Pacôme, abbé de Tab.
15 V. Ste Dymphne, v. et m.
16 S. S. Jean Népomucène, m.
17 D. S. Pascal Baylon.
18 L. S. Venant, martyr.
19 M. S. Pierre Célestin, pape.
20 M. S. Bernardin de Sienne.
21 J. Ste Itisberge, vierge.
22 V. Ste Julie, vierge et mart.
23 S. S. Guibert.
24 D. N. D. Sec. des Chrétiens.
25 L. S. Grégoire VII, pape.
26 M. S. Philippe de Néri.
27 M. S. Jean I, pape.
28 J. ASCENSION. S. Germ.
29 V. S. Maximin, év. de Trèv.
30 S. S. Ferdinand III, roi.
31 D. Ste Pétronille, vierge.

Premier Quartier le 8.
Pleine Lune le 16.
Dernier Quartier le 23.
Nouvelle Lune le 30.

Juin.

—

1 L. S. Pamphile, martyr.
2 M. SS. Marcellin et Érasme.
3 M. Ste Clotilde, reine.
4 J. S. Optat, év. de Milève.
5 V. S. Boniface, év. et mart.
6 S. S. Norbert, évêque.
7 D. PENTECOTE. S. Rob.
8 L. S. Médard, év. de Noyon.
9 M. S. Prime.
10 M. *Q.-temps.* Ste Marguerite.
11 J. S. Barnabé, apôtre.
12 V. *Q.-temps.* S. Jean de Sah.
13 S. *Q.-temps.* S. Antoine de P.
14 D. La Trinité. S. Basile le G.
15 L. SS. Guy et Modeste, m.
16 M. S. Jean-François-Régis.
17 M. Ste Alène, vierge et mart.
18 J. La Fête-Dieu. S Marc, m.
19 V. Ste Julienne de Falconieri.
20 S. S. Sylvère, pape.
21 D. S. Louis de Gonzague.
22 L. S. Paulin, év. de Nole.
23 M. Ste Marie d'Oignies.
24 M. Nativ. de S. Jean-Bapt.
25 J. S. Guillaume, abbé.
26 V. SS. Jean et Paul, mart.
27 S. S. Ladislas, roi de Hong.
28 D. S. Léon II, pape.
29 L. SS. Pierre et Paul, ap.
30 M. Ste Adile, vierge.

Premier Quartier le 7.
Pleine Lune le 14.
Dernier Quartier le 21.
Nouvelle Lune le 28.

Juillet.

—

1	M.	S. Rombaut, évêque.
2	J.	Visitation de la Vierge.
3	V.	S. Euloge, martyr.
4	S.	S. Théodore, évêque.
5	D.	S. Pierre de Luxemb.
6	L.	Ste Godelive, martyre.
7	M.	S. Willebaud, évêque.
8	M.	Ste Élisabeth, r. de Port.
9	J.	SS. Martyrs de Gorcum.
10	V.	Les sept Frères Martyrs.
11	S.	S. Pie I, pape.
12	D.	S. Jean Gualbert, abbé.
13	L.	S. Anaclet, pape et m.
14	M.	S. Bonaventure, évêque.
15	M.	S Henri, emp. d'Allem.
16	J.	N.-D. du Mont Carmel.
17	V.	S Alexis, confesseur.
18	S.	S. Camille de Lellys.
19	D.	*S. Sacr. de Mir.* à Brux.
20	L.	S. Jérôme Émilien.
21	M.	Ste Praxède, vierge.
22	M.	Ste Marie-Madeleine.
23	J.	S. Apollinaire, év. de R.
24	V.	Ste Christine, v. et mart.
25	S.	S. Jacques le Majeur, ap.
26	D.	Ste Anne, mère de la Vier.
27	L.	S. Pantaléon, martyr.
28	M.	S. Victor, martyr.
29	M.	Ste Marthe, vierge.
30	J.	SS. Abdon et Sennen, m.
31	V.	S. Ignace de Loyola.

Premier Quartier le 6.
Pleine Lune le 13.
Dernier Quartier le 20.
Nouvelle Lune le 28.

Août.

—

1	S.	S. Pierre-ès-Liens.
2	D.	S. Alphonse de Liguori.
3	L.	Invention de S. Étienne.
4	M.	S. Dominique, confess.
5	M.	Notre-Dame aux-Neiges.
6	J	Transfiguration de N. S.
7	V.	S. Donat, év. et mart.
8	S.	S. Cyriaque, martyr.
9	D.	S. Romain, martyr.
10	L.	S. Laurent, martyr.
11	M.	S. Géry, év de Cambrai.
12	M.	Ste Claire, vierge.
13	J.	S. Hippolyte, martyr.
14	V.	S. Eusèbe, martyr.
15	S.	ASSOMPTION. S. Arnld.
16	D.	SS. Hyac. et Roch, conf.
17	L.	SS. Joachim et Libérat, a.
18	M.	Ste Hélène, impératrice
19	M.	SS. Louis Florés, Jules.
20	J.	S. Bernard, abbé.
21	V.	Ste J.-Franç. de Chantal.
22	S.	S. Timothée, martyr.
23	D.	S. Philippe Béniti.
24	L.	S. Barthélemi, apôtre.
25	M.	S. Louis, roi de France.
26	M.	S. Zéphirin, pape et m.
27	J.	S. Joseph Calasance.
28	V.	S. Augustin, év. et doct.
29	S.	Décoll. de S. Jean-Bapt.
30	D.	Ste Rose de Lima, vierge.
31	L.	S. Raymond Nonnat.

Premier Quartier le 5.
Pleine Lune le 12.
Dernier Quartier le 18.
Nouvelle Lune le 26.

Septembre.

—

1 M. S. Gilles, abbé.
2 M. S. Étienne, roi de Hong.
3 J. S. Remacle, év. de Maest.
4 V. Ste Rosalie, vierge.
5 S. S. Laurent Justinien.
6 D. S. Donatien, martyr.
7 L. Ste Reine, vierge.
8 M. NATIVITÉ DE LA VIERGE.
9 M. S. Gorgone, martyr.
10 J. S. Nicolas de Tolentino.
11 V. SS. Prote et Hyacinthe.
12 S. S. Guy d'Anderlecht.
13 D. S. Amé, év. Sion en Val.
14 L. Exaltation de la Croix.
15 M. S. Nicomède, martyr.
16 M. *Q.-temps*. S. Corneille, év.
17 J. S. Lambert, év. de Maest
18 V. *Q.-temps*. S. Joseph de C.
19 S. *Q.-temps*. S. Janvier, m.
20 D. S. Eustache, martyr.
21 L. S. Mathieu, apôtre.
22 M. S. Maurice et ses comp.
23 M. Ste Thècle, vierge et m.
24 J. N.-D. de la Merci.
25 V. S. Firmin, év. et martyr.
26 S. S. Cyprien et Ste Justine
27 D. SS. Côme et Damien, m.
28 L. S. Wenceslas, martyr.
29 M. S. Michel, archange.
30 M. S. Jérôme, docteur.

Premier Quartier le 3.
Pleine Lune le 10.
Dernier Quartier le 17.
Nouvelle Lune le 25.

Octobre.

—

1 J. S. Bavon, patr. de Gand.
2 V. S. Léodegaire, évêque.
3 S. S. Gérard, abbé.
4 D. S. François d'Assise.
5 L. S. Placide, martyr.
6 M. S. Brunon, confesseur.
7 M. S. Marc, pape.
8 J. Ste Brigitte, veuve.
9 V. S. Denis et ses comp., m.
10 S. S. François de Borgia.
11 D. S. Gommaire, p. de Lier.
12 L. S. Wilfrid, év. d'York.
13 M. S. Édouard, roi d'Angl.
14 M. S. Calixte, pape et mart.
15 J. Ste Thérèse, vierge.
16 V. S. Mummolin, évêque.
17 S. Ste Hedwige, veuve.
18 D. S. Luc, évangéliste.
19 L. S. Pierre d'Alcantara.
20 M. S. Jean de Kenti.
21 M. Ste Ursule et ses comp. m.
22 J. S. Mellon, évêque.
23 V. S. Jean de Capistran.
24 S. S. Raphaël, archange.
25 D. SS. Crépin et Crépinien.
26 L. S. Evariste, pape et m.
27 M. S. Frumence, ap. de l'Eth.
28 M SS. Simon et Jude, apôt.
29 J. Ste Ermelinde, vierge.
30 V. S. Foillan, martyr.
31 S. S Quentin, martyr.

Premier Quartier le 3
Pleine Lune le 9.
Dernier Quartier le 17.
Nouvelle Lune le 25.

Novembre.

—

1 D. TOUSSAINT.
2 L. *Les Trépassés.*
3 M. S. Hubert, év. de Liége.
4 M. S. Charles Borromée, év.
5 J. S. Zacharie, Se Élisabeth.
6 V. S. Winoc, abbé.
7 S. S. Willebrord, év. d'Ut.
8 D. S. Godefroi, év. d'Am.
9 L. Déd. de l'égl. du Sauv. à R.
10 M. S. André Avellin.
11 M. S. Martin, év. de Tours.
12 J. S. Liévin, év. et mart.
13 V. S. Stanislas Kostka.
14 S. S. Albéric, év. d'Utrecht.
15 D. S. Léopold, confesseur.
16 L. S. Edmond, archevêque.
17 M. S. Grégoire Thaumatur.
18 M. Déd. des SS. Pier. et Paul.
19 J. Ste Élisabeth de Thuring.
20 V. S. Félix de Valois.
21 S. Présentat. de la Vierge.
22 D. Ste Cécile, vierge et mar.
23 L. S. Clément I, pape et m.
24 M. S. Jean de la Croix.
25 M. Ste Catherine, v. et m.
26 J. S. Albert de Louv., év.
27 V. S. Acaire, évêque.
28 S. S. Rufe, martyr.
29 D. *Avent.* S. Saturnin, mart.
30 L. S. André, apôtre.

Premier Quartier le 1.
Pleine Lune le 8.
Dernier Quartier le 15.
Nouvelle Lune le 23.
Premier Quartier le 30.

Décembre.

—

1 M. S. Éloi, év. de Noyon.
2 M. Ste Bibienne, v. et m.
3 J. S. François-Xavier.
4 V. Ste Barbe, martyre.
5 S. S. Sabbas, abbé.
6 D. S. Nicolas, év. de Myre.
7 L. S. Ambroise, év. et doct.
8 M. CONCEPTION DE LA VIERGE.
9 M. Ste Léocadie, v. et mart.
10 J. S. Melchiade, p. et m.
11 V. S. Damase, pape.
12 S. S. Valéry, abbé en Pic.
13 D. Ste Lucie, vierge et m.
14 L. S. Nicaise, évêque.
15 M. S. Adon, arch. de Vienne
16 M. *Q.-temps.* S. Eusèbe, év.
17 J. Ste Begge, vierge.
18 V. *Q.-temps.* Expect. de la V.
19 S. *Q.-temps.* S. Némésion.
20 D. S. Philogone.
21 L. S. Thomas, apôtre.
22 M. S. Hungère, év. d'Utr.
23 M. Ste Victoire, vierge et m.
24 J. S. Lucien.
25 V. NOËL.
26 S. S. Étienne, premier m.
27 D. S. Jean, apôt. et évang.
28 L. SS. Innocents.
29 M. S. Thomas de Cantorb.
30 M. S. Sabin, évêq. et mart.
31 J. S. Sylvestre, pape.

Pleine Lune le 7.
Dernier Quartier le 15.
Nouvelle Lune le 23.
Premier Quartier le 30.

CALENDRIER DE L'ACADÉMIE.

—

Janvier. — Élection du Directeur dans chacune des trois Classes.

Élection des membres, correspondants et associés dans la *Classe des Beaux-Arts.*

Programme du Concours annuel de la *Classe des Beaux-Arts* pour 1910.

Questions pour le programme du Concours annuel de la *Classe des Sciences*, pour 1909.

Élection des jurys : de la 2de période du XIVe Concours pour les *Prix De Keyn;* de la 9e période du *Prix Adelson Castiau;* de la 4e période du *Prix Edouard Mailly ;* de la 1re période des *Prix Eugène Lameere* et *Charles Duvivier.*

Choix d'une lecture pour la séance publique de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.*

Février. — Adoption du programme du Concours annuel de la *Classe des Sciences*, pour 1909.

Mars. — Réunion des Sections de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* pour la présentation des candidats aux places vacantes.

Réunion de la *Commission administrative* pour la reddition des comptes.

Avril. — Réunion des Commissions spéciales des finances pour l'examen et l'approbation des comptes.

Lecture des rapports sur les Concours : *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* (Concours annuel de 1908); *Prix De Keyn* (XIVe Concours, 2e période); *Prix de Stassart* (Histoire nationale, 7e période); *Prix de Saint-Genois* (4e période); *Prix Adelson Castiau; Prix Eugène Lameere* et *Prix Charles Duvivier.*

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.* Eventuellement, propositions de candidatures nouvelles.

Réunion des Sections de la *Classe des Sciences* pour la présentation des candidats aux places vacantes.

Mai. — Élection des membres, associés et correspondants, dans la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*.

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Sciences*. Eventuellement, propositions de candidatures nouvelles.

Réunion des Sections de la *Classe des Beaux-Arts* pour la présentation des candidats aux places vacantes.

Élection, par chaque Classe, de son délégué auprès de la *Commission administrative* de l'Académie.

Séance générale des trois Classes pour régler leurs intérêts communs.

Séance publique de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* : distribution des récompenses.

Le 31 de ce mois expire le délai pour la remise des manuscrits destinés au Concours littéraire ouvert par la *Classe des Beaux-Arts*.

Juin. — Élection des membres, correspondants et associés dans la *Classe des Sciences*.

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Beaux-Arts*. Eventuellement, propositions de candidatures nouvelles.

Désignation par la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* des questions à maintenir au programme de son Concours annuel; désignation des matières sur lesquelles porteront les questions nouvelles et nomination pour chacune de celles-ci d'un Comité de trois membres chargé de présenter trois sujets.

Le 30 de ce mois, délai pour la participation au Concours pour le *Prix Melsens* (2e période).

Désignation des commissaires chargés d'examiner les manuscrits reçus pour le Concours litteraire de la *Classe des Beaux-Arts*.

Juillet. — Rapport des Commissions de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* sur les sujets à mettre au Concours; détermination des prix et rédaction définitive du programme annuel.

Élection des membres, correspondants et associés, dans la *Classe des Beaux-Arts*.

Le 31 de ce mois expire le délai pour la remise des manuscrits destinés au Concours annuel de la *Classe des Sciences*.

Août. — Désignation des commissaires chargés d'examiner les manuscrits reçus pour le Concours annuel de la *Classe des Sciences.*

Choix d'une lecture pour la séance publique de la *Classe des Sciences.*

Les vacances, pour chaque Classe, commencent après les séances respectives.

Septembre. — Les sujets d'art appliqué mis au Concours par la *Classe des Beaux-Arts* doivent être remis avant le 1er octobre.

Fin des vacances le 30.

Octobre. — Réunion des Sections de la *Classe des Sciences* et de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* pour la présentation des candidats aux places vacantes dans chacune de ces Classes.

Rappel aux membres et aux correspondants de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques* au sujet des lectures à faire pendant l'année.

Jugement du Concours annuel de la *Classe des Beaux-Arts* (partie littéraire et sujets d'art appliqué).

Dernier dimanche du mois. Séance publique de la *Classe des Beaux-Arts :* distribution des récompenses [1].

Le 31 de ce mois expire le délai pour la remise des manuscrits destinés au Concours annuel de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*

Novembre. — Éventuellement, propositions de candidatures nouvelles pour les places vacantes dans la *Classe des Sciences*

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.* Eventuellement, propositions de candidatures nouvelles.

Réunion des Sections de la *Classe des Beaux-Arts* pour la présentation des candidats aux places vacantes.

Désignation de commissaires pour l'examen des manuscrits reçus pour le Concours annuel de la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques.*

(1) Lors des années du grand Concours bisannuel de composition musicale, cette séance a lieu le dernier dimanche de novembre.

Novembre. — Désignation par la *Classe des Beaux-Arts* des matières du Concours annuel; formation des Commissions chargées de composer le programme. (Voir art. 13 du Règlement.)

Décembre. — Nomination des Commissions spéciales des finances pour chaque Classe.

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Sciences*.

Élections des membres, correspondants et associés dans la *Classe des Sciences* et dans la *Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*.

Exposé des titres des candidats aux places vacantes dans la *Classe des Beaux-Arts*. Eventuellement, propositions de candidatures nouvelles.

Jugement du Concours annuel de la *Classe des Sciences*.

Séance publique de la *Classe des Sciences*: distribution des récompenses.

Réunion de la Commission administrative pour arrêter le Budget.

Le 31 de ce mois expire le délai pour la remise des travaux destinés à la 1re période du XVe Concours pour les *Prix De Keyn*; à la 9e période du *Prix Gantrelle*; à la 2e période du *Prix Charles Lagrange*; à la 4e période du *Prix Gluge* (1907-1908), à la 1re période du *Prix Leo Errera* ainsi que du *Prix Emile Laurent*.

FRANCHISE DE PORT (1).

Art. 1er. Notre Ministre de l'Intérieur est autorisé à correspondre en franchise de port,

(1) Accordée par arrêté royal du 21 décembre 1841.

N. B. Pour que les envois parviennent avec la franchise de port, il est indispensable que les lettres, papiers ou livres soient mis *sous bandes croisées à l'adresse du secrétaire perpétuel et contre-signées par le membre, correspondant ou associé, qui fait l'envoi.* De plus, les envois doivent être *déposés au bureau de la poste;* l'exemption n'est pas admise pour les papiers qui seraient *simplement jetés dans la boîte aux lettres.* La largeur des bandes est fixée au tiers de la surface des lettres. Les documents de grand format, manuscrits de mémoires, etc., peuvent être placés sous bandes croisées dont l'une couvre en largeur toute la surface de l'envoi, et l'autre la moitié de celle-ci; ces envois peuvent être entourés d'une corde. Tout envoi qui ne satisferait pas à ces conditions, sera taxé au double de la taxe officielle d'expédition.

sous enveloppe fermée, avec le bureau de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles, et les membres de ce corps, individuellement.

ART. 2. La franchise est également attribuée à la correspondance sous bandes et contre-seing que l'Académie et son secrétaire perpétuel doivent échanger avec chacun de ses membres.

ART. 3. Le contre-seing de l'Académie en nom collectif sera exercé, soit par le Président, soit par le Secrétaire perpétuel délégué à cet effet.

Modèle :

Monsieur le Secrétaire perpétuel
de l'Académie royale des Sciences, des Lettres
et des Beaux-Arts de Belgique,
(AU PALAIS DES ACADÉMIES)
à BRUXELLES.

Le Membre,

ADRESSES DES MEMBRES,

DES CORRESPONDANTS ET DES ASSOCIÉS HABITANT LA BELGIQUE.

ACKER (Ernest), chaussée de Charleroi, 94, à Saint-Gilles.
BANG (W.), rue des Récollets, 18, à Louvain.
BEERNAERT (Aug.), rue d'Arlon, 11, à Bruxelles.
BLOCKX (Jan), avenue du Commerce, 80, à Anvers.
BORMANS (Stanislas), rue Forgeur, 20, à Liége.
BRANTS (Victor), Marché-aux-Grains, 9, à Louvain.
BRUNFAUT (J.), chaussée de Charleroi, 228, à St-Gilles lez-Bruxelles.
CESÀRO (Giuseppe), à Cheratte (Liége).
CLAUS (Émile), à Astene (Flandre orientale).
COURTENS (Frans), rue du Cadran, 28, à Saint-Josse-ten-Noode.
CUMONT (Franz), rue Montoyer, 75, à Bruxelles.
DANSE (Auguste), rue J.-B. Labarre, 18, à Uccle.
DE BORCHGRAVE (le baron Ém.), rue de Berlin, 25, à Ixelles, et à Vienne, Albrechtgasse (Autriche).
DE CHESTRET DE HANEFFE (Le baron Jules), rue des Augustins, 31, à Liége.
DE GREEF (Guillaume), rue Émile Banning, 86, à Ixelles.
DE GROOT (Guillaume), avenue Louise, 484, à Bruxelles.
DE HEEN (P.), rue Monulphe, 9, à Liége.
DE HEMPTINNE (A.), rue Basse des Champs, 51, à Gand.
DELACRE (Maurice), boulevard du Fort, 16, à Gand.
DE LALAING (le comte Jacques), rue Ducale, 43, à Bruxelles.
DE LA VALLÉE POUSSIN (Ch.-J.), rue Léopold, 38, à Louvain.
DEMOULIN (Alphonse), rue Plateau, 10, à Gand.
DENIS (Hector), rue de la Croix, 34, à Ixelles.
DERUYTS (Jacques), rue Sainte-Marie, 5, à Liége.
DESCAMPS (le baron Ed.), au Ministère des Sciences et des Arts, rue de la Loi, 10, à Bruxelles.

De Smedt (Ch.), au Collège Saint-Michel, boulevard Militaire, 775, à Etterbeek.
De Vriendt (Juliaan), rue des Fagots, 29, à Anvers.
De Wulf (Maurice), boulevard Bischoffsheim, 24, à Bruxelles.
Discailles (Ern.), avenue Louise, 492, à Bruxelles.
Dupont (Éd.), villa du Lac, à Boitsfort.
Durand (Théoph.), boulevard des 4 journées, 50, à St-Josse-t.-Noode.
Duvivier (Ch.), place de l'Industrie, 25, à Bruxelles.
Fétis (Éd.), rue Bodenbroeck, 25, à Bruxelles.
Fraipont (J.), Mont-St-Martin, 35, à Liége.
Francotte (Henri), rue Lebeau, 1, à Liége.
Francotte (Ch.-J.), rue Gillon, 72, à Saint-Josse-ten-Noode.
Frédéric (Léon), chaussée d'Haecht, 208, à Schaerbeek.
Fredericq (Léon), rue de Pitteurs, 20, à Liége.
Fredericq (Paul), rue des Boutiques, 9, à Gand.
Gevaert (le baron A.), place du Petit-Sablon, 17, à Bruxelles.
Gilkinet (Alfr.), rue Renkin, 15, à Liége.
Giron (Alfr.), rue Goffart, 16, à Ixelles.
Goblet d'Alviella (le comte E.), rue Faider, 10, à Saint-Gilles.
Gossart (Ernest), à La Hulpe.
Gravis (A.), rue Fusch, 22, à Liége.
Henry (L.), rue du Manège, 2, à Louvain.
Hermans (Charles), avenue Louise, 290, à Bruxelles.
Huberti (Gustave), avenue Rogier, 30, à Schaerbeek.
Hymans (H.), rue des Deux-Églises, 15, à Bruxelles.
Janlet (Ém.), rue Félix Delhasse, 25, à Saint-Gilles (Bruxelles).
Jorissen (A.), rue Sur-la-Fontaine, 106, à Liége.
Khnopff (Fernand), avenue des Courses, 41, à Bruxelles.
Kurth (G.), à Assche (Brabant) et à Rome, Piazza Rusticucci.
Lagrange (Ch.), rue Sans-Souci, 42, à Ixelles.
Lambeaux (Jef), avenue Brugmann, 49, à Saint-Gilles.
Lameere (Auguste), avenue du Haut-Pont, 10, à Ixelles.
Lameere (Jules-P.-A.), rue de Naples, 45, à Ixelles.
Lamorinière (J.-P.-J.), rue de la Province, 163, à Anvers.

LANCASTER (Albert), avenue Brugmann, 297, à Uccle.
LAUWERS (François), rue Général Van Merlen, 33, à Anvers.
LECLERCQ (Jules), rue de la Loi, 89, à Bruxelles.
LENAIN (Louis), chaussée de Vleurgat, 276, à Ixelles.
LE PAIGE (C.), à l'Observatoire de Liége.
LOHEST (Max.), Mont-Saint-Martin, 49ter, à Liége.
LONCHAY (Henri), rue Vande Weyer, 38, à Schaerbeek.
MALAISE (C.), rue Latérale, à Gembloux.
MANSION (P.), quai des Dominicains, 6, à Gand.
MAQUET (Henri), rue du Trône, 20, à Bruxelles.
MARCHAL (le chev. Edm.), rue de la Poste, 63, à St-Josse-ten-Noode.
MASIUS (V.), rue Beeckman, 14, à Liége.
MASSART (Jean), rue Albert de Latour, 44, à Schaerbeek.
MASSAU (Junius), avenue des Arts, 43, à Gand.
MATHIEU (Émile), rue Haut-Port, 56, à Gand.
MELLERY (Xavier), rue Mellery, 80, à Laeken.
MERCIER (Désiré), au Palais de l'Archevêché, à Malines.
MESDACH DE TER KIELE (Ch.), rue Montoyer, 5, à Bruxelles.
MOURLON (M.), rue Belliard, 107, à Bruxelles.
NEUBERG (J.), rue de Sclessin, 6, à Liége.
NYS (Ern.), rue Saint-Jean, 30, à Bruxelles.
PELSENEER (Paul), boulevard Léopold, 53, à Gand.
PIRENNE (Henri), rue Neuve-Saint-Pierre, 132, à Gand.
PLATEAU (Félix), chaussée de Courtrai, 148, à Gand.
PRINS (Adolphe), rue Souveraine, 69, à Ixelles.
RADOUX (J.-Th.), boulevard Piercot, 29, à Liége.
ROBIE (J.), chaussée de Charleroi, 147, à St-Gilles.
ROLIN (Albéric), rue Savaen, 11, à Gand.
ROOSES (Max.), rue de la Province (Nord), 83, à Anvers.
ROUSSEAU (Victor), avenue Van Volxem, 173, à Forest (Bruxelles).
RUTOT (A.), rue de la Loi, 177, à Bruxelles.
SMITS (Eugène), rue de la Constitution, 7, à Schaerbeek.
SOLVAY (Lucien), rue Scailquin, 12, à St-Josse-ten-Noode.
SPRING (Walthère), rue Beeckman, 38, à Liége.

STECHER (J.), quai Fragnée, 36, à Liége.
SWARTS (Frédéric), rue Guillaume Tell, 21, à Gand.
TARDIEU (Ch.), rue de la Tulipe, 38, à Ixelles.
TERBY (F.), rue des Bogards, 96, à Louvain.
THOMAS (Paul), rue Plateau, 41, à Gand.
TINEL (Edgar), boulevard Ste-Catherine, 2, à Malines.
VAN BAMBEKE (Ch.), rue Haute, 7, à Gand.
VAN BENEDEN (Éd.), quai des Pêcheurs, 50, à Liége.
VAN DEN EEDEN, rue d'Enghien, 20, à Mons.
VANDER HAEGHEN (F.), Fossé d'Othon, 2, à Gand.
VAN DER MENSBRUGGHE (G.), Coupure (rive gauche), 131, à Gand.
VAN DER STAPPEN (Ch.), avenue de la Joyeuse-Entrée, 15, à Bruxelles.
VAN DUYSE (Flor.), rue Laurent Delvaux, 4, à Gand.
VANLAIR (C.), boulevard d'Avroy, 53, à Liége.
VAUTHIER (Maurice), place de Jamblinne de Meux, 1, à Schaerbeek.
VERCOULLIE (J.), rue aux Draps, 21, à Gand.
VINÇOTTE (Thomas), rue de la Consolation, 101, à Schaerbeek.
WALTZING (J.-P.), rue du Parc, 9, à Liége.
WAUTERS (A.-J.), rue Paul Lauters, 71, à Ixelles.
WAUTERS (Émile), rue Souveraine, 83, à Ixelles.
WAXWEILER (Ém.), avenue de la Couronne, 152, à Ixelles.
WILLEM (Victor), rue Willems, 8, à Gand.
WILLEMS (Alphonse), chaussée d'Haecht, 84, à St-Josse-ten-Noode.
WILMOTTE (Maurice), rue André Dumont, 24, à Liége, et rue de la Ferme, 118, à Saint-Josse-ten-Noode.
WINDERS (Jacques), rue du Péage, 85, à Anvers.

PERSONNEL DU SECRÉTARIAT :

RAUÏS (N.), *chef du Service du Secrétariat*, rue des Patriotes, 6, à Bruxelles (N.-E.).
MEIRSSCHAUT (Pol.), *chef du Service de la Bibliothèque*, rue Potagère, 22, à Saint-Josse-ten-Noode.
TOBAC (H.), *huissier de 1re classe*, avenue Beckers, 49, à Etterbeek.
TOBAC (L.), *huissier*, rue du Viaduc, 61, à Ixelles.

LISTE DES MEMBRES,

DES CORRESPONDANTS ET DES ASSOCIÉS DE L'ACADÉMIE.

(16 Janvier 1908.)

LE ROI, PROTECTEUR.

Président de l'Académie pour 1908 : TINEL (Edgar).
Secrétaire perpétuel de l'Académie : le chev. MARCHAL (Edm.).

COMMISSION ADMINISTRATIVE POUR 1908.

Le directeur de la Classe des Sciences, FRAIPONT (J.).
» » des Lettres, DUVIVIER (Ch.).
» » des Beaux-Arts, TINEL (Edgar).
Le Secrétaire perpétuel, MARCHAL (le chev. Edm.).
Le délégué de la Classe des Sciences, LANCASTER (A.).
» » des Lettres, MESDACH DE TER KIELE (Ch.).
» » des Beaux-Arts, FÉTIS (Éd.).

CLASSE DES SCIENCES.

FRAIPONT, J., directeur pour 1908.

MARCHAL, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

---

30 MEMBRES.

Section des Sciences mathématiques et physiques.

(15 membres.)

VAN DER MENSBRUGGHE, Gustave-L., ✠ C.; à Gand	Élu le	14 décem. 1883.
SPRING, Walthère-V., ✠ C.; à Liége	—	15 décem. 1884.
HENRY, Louis, ✠ C.; à Louvain	—	15 décem. 1886.
MANSION, Paul, ✠ C.; à Gand	—	15 décem. 1887.
DE HEEN, Pierre-J.-F., ✠; à Liége	—	14 décem. 1888.
LE PAIGE, Constantin-M.-M.-H.-J., ✠ O.; à Liége	—	15 décem. 1890.
MARCHAL, le chev. Edm., ✠ O.; à Saint-Josse-ten-Noode	—	5 mai 1891.
TERBY, François-J.-Ch., ✠ O.; à Louvain	—	15 décem. 1891.
LAGRANGE, Charles-H., ✠ O.; à Ixelles	—	15 décem. 1891.
DERUYTS, Jacques-J.-G., ✠; à Liége	—	15 décem. 1892.
NEUBERG, J.-B., ✠ O.; à Liége	—	15 décem. 1897.
LANCASTER, Albert-B., ✠; à Uccle	—	15 décem. 1897.
JORISSEN, Armand-J.-J., ✠; à Liége	—	15 décem. 1903.
DELACRE, Maurice, ✠; à Gand	—	3 juin 1905.
CESÀRO, Giuseppe-R.-P., ✠; à Cheratte	—	14 décem. 1906.

Section des Sciences naturelles (15 membres).

DUPONT, Édouard-F., ✠ C.; à Boitsfort.	Élu le	15 décem. 1869.
VAN BENEDEN, Édouard, ✠ C.; à Liége. .	—	16 décem. 1872.
MALAISE, Constantin-H.-G.-L., ✠ O.; à Gembloux	—	15 décem. 1873.
PLATEAU, Félix-A.-J., ✠ O.; à Gand . .	—	15 décem. 1874.
VAN BAMBEKE, Charles-E.-M., ✠ O.; à Gand.	—	15 décem. 1879.
GILKINET, Alfred-Charles, ✠ O.; à Liége.	—	15 décem. 1880.
MOURLON, Michel-J.-F., ✠ O.; à Bruxelles.	—	15 décem. 1886.
FREDERICQ, Léon, ✠ O.; à Liége . . .	—	14 décem. 1894.
MASIUS, J.-B.-N.-Voltaire, ✠ C.; à Liége.	—	15 décem. 1896.
VANLAIR, Constant.-F., ✠ O.; à Liége . .	—	16 décem. 1899.
FRAIPONT, Julien-J.-J., ✠; à Liége. . . .	—	16 décem. 1901.
FRANCOTTE, Ch.-J., ✠; à St-Josse-t.-Noode.	—	15 décem. 1903.
PELSENEER, Paul; à Gand	—	15 décem. 1903.
GRAVIS, A., ✠; à Liége	—	15 décem. 1905.
LAMEERE, Auguste, ✠; à Ixelles	—	2 juin 1906.

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Section des Sciences mathématiques et physiques.

DE LA VALLÉE POUSSIN, Ch.-J.; à Louvain .	Élu le	15 décem. 1898.
MASSAU, Junius, ✠ O.; à Gand	—	15 décem. 1902.
SWARTS, Frédéric; à Gand	—	4 juin 1904.
DEMOULIN, Alphonse; à Gand	—	15 décem. 1905.
DE HEMPTINNE, Alexandre; à Gand . . .	—	8 juin 1907.

Section des Sciences naturelles.

DURAND, Théoph., ✠; à St-Josse-t.-Noode.	Élu le	4 juin 1904.
LOHEST, Max., ✠; à Liége	—	4 juin 1904.
MASSART, Jean; à Schaerbeek	—	4 juin 1904.
RUTOT, Aimé-Louis, ✠ O.; à Bruxelles. .	—	2 juin 1906.
WILLEM, Victor; à Gand	—	14 décem. 1906.

50 ASSOCIÉS.

Section des Sciences mathématiques et physiques.

(25 associés.)

SCHIAPARELLI, Jean-Virginius; à Milan.	Élu le	15 décem. 1879.
THOMSEN, Jules; à Copenhague	—	15 décem. 1887.
VON BAEYER, Adolphe; à Munich. . . .	—	15 décem. 1890.
NEWCOMB, Simon; à Washington	—	15 décem. 1891.
VAN DER WAALS, Jean-D.; à Amsterdam. .	—	15 décem. 1891.
FOERSTER, Guillaume; à Berlin	—	15 décem. 1892.
QUINCKE, George-H.; à Heidelberg . . .	—	14 décem. 1894.
VAN 'T HOFF, Jacques-Henri; à Berlin . .	—	14 décem. 1894.
CANNIZZARO, Stanislas; à Rome	—	13 décem. 1895.
KLEIN, Félix; à Gœttingue	—	15 décem. 1897.
JORDAN, M.-E.-Camille; à Paris.	—	16 décem. 1899.
MITTAG-LEFFLER, Magnus-Gustave; à Djursholm-Stockholm	—	16 décem. 1901.
DUHEM, Pierre-Maurice-Marie; à Bordeaux.	—	15 décem. 1902.
POINCARÉ, Jules-Henri; à Paris	—	15 décem. 1902.
DARWIN, Sir George-Howard; à Cambridge (Angleterre)	—	6 juin 1903.
SEGRE, Corrado; à Turin	—	15 décem. 1903.
LENARD, Philippe; à Heidelberg	—	4 juin 1904.
VAN DE SANDE BAKHUYSEN; à Leyde . . .	—	15 décem. 1905.
LE BON, Gustave; à Paris.	—	15 décem. 1905.
DARBOUX, Jean-Gaston à Paris	—	14 décem. 1906
WALLACH, Otto; à Gœttingue	—	8 juin 1907.
ARRHENIUS, Svante; à Stockholm. . . .	—	8 juin 1907.
GAUTIER, Ern.-Justin-Armand; à Paris . .	—	8 juin 1907.
N		
N		

Section des Sciences naturelles (25 associés).

Hooker, Sir Joseph-Dalton; The Camp,
Sunningdale, Berkshire (Angleterre) . . Élu le 16 décem. 1872.
Gosselet, Jules-Aug.-Alex., ✠; à Lille . — 15 décem. 1876.
Gaudry, Jean-Albert, ✠ O.; à Paris. . . — 16 décem. 1889
Engelmann, Th.-W.; à Berlin . . . . . . — 15 décem. 1893.
Suess, Édouard; à Vienne . . . . — 14 décem. 1894.
Strasburger, Édouard, ✠ O.; à Bonn. . — 13 décem. 1895.
Geikie, Sir Archibald; à Londres . . . — 13 décem. 1895.
Treub, Melchior, ✠ C.; à Buitenzorg (Batavia) . . . . — 15 décem. 1896.
Haeckel, Ern.-Henri; à Iéna . . . . . . — 15 décem. 1897.
Chauveau, J.-B.-Aug.; à Paris . . . . — 15 décem. 1897.
Pfeffer, Wilhelm; à Leipzig . . . . . . — 15 décem. 1897.
de Lapparent, A.-A.; à Paris. . . . . . — 15 décem. 1897.
Lankester, Edwin Ray; à Londres . . . — 15 décem. 1898.
Karpinsky, Alexandre; à St-Pétersbourg . — 15 décem. 1898
Murray, Sir John; à Édimbourg . . . . — 16 décem. 1899.
Maupas, E.; à Alger . . . . — 16 décem. 1899.
Giard, Alfred, ✠; à Paris . . . . — 16 décem. 1901.
Pflüger, Édouard-Fred.-Wilhelm; à Bonn. — 15 décem. 1902.
Roux, Wilhelm; à Halle-s/S. . . . . . — 15 décem. 1903.
Lévy, Auguste-Michel; à Paris . . . . — 15 décem. 1903.
von Koenen, Adolphe; à Gottingen . . . — 4 juin 1904.
De Vries, Hugo; à Amsterdam . . . . . — 15 décem. 1904.
Metchnikoff, Elie; à Sèvres . . . . . . — 3 juin 1905.
Koch, Robert; à Berlin. . . . . — 15 décem. 1905
Bütschli, Otto; à Heidelberg . . . . . . — 2 juin 1906

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

DUVIVIER, Ch., directeur pour 1908.
MARCHAL, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

Section d'Histoire et des Lettres.

(15 membres.)

BORMANS, Stanislas, ✠ C.; à Liége. . . .	Élu le 5 mai 1879.
STECHER, Jean-A., ✠ C.; à Liége	— 9 mai 1881.
VANDER HAEGHEN, Ferdinand-F.-E., ✠ C.; à Gand	— 4 mai 1891.
MARCHAL, le chev. Edm., ✠ O.; à Saint-Josse-ten-Noode.	— 5 mai 1891.
DE CHESTRET DE HANEFFE, le bon J.-R.-M.-Jules, ✠; à Liége	— 8 mai 1893.
FREDERICQ, Paul, ✠ O.; à Gand.	— 7 mai 1894.
KURTH, Godefroid, ✠ C.; à Assche (Brabant).	— 7 mai 1894.
THOMAS, Paul-L.-D., ✠ O.; à Gand. . . .	— 10 mai 1897
DISCAILLES, Ernest-Ch.-J., ✠ O.; à Bruxelles.	— 10 mai 1897.
DE SMEDT, Charles, ✠ O.; à Etterbeek .	— 7 mai 1900.
WILLEMS, Alph., ✠ O.; à St-Josse-ten-Noode.	— 7 mai 1900.
LECLERCQ, Jules, ✠; à Bruxelles	— 5 mai 1902.
WILMOTTE, Maurice, ✠; à Liége	— 5 mai 1902.
PIRENNE, Henri, ✠; à Gand	— 4 mai 1903.
GOSSART, Ernest, ✠ O.; à La Hulpe . . .	— 6 mai 1907.

Section des Sciences morales et politiques.

(15 membres.)

DE BORCHGRAVE, le baron Émile-J.-Y.-M., ✠ G. O.; à Vienne.	Élu le 12 mai 1873

Goblet d'Alviella, le comte Eugène-F.-A., ✠ C.; à Saint-Gilles (Bruxelles) . . . . Élu le 5 mai 1890.
Prins, Adolphe, ✠ C.; à Ixelles . . . . — 4 mai 1891.
Giron, Alfred, ✠ G. O.; à Ixelles . . . . — 9 mai 1892.
Mesdach de ter Kiele, Ch.-Jean, ✠ G. O.; à Bruxelles. . . . . — 6 mai 1895.
Denis, Hector, à Ixelles . . . . — 6 mai 1895.
Descamps, le baron Édouard-E.-F., ✠ O.; à Bruxelles . . . . — 11 mai 1896.
Duvivier, Charles-A., ✠ C.; à Bruxelles . . — 9 mai 1898.
Brants, Victor-L.-J.-L., ✠ O.; à Louvain . — 8 mai 1899.
Beernaert, Aug.-M.-J., ✠ G. C.; à Bruxelles. — 8 mai 1899.
Nys, Ernest, ✠ O.; à Bruxelles . . . . . — 5 mai 1902.
Mercier, Désiré, ✠ C.; à Malines . . . . — 5 mai 1902.
Lameere, Jules-P.-A., ✠ C.; à Ixelles . . . — 6 mai 1907.
Rolin, Albéric, ✠ O.; à Gand. . . . . . . — 2 déc. 1907.
Vauthier, Maurice, ✠; à Schaerbeek. . . . — 2 déc. 1907.

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Section d'Histoire et des Lettres.

Cumont, Franz-Valery-Marie, ✠; à Bruxelles. Élu le 1 déc. 1902.
Vercoullie, J., ✠; à Gand. . . . . . . — 1 déc. 1902.
Waltzing, J.-P., ✠; à Liége . . . . . . — 7 déc. 1903.
Francotte, Henri, ✠ O.; à Liége . . . . . — 5 déc. 1904.
Lonchay, Henri, ✠; à Schaerbeek. . . . . — 2 déc. 1907.

Section des Sciences morales et politiques.

Waxweiler, Émile; à Ixelles . . . . Élu le 1 déc. 1902.
De Greef, Guillaume; à Ixelles . . . . . — 1 déc. 1902.
De Wulf, Maurice; à Bruxelles . . . . . . — 2 déc. 1907.
N. . . . .
N. . . . .

Section d'Histoire et des Lettres.

(25 associés.)

D'ANTAS, le chev. MARTINS, ✠ G. C.; à Rome. Élu le 6 mai 1872.
DELISLE, Léopold-Victor; à Paris . . . . — 10 mai 1875.
BOHL, Joan, ✠; à Amsterdam . . . . . — 9 mai 1881.
BRÉAL, Michel-Jules-Alfred; à Paris . . — 5 mai 1884
PERROT, Georges; à Paris . . . . — 10 mai 1886.
HIRSCHFELD, Otto; à Berlin . . . . . . — 6 mai 1889.
TE WINKEL, Jean; à Amsterdam. . . . . — 5 mai 1890.
LAVISSE, Ernest; à Paris . . . . — 8 mai 1893.
VOLLGRAFF, Johann-C., ✠; à Utrecht. . . — 6 mai 1895.
HOMOLLE, J.-Théoph., ✠ C.; à Paris . . . — 6 mai 1895.
FRIEDLAENDER, Louis; à Strasbourg . . — 6 mai 1895.
REINACH, Théodore; à Paris. . . . . . . — 11 mai 1896.
LEMAÎTRE, Jules-E.-J.; à Paris . . . . . — 10 mai 1897.
MEYER, Paul; à Paris. . . . . — 9 mai 1898
DIELS, Hermann-Alex.; à Berlin . . . . — 5 mai 1902.
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Marie-Henry; à Paris. . . . . — 1 déc. 1902.
PARISOT, Eugène-Lucien-Robert; à Nancy . — 1 déc. 1902.
NABER, Sam.-Adrien; à Amsterdam . . . — 7 déc. 1903.
MONOD, Gabriel-J.-J.; à Paris . . . . . — 7 déc. 1903.
CHEVALIER, Cyr.-Ulysse-Joseph; à Romans. — 9 mai 1904.
LAMPRECHT, K.; à Leipzig . . . . . . — 9 mai 1904.
SUCHIER, Hermann; à Halle-s/S. . . . . — 8 mai 1905.
KRUMBACHER, Joh.-Karl-Michel; à Munich. — 8 mai 1905.
BANG, M.-J.-J.-Willy; à Louvain . . . . — 4 déc. 1905.
KERN, J.-B.-G.; à Leyde . . . . — 2 déc. 1907.

Section des Sciences morales et politiques.

(25 associés.)

DARESTE, Rodolphe, ✠ C.; à Paris . . .	Élu le	5 mai 1884.
PHILIPPSON, Martin; à Berlin.	—	10 mai 1886.
LEROY-BEAULIEU, Paul-Pierre; à Paris. . .	—	9 mai 1887.
CANONICO, Tancrède; à Florence	—	7 mai 1888.
SOHM, Rudolphe; à Leipzig	—	7 mai 1888.
LALLEMAND, Léon-Frédéric; à Paris . . .	—	7 mai 1888.
LUCCHINI, Louis; à Bologne	—	7 mai 1888.
WORMS, Émile; à Paris	—	6 mai 1889.
DE FRANQUEVILLE, le c^{te} Amable-Ch. FRANQUET, ✠ C.; à Paris	—	5 mai 1890.
BRUNNER, Heinrich; à Berlin.	—	8 mai 1893.
DE MARTENS, Frédéric, ✠ G. O.; à Saint-Pétersbourg.	—	8 mai 1893.
TYLOR, Edward Burnett; à Oxford. . . .	—	8 mai 1893.
NAVILLE, Jules-Ernest; à Genève	—	7 mai 1894.
AVEBURY (lord) [LUBBOCK, sir John]; à Londres.	—	6 mai 1895.
BRYCE, James; à Washington	—	11 mai 1896.
WESTLAKE, John; à Londres	—	9 mai 1898.
BODIO, Luigi; à Rome	—	9 mai 1898.
ASSER, Tobie-Michel-Ch., ✠ O.; à La Haye.	—	8 mai 1899.
HAGERUP, Georges-Francis; à Copenhague .	—	8 mai 1899.
QUACK, H.-P.-G.; à Amsterdam	—	7 mai 1900.
LEHR, Paul-Ernest; à Lausanne.	—	6 mai 1901.
TONIOLO, G.; à Pise	—	7 déc. 1903.
HOLLAND, Thomas Erskine; à Oxford . .	—	7 déc. 1903.
BERTHELOT, fils, René; à Paris.	—	7 déc. 1903.
VON LISTZ, Franz; à Charlottenbourg (Berlin)	—	8 mai 1905.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

TINEL, Edgar, directeur pour 1908.
MARCHAL, le chev. Edm., secrétaire perpétuel.

---

30 MEMBRES.

Section de Peinture :

WAUTERS, Ch.-Émile-M., ✠ C.; à Ixelles.	Élu le	5 janv. 1882.
ROBIE, Jean; ✠ C.; à St-Gilles (Bruxelles).	—	8 janv. 1891.
DE LALAING, le comte Jacques, ✠ O.; à Bruxelles	—	9 janv. 1896.
HERMANS, Charles, ✠; à Bruxelles	—	10 janv. 1901.
SMITS, Eugène, ✠ O.; à Schaerbeek	—	9 janv. 1902.
MELLERY, Xavier. ✠ O.; à Laeken	—	2 juill. 1903.
COURTENS, Fr., ✠ O.; à St-Josse-t.-Noode	—	7 juill. 1904.
FRÉDÉRIC, Léon, ✠ O.; à Schaerbeek	—	7 juill. 1904.
DE VRIENDT, Juliaan, ✠ C.; à Anvers	—	10 janv. 1907.

Section de Sculpture :

DE GROOT, Guillaume, ✠ O.; à Bruxelles	Élu le	10 janv. 1884.
VINÇOTTE, Thomas-J., ✠ C.; à Schaerbeek	—	12 mai 1886.
LAMBEAUX, Jef, ✠ O.; à St-Gilles (Bruxelles).	—	9 janv. 1902.
VAN DER STAPPEN, Ch., ✠ O.; à Bruxelles	—	6 juill. 1905.

Section de Gravure :

LENAIN, Louis, ✠ O.; à Ixelles.	Élu le	8 janv. 1903.
DANSE, Auguste, ✠ O. à Uccle	—	6 juill. 1905.

Section d'Architecture :

WINDERS, J.-Jacques, ✠; à Anvers . . . Élu le 9 janv. 1896.
JANLET, Émile, ✠ O.; à St-Gilles (Bruxelles). — 9 janv. 1896.
MAQUET, Henri-J., ✠ O.; à Bruxelles. . . — 9 janv. 1896.
ACKER, Ernest, ✠ O.; à St-Gilles (Bruxelles). — 7 juill. 1904.

Section de Musique :

GEVAERT, le baron F.-Auguste, ✠ G. O.; à Bruxelles . . . . Élu le 4 janv. 1872.
RADOUX, J.-Théodore, ✠ C.; à Liége . . . — 3 avril 1879.
HUBERTI, L.-Gustave, ✠ O.; à Schaerbeek . — 2 avril 1891.
MATHIEU, Émile-L.-V., ✠ C.; à Gand . . . — 10 janv. 1901.
TINEL, Edgar, ✠ C.; à Malines . . . . . . — 9 janv. 1902.

Section des Sciences et des Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

FÉTIS, Édouard-L. F., ✠ G. O.; à Bruxelles. Élu le 8 janv. 1847.
HYMANS, Henri, ✠ O.; à Bruxelles. . . . . — 8 janv. 1885.
MARCHAL, le chev. Edmond-L.-J.-G., ✠ O.; à Saint-Josse-ten-Noode . . . . — 7 janv. 1886.
ROOSES, Maximilien, ✠ O.; à Anvers . . . — 10 janv. 1889.
TARDIEU, Charles-H., ✠ O.; à Ixelles . . . — 5 janv. 1893.
VAN DUYSE, Florim., ✠ O.; à Gand. . . . — 6 juill. 1905.

CORRESPONDANTS (10 au plus).

Peinture :

CLAUS, Émile, ✠; à Astene (Fl. orient.) . . Élu le 7 janv. 1904.
LAMORINIÈRE, J.-P.-J., ✠ C.; à Anvers . . — 5 janv. 1905.
KHNOPFF, Fernand, ✠ O.; à Bruxelles . . — 10 janv. 1907.

Sculpture :

Rousseau, Victor; à Forest lez-Bruxelles. Élu le 6 juillet 1905.

Gravure :

Lauwers, François, ✠; à Anvers . . . Élu le 4 janvier 1906.

Architecture :

Brunfaut, J., ✠; à St-Gilles (Bruxelles). Élu le 5 janvier 1905.

Musique :

Van den Eeden, Jean-B., ✠ O.; à Mons . Élu le 2 avril 1891.
Blockx, Jan, ✠ O.; à Anvers . . . . — 9 janvier 1902.

Sciences et Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

Solvay, Lucien, ✠; à St-Josse-ten-Noode. Élu le 4 janvier 1900.
Wauters, Alph.-Jules, ✠; à Ixelles . . — 4 janvier 1906.

50 ASSOCIÉS.

Peinture :

Hébert, Aug.-Ant.-Ern., ✠ O.; à Paris . Élu le 12 janvier 1871.
Frith, William-Powell, ✠; à Londres . — 8 janvier 1874.
Alma Tadema, Sir Lawrence, ✠ O.; à Londres . . . . — 8 janvier 1891.
Lefebvre, Jules-Joseph, ✠ C.; à Paris . — 8 janvier 1891.
Israëls, Joseph, ✠ C.; à La Haye. . . — 5 janvier 1899.
Cormon, Fernand; à Paris. . . . . . — 9 janvier 1902.
Bonnat, Léon-Joseph-Florentin, ✠ C.; à Paris . . . . — 7 juillet 1904.

von GEBHARDT, E.; à Dusseldorf. . . .	Élu le	6 juillet 1905.
LAURENS, Jean-Paul; à Paris	—	4 janvier 1906.
MESDAG, H.-W., ✱ C.; à La Haye . . .	—	4 janvier 1906.
BESNARD, Paul-Albert; à Paris	—	10 janvier 1907.
SARGENT, John-Singer, ✱ O.; à Londres.	—	10 janvier 1907.

Sculpture :

MONTEVERDE, Jules; à Rome	Élu le	8 janvier 1874.
KUNDMANN, Charles; à Vienne	—	11 janvier 1883.
BEGAS, Reinhold, ✱ O.; à Berlin . . .	—	8 janvier 1885.
MERCIÉ, Marius-Jean-Antonin, ✱; à Paris.	—	5 janvier 1893.
FRÉMIET, Emmanuel; à Paris	—	10 janvier 1901.
SAINT-GAUDENS, Augustus; à Windsor (Vermont), E.-U.-d'Amérique	—	6 juillet 1905.
MARQUESTE, Laurent-Honoré; à Paris. .	—	6 juillet 1905.
RODIN, Aug., ✱; à Paris	—	4 janvier 1906.

Gravure :

STANG, Rudolphe; à Amsterdam . . .	Élu le	8 janvier 1874.
CHAPLAIN, Jules-Clément; à Paris. . .	—	5 janvier 1888.
UNGER, William-Georg.-Bodo; à Vienne.	—	5 janvier 1893.
FLAMENG, Léopold, ✱ O.; à Paris. . .	—	4 janvier 1900.

Architecture :

RASCHDORFF, J.-Charles; à Berlin . . .	Élu le	5 janvier 1882.
VAUDREMER, Joseph-Aug.-Émile; à Paris.	—	3 mars 1892.
DAUMET, P.-J.-H., ✱ O.; à Paris . . .	—	10 janvier 1895.
AITCHISON, George; à Londres	—	7 janvier 1897.
CUYPERS, Pierre-Jos.-H., ✱; à Ruremonde	—	5 janvier 1899.
NORMAND, Alfred-N.; à Paris	—	9 janvier 1902.
WEBB. Sir Aston; à Londres	—	4 janvier 1906.
CAJRATI, Michel; à Milan.	—	5 juillet 1906.

Musique :

SAINT-SAËNS, Camille-Ch., ✠; à Paris	Élu le	8 janvier 1885.
BOURGAULT-DUCOUDRAY, Louis-Albert; à Paris	—	6 janvier 1887.
MASSENET, Jules-E.-J., ✠ O.; à Paris	—	5 janvier 1893.
REYER, L.-Et.-Ernest; à Paris	—	11 janvier 1894.
CUI, César; à Saint-Pétersbourg	—	9 janvier 1896.
D'INDY, Vincent, ✠; à Paris	—	7 janvier 1897.
SVENDSEN, Johan-Severin; à Copenhague	—	8 janvier 1903.
RIMSKY-KORSAKOW, Nicolas; à Saint-Pétersbourg	—	7 juillet 1904.
WIDOR, Charles-Marie; à Paris	—	9 janvier 1908.

Sciences et Lettres dans leurs rapports avec les Beaux-Arts :

Le radja Sir SOURINDRO MOHUN TAGORE, ✠ C.; à Calcutta	Élu le	4 janvier 1877.
BODE, Guillaume; à Berlin	—	10 janvier 1889.
GONSE, Louis; à Paris	—	11 janvier 1894.
WEALE, W.-H.-James, ✠ O.; à Londres	—	9 janvier 1896.
LAFENESTRE, Georges-Édouard; à Paris	—	10 janvier 1901.
COLVIN, Sidney; à Londres	—	10 janvier 1901.
JUSTI, Charles-N.-H.; à Bonn	—	10 janvier 1901.
MICHEL, Franç.-Em.; à Paris	—	2 juillet 1903.
BREDIUS, Abraham, ✠ O.; à La Haye	—	7 janvier 1904.

COMMISSIONS DES CLASSES.

Commission pour la publication d'une Biographie nationale.

Président, HYMANS (H.), délégué de la Classe des Beaux-Arts.
Vice-président, VAN DER MENSBRUGGHE (G.), délégué de la Classe des Sciences.
Secrétaire, VANDER HAEGHEN (F.), délégué de la Classe des Lettres

Membres :

LANCASTER (A.),	délégué de la	Classe des Sciences.
LE PAIGE,	id.	id.
MANSION (P.),	id.	id.
MARCHAL, le chev. Edm.	id.	id.
BORMANS,	id.	Classe des Lettres.
GOSSART (Ern.),	id.	id.
PIRENNE (H.),	id.	id.
STECHER (J.),	id.	id.
GEVAERT (le baron),	id.	Classe des Beaux-Arts.
ROBIE,	id.	id.
ROOSES,	id.	id.
VAN DUYSE (Florim.),	id.	id.

Commissions spéciales des finances :

Classe des Sciences.	Classe des Lettres.	Classe des Beaux-Arts.
LAGRANGE (Ch.).	BORMANS.	DE GROOT.
MOURLON.	DESCAMPS (Bon).	HUBERTI.
SPRING.	GIRON.	HYMANS.
VAN DER MENSBRUGGHE.	ROLIN (A.).	MAQUET.
N	VAUTHIER (M.).	ROBIE.

Classe des Sciences. — *Commission permanente des paratonnerres.*

N. . , président.
Lancaster, membre.
Spring, membre.
Van der Mensbrugghe, id.
N. . . .

Classe des Beaux-Arts. — *Commission pour les portraits des membres décédés.*

Éd. Fétis. N. . . . N. . . . .

— *Commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges.*

Gevaert (le baron), *président.*
Fétis, *secrétaire.*
Radoux, membre.
Huberti, membre.

— *Commission chargée de discuter toutes les questions relatives aux grands concours dits prix de Rome.*

Président :

Le Directeur annuel de la Classe des Beaux-Arts.

Membres :

Fétis.
Gevaert (le baron).
Hymans.
Tardieu.
Vinçotte.
Winders.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE

pour la publication des Chroniques belges inédites.

BORMANS (S.), président.

PIRENNE (H.), secrétaire-trésorier.

KURTH (God.), membre.

DEVILLERS (Léopold), id.

DE PAUW (N.), id.

CAUCHIE (A.), id.

BERLIÈRE (Ursmer), id.

BORMAN (chev. E.-Th.-F.-M. DE), membre suppléant.

FREDERICQ (Paul), id.

BALAU (Sylvain), id.

NÉCROLOGE.

CLASSE DES SCIENCES.

MENDELÉEFF (Dmitri-Ivanowitch), associé, décédé à Saint-Pétersbourg, le 2 février 1907.

MOISSAN (Henri), associé, décédé à Paris, le 20 février 1907.

BERTHELOT (Marcelin-P.-E.), associé, décédé à Paris, le 18 mars 1907.

KELVIN (lord) [William THOMSON], associé, décédé à Londres, le 17 décembre 1907.

JANSSEN (Pierre-Jules-César), associé, décédé à Meudon, le 23 décembre 1907.

CLASSE DES LETTRES ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

MONCHAMP (Georges-M.-M.-J.), membre titulaire, décédé à Liége, le 12 juin 1907.

LAMY (Thomas-J.), membre titulaire, décédé à Louvain, le 30 juillet 1907.

SULLY PRUDHOMME (René-François-Armand), associé, décédé en sa villa de Chatenay, près de Paris, le 6 septembre 1907.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

GRIEG (Edw.-Hagerup), associé, décédé à Copenhague, au mois d'août 1907.

LISTE

DES PRÉSIDENTS ET DES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS DE L'ACADÉMIE

depuis la fondation en 1769.

ANCIENNE ACADÉMIE (1)

(1769 — 1816).

Présidents (2).

Le comte de Cobenzl. . . . . 1769.
Le chancelier de Crumpipen . . . . 1772.

Secrétaires perpétuels.

Gérard . . . . 1769 à 1776.
Des Roches . . . . 1776 à 1787.
L'abbé Mann . . . . 1787 à 1794.

Directeurs (3).

L'abbé Needham. . . . . 1769 à 1780.
Le comte de Fraula. . . . . 1780 à 1781.
Le marquis du Chasteler . . . . 1781 à 1784.
Gérard . . . . 1784 à 1786.
Le marquis du Chasteler . . . . 1786 à 1789 (4).
L'abbé Chevalier. . . . . 1791 à 1793.
Gérard. . . . . 1793 à 1794.
L'abbé Chevalier. . . . . 1794 (5).

(1) L'ancienne Académie n'a pas tenu de séance de 1794 à 1816, période pendant laquelle elle resta dispersée par suite des événements politiques.

(2) Nommés par le Gouvernement.

(3) Élus par l'Académie.

(4) Il n'y pas eu de directeur pendant l'intervalle compris entre la mort du marquis du Chasteler (11 octobre 1789) et la nomination de l'abbé Chevalier (18 mai 1791).

(5) L'abbé Chevalier fut élu directeur dans la séance du 21 mai 1794, la dernière que l'Académie ait tenue.

ACADÉMIE DEPUIS SA RÉORGANISATION EN 1816.

Présidents.

Le b[on] de Feltz. . 1816-1820.
Le p[nce] de Gavre . 1820-1832.
Ad. Quetelet. . . 1832-1835.
Le baron de Stassart . 1835.
Le baron de Gerlache . 1836.
Le baron de Stassart. . 1837.
Le baron de Gerlache . 1838.
Le baron de Stassart. . 1839.
Le baron de Gerlache . 1840.
Le baron de Stassart. . 1841.
Le baron de Gerlache . 1842.
Le baron de Stassart. . 1843.
Le baron de Gerlache . 1844.
Le baron de Stassart. . 1845.
Le baron de Gerlache . 1846 (1).
Le baron de Stassart. . 1847.
Verhulst. . . . . . . 1848.
F. Fétis . . . . 1849.
d'Omalius d'Halloy . . 1850.
M.-N.-J. Leclercq . . . 1851.
Le baron de Gerlache . 1852.
Le baron de Stassart. . 1853.
Navez . . . . 1854.
Nerenburger . . . . . 1855.
Le baron de Gerlache . 1856.
de Ram . . . . 1857.
d'Omalius d'Halloy . . 1858.
F. Fétis . . . . 1859.
Gachard . . . . 1860.
Liagre . . . . 1861.
Van Hasselt. . . . . . 1862.
M.-N.-J. Leclercq . . . 1863.
Schaar . . . . 1864.
Alvin . . . . 1865.
Faider . . . . 1866.
Le vicomte Du Bus . . 1867.
F. Fétis . . . . 1868.
Borgnet . . . . 1869.
Dewalque . . . . . . 1870.
Gallait . . . . 1871.
d'Omalius d'Halloy . . 1872.
Thonissen . . . . . . 1873.
De Keyzer . . . . . . 1874.
Brialmont . . . . . . 1875.
Faider. . . . . 1876.
Alvin . . . . 1877.

(1) Depuis 1846, c'est le Roi qui nomme le président, parmi les directeurs annuels des Classes.

Houzeau	1878.	Ch. Loomans	1894
M.-N.-J. Leclercq . . .	1879.	F.-A. Gevaert	1895.
Gallait	1880.	A. Brialmont.	1896.
P.-J. Van Beneden. . .	1881.	le c^te^ Goblet d'Alviella .	1897.
Le Roy	1882.	Ch. Tardieu.	1898.
Éd. Fétis.	1883.	W. Spring	1899.
Dupont	1884.	Ch. Mesdach de ter Kiele . .	1900.
Piot	1885.	Éd. Fétis	1901.
Alvin	1886.	Éd. Van Beneden. . .	1902.
De Tilly	1887.	P. Mansion.	1903.
Bormans.	1888.	le chev. Éd. Descamps .	1904.
F.-A. Gevaert	1889.	F.-A. Gevaert	1905.
J.-S. Stas.	1890	J.-B.-V. Masius . . .	1906.
G. Tiberghien	1891	Ern. Discailles. . . .	1907.
Éd. Fétis.	1892.	Edgar Tinel	1908.
Van Bambeke	1893.		

Secrétaires perpétuels.

Van Hulthem	1816 à 1821.
Dewez	1821 à 1835
Ad. Quetelet	1835 à 1874.
Liagre	1874 à 1891.
Le chev. Edm. Marchai	Élu en 1891.

LISTE

DES DIRECTEURS DEPUIS LA RÉORGANISATION EN 1845.

Classe des Sciences.

Dandelin	1846.	Houzeau	1878.
Wesmael	1847.	de Selys Longchamps	1879.
Verhulst	1848.	Stas	1880.
Le v^te Du Bus	1849.	P.-J. Van Beneden	1881.
d'Omalius d'Halloy	1850.	Montigny	1882.
De Hemptinne	1851.	Éd. Van Beneden	1883.
Kickx	1852.	Éd. Dupont	1884.
Stas	1853.	Morren	1885.
de Selys Longchamps	1854.	Mailly	1886.
Nerenburger	1855.	De Tilly	1887.
Dumont	1856.	Crépin	1888.
Gluge	1857.	Briart	1889.
d'Omalius d'Halloy	1858.	Stas	1890.
Melsens	1859.	F. Plateau	1891.
P.-J. Van Beneden	1860.	F. Folie	1892.
Liagre	1861.	Van Bambeke	1893.
de Koninck	1862.	M. Mourlon	1894.
Wesmael	1863.	G. Van der Mensbrugghe	1895.
Schaar	1864.	A. Brialmont	1896.
Nerenburger	1865.	Alfr. Gilkinet	1897.
d'Omalius d'Halloy	1866.	Éd. Dupont	1898.
Le v^te Du Bus	1867.	W. Spring	1899.
Spring	1868.	Ch. Lagrange	1900.
Nyst	1869.	Jos. De Tilly	1901.
Dewalque	1870.	Éd. Van Beneden	1902.
Stas	1871.	P. Mansion	1903.
d'Omalius d'Halloy	1872.	L. Fredericq	1904.
Gluge	1873.	P. De Heen	1905.
Candèze	1874.	J.-B.-V. Masius	1906.
Brialmont	1875.	C. le Paige	1907
Gloesener	1876.	J. Fraipont	1908.
Maus	1877.		

Classe des Lettres.

Le b^{on} de Gerlache . .	1846.
Le b^{on} de Stassart . .	1847.
Le b^{on} de Gerlache . .	1848.
Le b^{on} de Stassart . .	1849.
de Ram.	1850.
M.-N.-J. Leclercq . .	1851.
Le b^{on} de Gerlache .	1852.
Le b^{on} de Stassart . .	1853.
de Ram	1854.
M.-N.-J. Leclercq . .	1855.
Le b^{on} de Gerlache . .	1856.
de Ram.	1857.
M.-N.-J. Leclercq . .	1858.
Le b^{on} de Gerlache . .	1859.
Gachard	1860.
de Ram.	1861.
De Decker.	1862.
M.-N.-J. Leclercq . .	1863.
Gachard	1864.
Grandgagnage. . . .	1865.
Faider	1866
Roulez	1867.
Le b^{on} Kervyn de Lettenhove	1868.
Borgnet	1869.
Defacqz	1870.
Haus	1871.
De Decker.	1872.
Thonissen.	1873.
Chalon.	1874.
le b^{on} Guillaume. . .	1875.
Ch. Faider	1876.
Alphonse Wauters . .	1877.
de Laveleye	1878.
M.-N.-J. Leclercq . .	1879.
Nypels	1880.
H. Conscience . . .	1881.
Le Roy	1882.
Rolin-Jaequemyns . .	1883.
Wagener	1884.
Piot.	1885.
P. Willems	1886.
Tielemans.	1887.
Bormans	1888.
Potvin	1889.
Stecher.	1890.
G. Tiberghien. . . .	1891.
T. Lamy.	1892.
Paul Henrard. . . .	1893.
Ch. Loomans	1894.
L. Vanderkindere . .	1895.
A. Henne	1896.
le c^{te} Goblet d'Alviella .	1897.
F. vander Haeghen . .	1898.
A. Giron.	1899.
Ch. Mesdach de ter Kiele . .	1900.
P. Fredericq	1901.
G. Kurth	1902.
N.	1903.
le chev. Éd. Descamps .	1904.
G. Monchamp. . . .	1905.
P. Thomas.	1906.
Ern. Discailles . . .	1907.
Ch. Duvivier	1908.

Classe des Beaux-Arts.

F. Fétis	1846.	Portaels	1878.
Navez	1847.	Le chev. de Burbure	1879.
Alvin	1848.	Gallait	1880.
F. Fétis.	1849.	Balat.	1881.
Baron	1850.	Siret	1882.
Navez	1851.	Éd. Fétis	1883.
F. Fétis	1852.	Slingeneyer	1884.
Roelandt	1853.	Pauli	1885.
Navez	1854.	Alvin	1886.
F. Fétis	1855.	Fraikin	1887.
De Keyser	1856.	Robert	1888.
Alvin	1857.	Gevaert.	1889.
Gme Geefs	1858.	Schadde	1890.
F. Fétis	1859.	H. Hymans.	1891.
Baron	1860.	Éd. Fétis	1892.
Suys	1861.	Samuel	1893.
Van Hasselt	1862.	J. Stallaert.	1894.
Éd. Fétis	1863.	F.-A. Gevaert	1895.
De Keyser	1864.	Th. Radoux	1896.
Alvin	1865.	Th. Vinçotte	1897
De Busscher	1866.	Ch. Tardieu	1898.
Balat	1867.	J. Robie.	1899.
F. Fétis	1868.	Alfr. Cluysenaar	1900.
De Keyser.	1869.	Éd. Fétis	1901.
Fraikin.	1870.	H. Maquet.	1902.
Gallait	1871.	G. Huberti.	1903.
Éd. Fétis	1872.	Le comte J. de Lalaing.	1904.
Alvin.	1873.	F.-A. Gevaert.	1905.
De Keyser	1874.	Max Rooses	1906.
Balat.	1875.	J. Winders.	1907.
Gevaert	1876.	Edgar Tinel	1908.
Alvin	1877.		

NOTICES BIOGRAPHIQUES



Paul de Vigne

Imp. Ch. Wittmann

NOTICE

SUR

PAUL DE VIGNE

MEMBRE DE LA CLASSE DES BEAUX-ARTS

né à Gand le 26 avril 1843, décédé à Bruxelles le 13 février 1901 (1).

Le 13 février 1901 mourait à Schaerbeek (Bruxelles) le sculpteur Paul de Vigne, né à Gand le 26 avril 1843. Il avait été élu correspondant de la Classe des beaux-arts le 7 janvier 1894; il en devint membre titulaire le 10 janvier 1895.

En Paul de Vigne disparut une des personnalités de notre époque qui a le plus honoré l'art belge, autant par le grandiose de ses conceptions plastiques que par leur beauté, la pureté et l'élégance de leurs formes et de leurs lignes sculpturales.

(1) Lors de la mort de Paul de Vigne, M. Charles Tardieu avait accepté d'écrire sa biographie pour l'*Annuaire* académique. Je remercie mon distingué confrère de m'avoir autorisé à le remplacer. Je suis d'autant plus sensible à cette gracieuseté confraternelle que c'est moi qui ai parlé au nom de la Classe des beaux-arts aux funérailles du célèbre sculpteur.

L'éminent confrère appartenait à une excellente famille gantoise chez qui la culture des arts était un véritable patrimoine : Pierre de Vigne, son père, à qui la monumentale statue du tribun Jacques d'Artevelde, place du Vendredi, à Gand, a valu une juste renommée, et Félix de Vigne, son oncle, peintre et écrivain érudit.

C'est dans l'atelier de son père que Paul de Vigne commença son apprentissage; c'est aux Académies de Gand puis d'Anvers qu'il alla se perfectionner; c'est à l'Académie de Louvain, avec les conseils du professeur de sculpture Gérard vander Linden, qui devait devenir son beau-frère, qu'il fortifia ses sentiments d'artiste et d'où datent ses réels débuts sous l'égide paternelle de Louis de Taye, alors le directeur de l'institution.

Paul de Vigne fut d'abord un fervent admirateur de Rude, qu'il appelait « le Rubens de la sculpture » : le célèbre Dijonnais, dont le sentiment de la composition théâtrale n'a pas été sans une forte influence sur le *d'Artevelde* de son père, l'enthousiasmait par l'expression de force et le grandiose de ses conceptions. Il devait devenir ensuite, lorsqu'il alla en Italie, admirateur de la manière originale et du réalisme de Donatello, qui se manifeste surtout dans le *Saint Jean* de l'abside de San Zanobi, première chapelle à gauche dans le dôme de Santa Maria del Fiore, de Florence, statue en présence de laquelle la pensée se reporte au *Moïse* de Michel-Ange, à Saint-Pierre in Vincoli de Rome, et surtout au *Saint Georges* de la façade nord d'Or San Michele, de Donatello (1), ce maître incomparable dont

(1) BURKHARDT, *Le Cicerone*. (L'ART MODERNE, p. 346.)

tant de nos artistes compatriotes se sont inspirés; puis les marbres du Musée des Offices, ceux du Vatican et du Capitole eurent aussi une grande action sur le développement de son éducation artistique.

Doué d'une grande tenacité de caractère et surtout de cette force morale qui a distingué la race des de Vigne, Paul aborda, en 1864, les grands concours dits Prix de Rome. Il avait déjà la hantise de l'Italie, car au Salon de Gand de 1868 se trouva de lui une statuette, modelée depuis 1866, représentant Fra Giovanni Angelico da Fiesole, le bienheureux *(beato)* peintre dont Florence possède les plus admirables productions : « J'ai conçu, disait-il, mon Fra Angelico assis. D'une main il tient un livre et de l'autre une palette. Il lève les yeux vers le ciel et je voudrais mettre dans son expression quelque chose d'extatique. Mon but est d'être très réaliste dans l'exécution; aussi je ne veux rien faire sans avoir la nature sous les yeux ! »

C'est Deckers, d'Anvers, qui obtint le premier prix en 1864. De Vigne reprit courage et aborda le concours de 1869 : il était sorti victorieux de l'épreuve préparatoire; mais au concours définitif, il fut classé second, avec Louis Dupuis, de Lixhe (lez-Liége). Gustave Marchant, des Sables-d'Olonne (France), fut couronné; malheureusement de santé délicate, la mort l'enleva avant qu'il pût jouir de sa pension.

Ce second échec n'était pas de nature à décourager de Vigne, c'est-à-dire de chercher à satisfaire ses puissantes aspirations d'aller voir cette Italie de ses rêves. Les insuccès des concours ne sont pas toujours sans appel

en ceux qui se sentent le réel amour de l'art, pour arriver à vaincre les inégalités du sort. Paul prit la résolution d'aller à ses frais dans la terre classique des arts.

« Avant mon arrivée en Italie, écrivit-il dans une de ses lettres (datée de juillet 1870), publiées par Edmond-Louis de Taye fils (1), je n'avais pas la moindre idée de cet art si noble et si beau. En effet, il est impossible de s'en rendre compte sans visiter le pays où il s'est développé. Les quelques copies ou reproductions, d'ailleurs rares, que possèdent nos musées ne peuvent faire comprendre l'importance de cet art parfaitement original, qui n'emprunte ses éléments à aucune source étrangère et qui est parvenu par une plastique noble et grande à exprimer les idées et les mœurs du temps. Or, c'est là une qualité essentielle de l'art vraiment digne et que l'on constate partout où il a été porté à un suprême degré de beauté. Une chose m'étonne extrêmement : c'est que les artistes en général, et surtout les sculpteurs, négligent presque complètement l'étude de cette époque. Quelques-uns l'effleurent superficiellement et beaucoup l'envisagent comme une réminiscence de l'antiquité. Combien rares sont ceux qui parviennent à classer d'une manière judicieuse cette suprême phalange des grands artistes qui précèdent Michel-Ange ! C'est à peine si, en Belgique, nous soupçonnons l'existence des della Robbia, du Verrocchio et de Donatello, le plus grand de tous, celui qui illumine réellement son siècle et toute la génération suivante, celui qui, dans ses productions, a effleuré parfois

(1) *Les artistes belges contemporains*, p. 212.

les plus belles œuvres grecques et qui, dans sa *Frise des Enfants* qu'on admire au Musée des Uffizzi (1), a trouvé, comme Phidias, le véritable secret de modeler le bas-relief. Donatello nous dit qu'il faut le traiter par grandes masses vivement arrêtées et d'une grande sobriété de lignes. Rien n'est plus intéressant que de suivre cet artiste depuis ses premières œuvres à travers les différentes phases de son talent jusqu'à son plus haut degré de développement. On le voit d'abord sacrifier à la tradition, mais déjà alors, cependant, il imite la nature. Peu à peu le maître se débarrasse de la tutelle de l'école précédente, prend des allures plus libres et finit par arriver, dans ses dernières œuvres, à une grandeur d'exécution et à une beauté plastique qu'on ne retrouve que chez les Grecs. Et toujours il conserve cette force d'expression qui fait que ses conceptions sont vivantes, animées et qu'elles resteront éternellement belles. »

Nous n'avons pu résister à reproduire toute cette lettre parce qu'elle rend, mieux que je ne saurais le faire, l'état d'âme de l'artiste qui l'a écrite, lorsqu'on évoque ses trois plus admirables productions, lesquelles sont la plus haute expression de son beau talent pour réaliser par le marbre et par le bronze :

L'Immortalité, l'une des perles du Musée de Bruxelles, que Paul De Vigne exécuta en mémoire de son ami

(1) Aujourd'hui dans l'Opera del Duomo, ou l'Œuvre de la Cathédrale. BURCKHARDT (p. 349) n'en est pas content; il l'appelle *Reliefs d'anges musiciens ?* œuvres d'atelier assez lourdes, dit-il. Et cependant M. Émile Wauters en a tiré un parti admirable dans son *Van der Goes*.

Liévin de Winne, marbre qu'il considérait comme son œuvre la plus parfaite;

Le *Triomphe de l'Art*, ce grandiose groupe en bronze qui décore la façade du Palais des beaux-arts, rue de la Régence, à Bruxelles;

Et le monument *Breydel et de Coninck*, groupe colossal de deux figures, en bronze, élevé par la ville de Bruges, en 1888, pour rappeler aux Belges la mémoire de ces héroïques défenseurs des libertés communales.

Ces trois compositions géniales, dont nous parlerons plus amplement bientôt, sans compter nombre d'œuvres d'un haut mérite, perpétueront, dans l'auréole de la célébrité, le nom des de Vigne, déjà si vaillamment porté.

Paul de Vigne était à peine à Florence, que Donatello allait devenir son idéal, comme Rude l'avait été lors de ses premières études à Louvain. Il quitta à regret la ville des Médicis après plusieurs mois passés notamment dans cette galerie des Offices, fasciné surtout par les géniales productions du maître dont les plus admirables créations font partie, entre autres, comme nous l'avons déjà dit, de la décoration ornementale du dôme de Brunelleschi, et surtout d'Or San Michele, à laquelle il avait collaboré avec Ghiberti et Nanni di Banco.

De Vigne n'arriva à Rome que vers la fin de 1870. Il stationna d'abord à Arezzo, la ville natale de Pétrarque, de Vasari, de l'Arétin. A Cortone, il apprit à connaître l'art étrusque. Pérouse, également sur la route de Rome mais par Foligno, le retint quelque peu. C'est à Pérouse, comme on sait, que prit naissance l'école de peinture de l'Ombrie qui date de Dante, qu'illustrèrent Ottaviano

Nelli, de Gubbio (XVe siècle), Gentile da Fabriano (né entre 1360 et 1370), où était venu travailler Pietro Vannucci, qui prit de son séjour dans la cité le nom du Pérugin; le suave Vannucci, chez qui travailla Raphaël, était de Città della Pieve, non loin de Chiusi (1446-1524); il devint la gloire de l'école de l'Ombrie, à la suite de l'essor tenté par Ben. Bonfigli (seconde moitié du XVe siècle) pour s'élever au-dessus du style local, tentative à laquelle il arriva admirablement. Giovanni di Pietro, surnommé *lo Spagna* (de son pays natal), y avait travaillé au temps où y vivait le Pérugin. Lo Spagna se distinguait par sa facilité de production comme au surplus tous les peintres de l'école de l'Ombrie; ses œuvres égalent celles de la jeunesse de Raphaël. Pérouse et puis Assise (la ville natale du poète élégiaque Properce et de saint François), que de Vigne visita aussi, par les magnifiques vues que de leurs remparts on a sur les environs, ont un caractère tout exceptionnel qui laisse une impression ineffaçable, surtout Assise, situé dans un site d'une beauté incomparable (1).

Cortone doit également sa beauté pittoresque et son caractère de ville étrusque à sa situation dans les Apennins et à ses antiquités; la ville est au-dessus du val de Chiana, à la même altitude à peu près que Pérouse et Assise. Cortone est la ville natale de Luca Signorelli (1441-1523), le précurseur de Michel-Ange, comme on l'appelle. Les environs sont baignés par le célèbre lac Trasimène, au bord duquel se livra la bataille qu'Annibal remporta le 23 juin 217 (avant Jésus-Christ) (2)

(1) BURCKHARDT, pp. 569-582.
(2) POLYBE, III, 83 — TITE LIVE, XXII, 4.

sur le consul romain C. Flaminius. Les environs suggérèrent à Paul de Vigne les réflexions suivantes sur le caractère de poésie tragique et héroïque qui enveloppe la contrée :

« Il est impossible, dit-il dans une de ses multiples lettres au pays natal, de décrire la sensation que l'on éprouve à l'aspect du lac Trasimène! A la vue de cette immense nappe d'eau qui se perd à l'horizon, involontairement la pensée se reporte à l'époque d'Annibal. Ce lieu impose la mélancolie la plus grandiose. J'ai joui de ce spectacle du haut des rochers de Cortone à l'heure où le soleil se couche. C'est dire que ces moments ne s'oublient pas! »

Le voici à Rome! La ville éternelle lui suscita d'abord quelque mauvaise humeur, effet peut-être du voyage et du temps (il pleuvait), ainsi que des conditions de fatigue dans lesquelles il aborda la ville de Saturne et de Jacob. Il qualifie Saint-Pierre de petite église exécutée sur une échelle colossale! Dans la ville même, au Trastévère, il ne remarqua que « des rues vides, dit-il, boueuses, et quelques sales linges se balançant aux fenêtres! »

Il n'avait pas encore fait la connaissance, non seulement des citadins et des citadines, du peuple de la ville et des faubourgs, mais aussi des campagnols et des contadines. Il n'avait pas même été déjà en rapport avec les modèles qui, chaque jour, sont couchés sur les marches de l'escalier de la place d'Espagne, et dans la via del Babuino, près de l'église Saint-Athanase, curieux types qui, en général, viennent pour la plupart des montagnes. Ces campagnols, ces figures si pittoresques de la campagne

romaine, qui disparaissent de plus en plus, passent leur vie à cheval comme gardiens de bœufs, de buffles aux immenses cornes, ou bien de chevaux; ils portent alors de grandes guêtres, d'énormes éperons, un large manteau couleur gris terne, un petit chapeau de feutre écrasé sur la figure et un *pungolo* ou longue lance armée d'une pointe de fer; ce costume leur donne un aspect de Fra Diavolo. Quant aux paysans des montagnes mêmes, ils ont les jambes enveloppées de bandes de toile, des *zoccolo* ou sandales, une culotte collante, une veste plutôt jetée sur une des épaules et un chapeau de feutre en forme de cône ou tromblon, orné de rubans et de fleurs.

Bientôt l'admiration s'empara de de Vigne devant la Rome antique, et surtout devant les admirables richesses d'art de ses galeries.

C'est de Rome que Paul de Vigne écrivit à un de ses amis, au mois d'août 1871 : « Les artistes qui ne font à Rome qu'un séjour de courte durée quittent la ville célèbre en emportant l'impression la plus mauvaise! Ils éprouvent tous une déception à la vue de cet amas de ruines et d'édifices de tous les styles et de toutes les époques. La néfaste influence du Bernin a d'ailleurs gâté la ville. Cette sculpture sans consistance, ces statues dont les draperies sont agitées par le vent des quatre points cardinaux, ce mauvais goût général produit la plus pénible impression. J'avoue que je fis piteuse mine lorsqu'au mois de décembre j'arrivai à Rome, l'œil encore impressionné par les élégances de l'art florentin. Peu à peu, cependant, j'ai reconnu mon erreur. Mes

souvenirs du passé se sont alors éveillés et le livre d'Ampère (1) à la main, j'ai étudié avec un véritable plaisir la grande Rome historique. »

Le trop court séjour de de Vigne à Florence ne lui avait pas laissé le temps d'y produire une œuvre personnelle quelconque. Il n'en fut pas de même à Rome, dans ce calme quelque peu sépulcral de la ville des Césars, dont la pompe pontificale n'a pas réveillé les splendeurs de l'antiquité et du moyen âge; l'annexion des États du Pape à l'Italie venait d'avoir lieu, un voile de deuil planait dans l'air, comme si Rome venait de mourir.

Vingt siècles ont passé sur la Rome impériale, ainsi que sur la Rome pontificale; ils n'ont pas changé l'allure de ses habitants et de ses quartiers antiques, surtout le Trastévère et la Suburre. Si à chaque coin de rue de Florence vous frôlez des groupes qui semblent conspirer comme au temps des factions guelfe et gibeline, presque à chaque rue ou coin excentrique de la Rome actuelle vous côtoyez des groupes d'hommes drapés jusqu'aux yeux dans un grand manteau sombre, porteurs de feutres écrasés. Ils semblent plongés dans l'espoir de voir revenir les jours glorieux de leurs ancêtres, lorsque ceux-ci étaient les maîtres du monde (2).

(1) *La Grèce, Rome et Dante.* 1848, in-18.

(2) Le dimanche, on rencontre les *fattori*, gardeurs de bœufs, radieux dans leurs habits de fête : chapeau pointu, habit bleu, culotte idem, grandes bottes éperonnées, tels qu'on représente les brigands en *Fra Diavolo ;* en semaine ils conduisent le bétail, à cheval, le fusil sur l'épaule, vêtus des pieds à la tête de peaux de boucs, comme autant de Robinsons Crusoé.

Quel est celui d'entre nous qui, en parcourant pour la première fois Rome, n'a été douloureusement impressionné, comme Paul de Vigne, devant les œuvres du Bernin et de ses émules? Seule. la colonnade du Vatican, que les Romains appellent la *Colonace*. peut trouver grâce.

Andrea Sansovino (1460-1529) (1), le premier et le plus noble des représentants de la sculpture du XVIe siècle, le maître de douceur et de beauté, comme on l'a appelé, dont l'école avait cherché à produire de réelles œuvres plastiques, et qui a payé le dernier tribut d'admiration à l'antiquité, avait été le novateur du style romain de sculpture qui subsista jusque vers 1630 : la représentation de la forme humaine d'après les lois déterminées du contraste et de l'équilibre (legs des Grecs) paraissait assurée. Commença alors le maniérisme romain (1580 à 1630), l'ancien et le nouveau naturalisme, les hardiesses séductrices de Michel-Ange (lesquelles, entre autres, ont été si mal comprises pour plus d'un prix belge de Rome), l'absence de principes dans les draperies, peut-être dans l'ignorance encore du réel art de leur

(1) Ses deux œuvres principales, qui ont établi sa gloire et qui lui assurent à jamais un rang élevé parmi les sculpteurs de la Renaissance, sont les tombeaux des prélats Vego Basso et Sforza Visconti, dans le chœur de Santa Maria del Popolo, à Rome (1505-1507). BURCKARDT ajoute : « On y trouve encore, dans l'ordonnance, le système d'encadrement du XVe siècle. Les figures allégoriques sont encore de demi-grandeur dans leurs niches, elles ont cette beauté plus générale, empruntée à l'antique, qui apparaît ici pour la première fois et dans toute sa force. » *Le Cicerone* (L'ART MODERNE, p. 429.)

arrangement. La peinture en ce temps possédait la grandeur et la légitimité, tandis que, comme le dit avec raison Burckhardt (1), les lois les plus essentielles de la sculpture lui étaient sacrifiées; il en résulta que dans toute œuvre élevée, idéale, il y eut dès lors un germe de contradiction! Au relief, qui était devenu un supplément de la peinture, la sculpture en ronde bosse, préservée jusque-là, succomba. L'art de Phidias, qui avait été habitué à marcher le premier, suivit la nouvelle école de peinture.

Cette nouvelle école de sculpture, dont le Bernin, ce favori d'Urbain VII, fut le plus incommensurable représentant, et qui, avec ses émules (1630 à 1780), a doté l'Italie de plus d'œuvres que celle-ci n'en possédait depuis l'antiquité, cette nouvelle école s'est cependant distinguée par son grand talent pour l'art décoratif; elle montra à un haut degré le sens d'adapter la sculpture à l'architecture; elle avait l'entente des grands ensembles.

Ce qui réconforta de Vigne à Rome pour le travail, c'est le contact des compatriotes qu'il y rencontra : le statuaire Mignon, dont Liége s'honore de posséder des œuvres magistrales; Naert, de Bruges, et E. Dieltjens, d'Anvers, tous les deux prix de Rome pour l'architecture, le premier en 1866, le second en 1871; Xavier Mellery, qui obtint en 1870 le prix de Rome pour la peinture; le peintre liégeois Philippet, boursier de la fondation Darchis; le Tournaisien André Hennebicq, prix de Rome pour la peinture en 1865; et le peintre Coppieters, d'Ypres, dont il épousa la veuve, née Alinè De Nayere.

(1) Page 471 de son *Cicerone*. (ART MODERNE.)

De Vigne se retrouva aussi avec son heureux rival du grand concours de peinture auquel il avait pris part en 1869, Gustave Marchant, des Sables-d'Olonne (France), qui mourut en 1873, au début de ses quatre années de voyages réglementaires (1). Enfin, les compositeurs Franz Servais et J.-B. Van den Eeden se trouvaient aussi à Rome.

Qui ne connaît ce beau type romain, ce type si pur, ce visage si caractéristique qui subsiste depuis l'époque antique? Ce type excita bientôt en de Vigne l'ardent désir de le reproduire.

Dès que Paul de Vigne se sentit complètement maître de ses moyens, il s'enhardit à mettre au jour une œuvre à caractère personnel : sa *Girasole* (l'héliotrope) ou la Clytie mythologique, cette jolie statue en marbre qui depuis 1872 fait partie du Musée de peinture de Gand, a une réelle valeur artistique. Selon le *Dictionnaire de la Fable* de Fr. Noël, Clytie était fille de l'Océan et de Téthys ou d'Eurynome et d'Orchamus, roi de Babylonie; elle fut aimée par Apollon, qui la quitta pour Leucothoé, sa sœur. Clytie découvrit l'intrigue de sa rivale à son père et se laissa mourir de faim, tournant sans cesse les yeux vers le Soleil jusqu'à ce qu'Apollon la métamorphosa en héliotrope ou tournesol. C'était, comme on le voit, un adorable motif pour exprimer le désespoir d'une abandonnée. « Ce sujet, disait le jeune sculpteur, m'a permis de faire une étude approfondie de la nature humaine, car c'est surtout à Rome, écrit-il,

(1) Mme Ve Paul de Vigne a offert au Musée de la rue de la Régence le buste en bronze de Gustave Marchant, fait par son mari.

que l'on trouve de beaux modèles et que l'on peut établir une comparaison favorable entre l'antiquité et la vérité (au point de vue de la statuaire), tout en admirant avec quelle science l'art grec a interprété le type humain (1). »

Edmond de Taye, au sujet de l'évolution de Paul de Vigne dans son esthétique dès son séjour à Rome, en donne l'explication suivante : « Nous devons cependant à la vérité de dire qu'à Rome, oubliant un peu le style florentin devant lequel il était tombé en extase, le sculpteur s'assimila plutôt le caractère de l'art antique proprement dit. Loin de diminuer, cette tendance se développa, au contraire, dans la suite. Ce point, sur lequel nous aurons l'occasion d'insister plus tard, a une importance dont la nature n'échappe à personne. Il explique l'aspect général des œuvres du maître, nous montre la base principale de son éducation artistique et nous fait comprendre la subtilité de son individualité aiguisée d'ailleurs par un dilettantisme passionné (2). »

La vigoureuse organisation artistique de de Vigne s'étendait jusqu'à la musique, qu'il connaissait admirablement et dont il avait le sentiment à un haut degré, comme peut en témoigner l'excellent confrère Van den Eeden, avec qui il entreprenait dans le cercle des compatriotes à Rome, l'exécution des œuvres des principaux maîtres classiques, à ne citer, entre autres, que Gluck et Beethoven.

Après un court séjour à Gand, en 1873, chez ses parents, Paul de Vigne reprit le chemin de l'Italie : « Je

(1) *Les artistes belges contemporains*, p. 214.
(2) *Ibid.*

suis revenu enfin à Rome, écrit-il de nouveau. La ville m'a fait une impression réelle. Voir Rome, c'est bien, mais la revoir, c'est mille fois plus beau ! On la comprend mieux; on l'apprécie davantage et puis le contraste avec les villes du Nord est plus frappant. Certes, pour le statuaire, le milieu est unique. Pour ce qui me concerne, cette impression me pénètre tant, que c'est seulement ici que je me sens vraiment porté à aimer follement la sculpture. En Belgique, mille causes entravent l'inspiration de l'artiste. C'est vous dire que je me trouve complètement dans mon élément et que j'ai une quantité de projets, grands et petits, dont je voudrais au plus tôt peupler mon atelier (1). »

C'est en un milieu d'amis dévoués qu'il déclara plus tard, à M. Edmond de Taye, le fils de l'ancien ami de la famille qui l'avait entouré de soins et de conseils paternels lorsqu'il était à Louvain, qu'il a passé à Rome les plus belles années de sa vie, produisant successivement quelques-unes de ses meilleures œuvres, parmi lesquelles il y a lieu de citer aussi de nombreux bustes. Son *Héliotrope* précitée, la *République* qu'il exposa au Salon de Bruxelles de 1872, sa *Béatrice* qui figura à Spa en 1878, tandis que sa *Domenica*, actuellement au Musée d'Anvers, avait paru la même année au Salon de Bruxelles. Il avait fait aussi à Rome un bronze représentant une *Jeune fille de Pompéi*, et un autre bronze qu'il appela *Volumnia*, ainsi qu'une *Jeune Romaine*, que l'on put admirer au Salon de Gand de 1877.

C'est en 1875 que Paul de Vigne vint se fixer à Bruxelles.

(1) *Les artistes belges contemporains*, p. 215.

C'est en cette même année que le Gouvernement lui confia l'exécution des cariatides du Conservatoire royal de Musique. rue de la Régence, à Bruxelles, que Cluysenaar achevait.

C'est incontestablement à Paris, où de Vigne arriva en 1877, pour s'inspirer des élégances de l'art français, et d'où il ne revint qu'en 1882, que sa personnalité comme maître s'affirma complètement. Charles Tardieu, qui y dirigeait alors l'*Art*, lui fut très précieux par ses conseils.

La mort d'un vieil ami d'enfance, né comme lui à Gand, le peintre Liévin de Winne, lui inspira l'admirable allégorie : *L'Immortalité*, figure debout, une des perles du Musée de la rue de la Régence, à Bruxelles; nous l'avons déjà citée.

C'est à Paris qu'il entreprit le modèle du groupe : *Le Couronnement de l'Art* ou *L'Art récompensé*, que l'architecte Balat lui avait commandé pour orner, avec le groupe demandé à Charles Vander Stappen : *L'Enseignement de l'Art*, la façade du Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence, groupe qu'il acheva à Bruxelles et qu'il fit alors couler en bronze en 1885. Cette œuvre grandiose de proportions et d'allures fut, comme nous l'avons déjà dit, la deuxième phase du génial talent de Paul de Vigne dont la première avait été son *Immortalité*, citée plus haut; la dernière fut son colossal groupe, également en bronze, de *Breydel et de Coninck*, qui orne la Grand'Place de Bruges, et dont le modèle fut exposé au Salon de Bruxelles de 1888.

Paul de Vigne considérait son *Immortalité* comme son œuvre la plus parfaite. En effet, elle se distingue par

une délicatesse extrême de formes sur des lignes pures, suaves et élégantes. De Taye a dit avec raison que la facture irréprochable, la beauté précieuse du marbre et la pureté simple de la composition contribuent à développer le charme qu'offre cette œuvre de style, qui est assurément une des plus remarquables de l'école belge. De Vigne était sous l'influence des maîtres florentins lorsqu'il produisit cette œuvre sensationnelle.

Dans son majestueux groupe du *Couronnement de l'Art*, véritable œuvre de plein air, de Vigne a eu le réel sentiment du grandiose comme statuaire pour la décoration des grands édifices publics. Le *Génie des Arts* est représenté sous la forme d'un éphèbe ou d'un adolescent aux formes de toute beauté; debout sur un chapiteau composite. il s'élance, la palme du triomphe à la main, vers les régions sereines où plane l'Immortalité; à sa gauche, une Gloire lui tend une couronne, tandis qu'à sa droite la Renommée sonne la victoire. Déjà à Paris, en 1889, à l'Exposition universelle, le modèle avait eu un succès énorme et lui valut la grande médaille d'honneur. André Michel, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1), proclamait que de Vigne avait le sentiment de la statuaire monumentale: « son groupe, disait-il, est largement conçu, hardiment jeté. traité avec une belle ampleur décorative »

Le colossal monument de Jean Breydel et Pierre de Coninck, les deux chefs des Milices brugeoises qui anéantirent en 1302, dans la plaine de Groeningue près de Courtrai. l'armée de Philippe le Bel, bataille connue

(1) XXXI[e] année (2[e] semestre), t. II, 1889, p. 402.

sous le nom des Éperons d'or à cause des milliers d'éperons arrachés aux chevaliers français, constitue, comme nous l'avons déjà dit, la troisième et dernière manière de Paul de Vigne.

Il s'agissait de donner à cette œuvre, tout autant dans les bas-reliefs et dans les cariatides que dans les statues des héros, le caractère de la belle et forte race flamande.

La nature spéciale du sujet a conduit le statuaire, a-t-on fait remarquer (1), à oublier un instant son culte absolu de la tradition et celui du nu plastique pour ne songer qu'à produire une œuvre éloquente, capable d'éveiller l'impérieux souvenir des plus célèbres noms dont l'histoire héroïque des vieilles cités flamandes fasse mention.

On avait ouvert un concours international pour arriver aux plus heureux résultats possibles. De Vigne, sur dix-sept concurrents, obtint le prix proposé et conséquemment la commande du monument.

Le groupe est à la fois une page d'histoire et une œuvre d'art, a dit avec raison de Taye. « Dans ses fières et sévères lignes, il célèbre nettement et d'une manière en quelque sorte patriotique, la victoire de l'élément communal contre l'élément féodal, celle du peuple contre la noblesse, celle des droits de la patrie contre la tyrannnie de l'étranger. Il rappelle aussi les luttes mémorables entre les Leliaerts (les partisans de la fleur de Lys) et les Clauwaerts (les Flamands), ceux dont le mystérieux mot de passe : *Schild en Vriendt*, était un arrêt de mort pour les soldats français ! De Vigne a donc su imprimer à ce beau groupe la force d'un véritable

(1) De Taye, p. 217.

monument historique. Il a nettement rendu l'esprit de l'époque. Ses héros flamands ne sont pas seulement des personnages bien campés et crânement modelés, mais ils expriment toute la synthèse sociale d'une des plus belles pages de l'histoire de la Belgique à l'époque où la ville de Bruges, aujourd'hui somnolente dans son antique gloire, était le centre principal du commerce européen!

» Le maître a traduit admirablement cette fierté humaine et cette force calme mais sévère des vaillants chefs flamands. C'est surtout sous ce rapport que son travail l'emportait de beaucoup sur les seize projets que la mise au concours du groupe avait produits.

» Jean Breydel, le doyen des bouchers, et Pierre de Coninck, le chef des tisserands, forment un groupe d'une véritable beauté d'allure. L'effet dramatique est exprimé avec l'intensité nécessaire pour ne pas devenir théâtral ou conventionnel par l'exagération. D'autre part, la note symbolique est fournie avec la même sobriété : casque féodal, épée, charte, etc. Tels qu'ils sont là, étudiés du reste au point de vue physiologique, les deux héros sont vraiment les ennemis célèbres de la domination française, les courageux chefs des métiers brugeois et les implacables adversaires de Philippe le Bel (1). »

Le monument fut solennellement inauguré en 1887. Le public salua par ses applaudissements la grande maîtrise de de Vigne.

Lors de l'exposition du modèle, au Salon de Paris de 1889, « le groupe, dit André Michel, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, lui avait paru admirable ». Les deux héros

(1) DE TAYE, p. 217.

sont debout sur une tour crénelée; leurs mains se rejoignent sur la garde d'une grande épée de combat, comme s'ils prêtaient serment; derrière eux flotte l'étendard des Communiers, tandis que sous leurs pieds gît l'oriflamme aux fleurs de lys; quatre bas-reliefs, séparés par des cariatides et représentant les principaux épisodes de la bataille, entourent la partie supérieure de ce soubassement.

C'est avec raison qu'Edmond de Taye a fait valoir le respect que de Vigne professait pour le grand art et la tradition. Seulement, hâtons-nous de le dire aussi, à ses yeux la tradition c'est l'art antique seul, l'art grec, c'est-à-dire l'art pris aux sources les plus pures et les plus fécondes du passé, l'art idéalisé, par exemple, par Phidias. Pour le maître, pour de Vigne, la tradition, ce n'est donc ni l'amour du suranné, ni une tendance routinière au respect d'un classicisme quelconque plus ou moins théâtral, mais simplement la notion de la haute mission sociale de l'art (1).

De Taye fait ensuite parler de Vigne en ces termes : « J'aime à diriger mes aspirations et mes regards vers l'art antique, parce qu'il conserve éloquemment le principe le plus pur, le plus élevé du beau en combinant la ***Vérité***, c'est-à-dire la nature, avec l'***Idéal***, c'est-à-dire la manifestation la plus digne de l'individualité. Dans l'art en général, et particulièrement en matière de sculpture, il faut toujours manifester le respect de la nature pour éviter la convention, le superficiel et l'insuffisant. J'admire assurément la modernité dans

(1) De Taye, p. 219.

l'art, dont la mission est de traduire les tendances d'une époque; mais si, par modernité, on suppose le développement de genres secondaires, indignes de la majesté du grand art, j'estime que le niveau esthétique de l'époque doit infailliblement baisser. L'artiste ne doit traduire que les grandes idées. Il a le devoir de parler à l'âme tout en flattant l'œil. L'art doit exprimer de nobles pensées. La sculpture, principalement doit se consacrer surtout aux grandes choses sous peine de déchoir ou de tomber dans la médiocrité. Le principe de cette branche de l'art n'admet jamais la vulgarité, et une œuvre plastique, n'éveillant que des idées ou des sentiments d'un ordre secondaire, ne saurait dépasser le niveau de la banalité. La statuaire la plus digne est monumentale. Elle doit parler aux masses. »

D'autre part, voici l'opinion de Paul de Vigne sur le nu : « Le nu, dit-il, est la base de la statuaire et la source éternelle où les raffinés de l'art viendront toujours puiser leurs plus pures conceptions. Le nu n'est pas seulement beau, mais il est au-dessus de tout et restera toujours la plus belle expression de l'art. On objecte que les mœurs ont changé depuis les Grecs, et qu'il est illogique de montrer au public des formes généralement cachées par les vêtements. Au point de vue esthétique, cette observation, d'ailleurs bourgeoise, n'a aucune valeur, car l'art est au-dessus des caprices de la mode. Le nu n'est pas seulement la force de la sculpture, mais il en est aussi la noblesse, puisque cet art est exclusivement basé sur le raffinement des formes et que dans le nu esthétique réside l'idéal de la ligne ! »

Il n'entre pas dans mes intentions, pour terminer cette

notice, de faire ici le catalogue complet des productions de Paul de Vigne, catalogue dans lequel nous parlerions successivement de chacune de ses œuvres.

Rappelons seulement sa belle statue en marbre de Marnix de Sainte-Aldegonde, depuis 1890 au square du Petit Sablon, à Bruxelles, statue dont l'auteur soumit, à l'Exposition universelle de Paris de 1889, le modèle de la tête comme étude de cette grande figure de nos annales politiques du XVIe siècle; son monument commémoratif, érigé en 1878 à Gand, à la mémoire de l'horticulteur-botaniste Louis Van Houtte; et celui érigé en 1893, à Courtrai, à la mémoire de l'illustre patriote le chanoine de Haerne; son monument funéraire de l'avocat Metdepenningen, au cimetière de Gand, et celui de la famille Gevaert, au cimetière d'Evere, monuments datant, tous les deux, aussi de 1893.

Narcisse et *Psyché,* bustes en bronze, datant de 1878, sont au Musée de la rue de la Régence, ainsi que sa *Poverella* endormie tenant son violon sur ses genoux.

La *Muse de l'histoire* (1881), *Amertume* (1889), etc.

Et enfin, les bustes si caractéristiques du professeur Moke, au Palais des Académies, du poète Emmanuel Hiel et du peintre Eugène Smits, au Musée de la rue de la Régence, de Charles Van Hulthem, au Casino de Gand, de M. Wilson, qui légua sa collection de tableaux à la ville de Bruxelles, de Jules Philippet.

On lui connaît aussi un médaillon en bronze ayant pour sujet : *Le Sommeil,* ainsi que quatre bustes en bronze, au Musée de la rue de la Régence.

Paul de Vigne avait été chargé, avec l'architecte Émile Janlet, du projet de monument commémoratif élevé par

la ville de Bruxelles, place de Brouckere. à la mémoire du bourgmestre Anspach. Il en sculpta, en marbre, le portrait-médaillon de Jules Anspach et la figure couchée représentant *la Senne*. Il est aussi l'auteur du Saint-Michel en cuivre jaune surmontant le couronnement de l'obélisque.

Les honneurs ne manquèrent pas à notre illustre confrère.

Il fut élu correspondant de l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France, ainsi qu'associé de l'Académie royale des beaux-arts de Berlin ; il faisait partie, comme membre agrégé, du corps académique de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers.

Il fut également Officier de l'Ordre de Léopold de Belgique et de l'Ordre de Saint-Michel en Bavière, chevalier de la Légion d'honneur et de la Couronne de chêne du Grand-Duché de Luxembourg.

Chev. EDMOND MARCHAL.

LISTE

DES

PRINCIPALES ŒUVRES DE PAUL DE VIGNE.

Fra Angelico da Fiesole. Statuette. (Gand, 1868.)
Buste du professeur Moke. Marbre. (Palais des Académies, 1870.)
Héliotrope. Statue en marbre. (Musée de Gand.)
La République. Buste en bronze.
Jeune Italienne. Buste en marbre. (Bruxelles, 1872.)
Buste de Charles Van Hulthem. Marbre. (Gand, 1874.)
Domenica. Statue en plâtre.
Jeune Pompéienne. Buste en bronze.
Cariatides, pour le Conservatoire royal de Bruxelles.
Volumnia. Buste en bronze. (Bruxelles, 1875.)
Emmanuel Hiel. Buste en bronze.
Domenica. Statue en marbre pour le Musée d'Anvers. (1876.)
Femme romaine. Buste en bronze. (Gand, 1877.)
Buste de M. Wilson. Bronze. (Musée communal, à Bruxelles.)
Poverella. Statuette en marbre.
Monument commémoratif à la mémoire de l'horticulteur Louis Van Houtte, érigé à Gand en 1878.
Psyché. Buste en bronze. (Musée royal, à Bruxelles.)
Narcisse. Buste en bronze (Paris, 1878.)

Le Couronnement de l'Art. Esquisse pour un des groupes de la façade du Palais des beaux-arts, rue de la Régence. (Bruxelles, 1880.)

La Muse de l'histoire. (Bruxelles, 1881.)

L'Immortalité. Marbre. Allégorie, exécutée en mémoire du peintre Liévin de Winne. (Musée royal, à Bruxelles. 1883.)

Le Triomphe de l'Art. Groupe en bronze à la façade du Palais des beaux-arts, rue de la Régence, à Bruxelles.

Le monument Wilson, au Musée communal, à Bruxelles. (1885.)

Monument Breydel et de Coninck, Grand'Place à Bruges. (1888.)

Amertume. (Gand, 1889.)

Tête d'homme. Étude pour une statue de Marnix de Sainte-Aldegonde. (Paris, 1889.)

Monument commémoratif à la mémoire de Mgr de Haerne, érigé à Courtrai en 1895. Groupe et statue de marbre.

Monument funéraire pour la famille Gevaert, au cimetière de la ville de Bruxelles, à Evere. Bas-relief en marbre.

Le Sommeil. Médaillon en bronze. (Bruxelles, 1893.)

Buste de Jules Philippet.

Psyché. Buste en ivoire.

Tête d'homme. Étude. (Bruxelles, 1894.)

Monument à la mémoire du bourgmestre Anspach, place de Brouckere, à Bruxelles. En collaboration avec l'architecte Émile Janlet.



L. Vanderkindere

Imp. Ch. Wittmann

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

LÉON VANDERKINDERE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

né à Molenbeek-Saint-Jean le 22 février 1842, mort à Uccle le 9 novembre 1906 (1).

C'est comme historien que Léon Vanderkindere est entré à l'Académie et qu'il y a, durant vingt-trois ans, apporté à la Classe des lettres une collaboration si active et si précieuse. Pourtant, l'histoire ne l'avait pas attiré dès l'abord. Il n'y est même venu, si l'on peut ainsi dire, que par hasard. Mais aussitôt qu'il s'y fut adonné, sa vigoureuse intelligence s'en éprit fortement. Elle a occupé une place de plus en plus considérable dans

(1) Je me suis largement aidé, pour la composition de cette notice, de l'excellente étude publiée par MM. L. Leclère et G. Des Marez, sous le titre : *Léon Vanderkindere (1842-1906)*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1907, pp. 401-464.

sa vie si remplie. Et il est intéressant encore de constater que, par une évolution singulière, Vanderkindere, après avoir débuté par de larges études de synthèse, s'est plongé ensuite d'une ardeur sans cesse croissante, dans la solution des problèmes spéciaux les plus ardus et dans la pratique de l'érudition pure. Son œuvre historique, dont le premier grand ouvrage est cette brillante fresque qui s'appelle le *Siècle des Artevelde*, s'est close, trop tôt hélas ! par les minutieuses et pénétrantes analyses de la *Formation des principautés belges au moyen âge*. Nous aurons à rechercher plus loin les motifs de ce changement d'attitude. Mais il fallait l'indiquer en commençant comme le trait le plus caractéristique peut-être de l'activité intellectuelle de Vanderkindere, et aussi comme la meilleure preuve du besoin passionné d'exactitude et de clarté qui fut l'un des traits les plus saillants de son esprit.

I

Léon Vanderkindere naquit le 22 février 1842 à Molenbeek-Saint-Jean. Son père, Albert Vanderkindere, appartenait à cette bourgeoisie riche qui constitua durant longtemps l'appui le plus solide du parti libéral. Il prit une part active à la vie politique. Délégué au Congrès libéral de 1846 par le canton de Molenbeek, il siégeait déjà à cette époque sur les bancs de la gauche au Conseil provincial du Brabant, dont il fit partie de 1844 à 1850, et de 1856 jusqu'à sa mort, en 1859. Il remplit de plus les fonctions de bourgmestre de Molenbeek-Saint-Jean de 1842 à 1848, et depuis 1854, celles de bourgmestre

d'Uccle, où il avait d'importantes propriétés. Le jeune Vanderkindere reçut donc, dès ses premières années, la double empreinte qu'il conserva jusqu'au bout. Il tint pour ainsi dire de naissance et son libéralisme et cet intérêt pour la chose publique qui devait toujours l'empêcher de devenir un pur savant de cabinet, un érudit ne trouvant dans les textes que des mots au lieu d'y voir le reflet même de la vie.

Il fut durant ses premières années un enfant peu expansif, replié sur soi-même et d'une timidité dont l'homme fait ne parvint jamais à se défaire complètement et qu'il s'appliqua à dissimuler sous un masque de froideur. Les brillantes qualités de son esprit demeuraient cachées. Elles commencèrent à se révéler au cours de ses études moyennes, qu'il fit à l'Athénée de Bruxelles. Doué d'une curiosité universelle, il s'appliqua également à toutes les branches qu'on lui enseignait. Il suivit avec la même application les cours de sciences naturelles et ceux de lettres et de langues anciennes. Ses connaissances en botanique — science pour laquelle il conserva toute sa vie une prédilection marquée, que son beau jardin d'Uccle lui permit de satisfaire et qui le reposait de ses multiples travaux — étonnaient chez un adolescent. En 1859, il terminait brillamment la première phase de ses études, en obtenant au concours général de la rhétorique le premier prix de composition française et le premier prix de version grecque.

C'est ainsi préparé qu'il entra, la même année, à l'Université de Bruxelles, pour y faire son droit. Il y trouva un milieu singulièrement actif et vivant. « Quand je m'assis sur les bancs de la candidature en philosophie,

nous a-t-il raconté lui-même, Verhaegen vivait encore; à ses côtés se trouvaient quelques-uns des créateurs de l'œuvre de 1834; le corps professoral, en grande partie renouvelé. était pénétré de la *foi libérale* des premiers jours; tous pratiquaient un véritable apostolat : Altmeyer, cet évocateur à la parole vibrante et originale, Tiberghien, qui enseignait la philosophie du libéralisme, Van Bemmel qui, sous une forme plus douce, n'avait ni moins d'enthousiasme ni moins de fermeté. Profonde était l'impression que ces maîtres exerçaient sur les jeunes esprits. » Elle le fut surtout sur celui de Vanderkindere. A la parole de ses maîtres son libéralisme familial devint une doctrine consciente d'elle-même, une véritable philosophie non seulement politique, mais aussi morale. Elle lui donna la règle de vie à laquelle il devait jusqu'au bout rester fidèle. La liberté lui apparut. dès lors, dans tous les domaines, en religion, en morale, en politique comme dans l'ordre économique, la condition essentielle du développement de l'humanité, le but suprême à atteindre et duquel dépendaient à la fois la dignité et la valeur de l'individu. Dès lors, tout ce qui s'oppose à elle — en dehors de la liberté d'autrui — doit être également condamné Une Église hiérarchisée, un État centralisateur doivent disparaître comme des entraves barrant la route au progrès En vertu d'une nécessité logique de sa philosophie, Vanderkindere sera donc nettement anticlérical, et il sera aussi, du moins pendant assez longtemps antifrançais. La France ne vient-elle point, en effet. au moment où il s'éveille à la pensée, de subir le coup d'État de Napoléon III; n'est-elle point tombée dans le plus complet despotisme et ne s'en accommode-t-elle pas avec

une résignation que l'on pourrait prendre pour de la reconnaissance?

Suivant les tempéraments. des doctrines aussi nettes, une *foi* aussi profonde poussent les hommes à l'action ou à l'étude Les uns éprouvent le besoin impérieux de faire triompher des idées qui leur apparaissent avec le caractère de vérités évidentes; les autres, regardant en eux-mêmes plutôt qu'au dehors. songent tout d'abord à compléter, si l'on peut dire, leurs convictions, à les enrichir. à les éprouver, à en rechercher les raisons profondes à en examiner les conséquences. C'est à ceux-ci qu'appartenait Vanderkindere. Son libéralisme ne le conduisit point. comme tant de ses brillants contemporains dont il fut le condisciple ou l'ami, à l'action politique directe. Il lui servit pour ainsi dire de ressort pour bander son activité intellectuelle; la force qu'il mettait en lui s'appliqua tout de suite à l'étude.

Dès la candidature en philosophie. il songe, tout en préparant ses examens. à entreprendre un travail sur l'œuvre de Jacques Van Maerlant. D'où vient ce choix? C'est qu'il voit dans le poète de Damme le prophète de la démocratie flamande, l'ennemi des princes. le barde de cette démocratie urbaine qui a vaincu à Courtrai et dans laquelle il salue l'héroïque défenseur de la liberté contre le despotisme. Ce travail projeté, d'ailleurs, il ne l'écrivit pas. Mais il était utile d'en relever ici le dessein. Ne peut-on pas le considérer. en effet. comme la première ébauche, dans l'esprit du jeune étudiant, de ce *Siècle des Artevelde* que l'homme mûr devait écrire?

Les études juridiques semblent avoir exercé moins d'action sur Vanderkindere que son premier contact avec

les lettres et la philosophie. L'enseignement technique, professionnel, qu'il trouva dans la faculté de droit ne convenait point à un esprit aussi curieux, aussi avide de connaître Sans doute, son intelligence développa encore, par la casuistique juridique, les qualités natives de précision et le besoin d'exactitude et de netteté dont nous parlions plus haut. Mais il ne montrait plus l'ardeur que ses premiers maîtres lui avaient communiquée. Il eut hâte. après avoir conquis son diplôme de docteur en droit (1863), de retourner à ses premières études. Il s'inscrivit au doctorat en philosophie et lettres dont il sortit, en 1865 avec la plus grande distinction.

L'ancien programme de nos doctorats en philosophie avait, on le sait, un caractère encyclopédique. Il ouvrait aux étudiants le champ de la philologie et de la philosophie, mais sans leur apprendre à en labourer par eux-mêmes aucune partie. On en sortait l'esprit orné, on n'en sortait point capable de travail scientifique. J'ajoute, puisqu'il s'agit ici d'un historien. que par une bizarrerie assez inexplicable, l'histoire était absente de ces études. Le législateur qui, en Belgique, impose à la fois aux universités le programme des examens, ce qui est légitime, et le programme des cours, ce qui cesse de l'être, avait visiblement considéré l'histoire comme un genre littéraire accessible à tout homme cultivé sans qu'il fût pour cela besoin d'une préparation quelconque. Et en fait, tous les historiens de notre pays n'avaient-ils pas été jusqu'alors des autodidactes?

Vanderkindere ne put donc s'initier à l'Université à ce métier d'historien dans lequel il devait exceller plus

tard. Il était également curieux de tout. « Je m'occupais successivement, nous dit-il, d'histoire, de philosophie, de philologie ; je flirtais tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre ; je n'avais contracté d'union durable avec aucune de ces disciplines » Bref, il ne se spécialisait pas — et il l'a plus tard déploré ; — mais devons-nous le déplorer avec lui? Je ne sais. Sans doute, la spécialisation de l'enseignement est chose excellente, et les résultats qu'elle a produits dans notre pays depuis qu'on l'y a introduite sont là pour l'attester. Mais ne risque-t-elle pas pourtant en soumettant trop tôt les jeunes hommes à une discipline un peu étroite, d'énerver chez eux la spontanéité, la fantaisie créatrice, le goût des idées générales, et d'obscurcir, par une érudition prématurée, le spectacle même de la vie? Bienfaisante pour la moyenne des intelligences, ne présente-t-elle aucun danger pour les esprits les plus vigoureux? Or, Vanderkindere était de ceux-là, et faut-il regretter que, capable d'embrasser de vastes horizons, il se soit laissé aller au plaisir qu'il y éprouvait, qu'il ait meublé sa mémoire d'une foule de connaissances variées qu'il avait la force de synthétiser et d'organiser, qu'il ait enfin consacré à lire des philosophes le temps qu'il eût pu employer à discuter des textes et à critiquer des sources? Lorsque, en 1865, il quitta le doctorat en philosophie et lettres, il n'était certes pas un érudit. On ne lui avait jamais parlé ni de paléographie ni de diplomatique, et il ignorait aussi profondément que tout le monde autour de lui, ce qu'est un séminaire historique. De tout cela devait, plus tard, résulter pour lui, bien du temps perdu, bien des difficultés, çà et là, peut-être, dans ses œuvres, quelques

défauts de méthode qu'un enseignement plus pratique lui eût sans doute évités. Mais il avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi. envisagé les plus hautes questions sur lesquelles l'homme puisse penser, et qui nous dira si un dressage plus strict ne lui eût point fait perdre quelques-unes des qualités qui justement le distinguent?

A quoi songeait-il alors à les employer? Lui-même sans doute eût été fort embarrassé de répondre à la question. Il ne semble pas qu'il ait pensé bien sérieusement à se consacrer au barreau. Riche et n'étant pas obligé de choisir une carrière lucrative, il se préparait plutôt, tout en continuant ses études, à la vie politique. Et comment en eût-il pu être autrement puisque l'enseignement tel qu'il existait alors n'avait pu faire de lui un technicien de la science? Mais il envisageait de haut les affaires publiques. Son libéralisme philosophique, s'il lui désignait le parti dans lequel il devait se classer, lui laissait d'autre part l'indépendance intellectuelle que ne peuvent pas, que ne doivent pas peut-être, posséder les politiciens de profession. Ce qui l'attirait, ce n'étaient point les querelles des groupes se disputant le pouvoir : c'étaient les grandes réformes à accomplir pour amener le pays à l'idéal qu'en ces années de jeunesse il rêvait pour lui. Dès 1862, avant même d'avoir pris le titre de docteur en droit, il entrait au *Cercle littéraire,* fondé par quelques jeunes hommes animés d'espoirs analogues au sien et qui, en grand nombre, ont joué plus tard dans la nation un rôle considérable, les Hector Denis, les Émile Féron, les Charles Buls, et bien d'autres. La petite brochure verte tirée à cinquante exemplaires et qui renferme le résumé des discussions

du Cercle du 1er février 1862 au 13 mai 1864, atteste l'ardeur que Vanderkindere y apporta. Elle nous le montre prenant la parole dans presque toutes les séances et faisant inscrire à l'ordre du jour les questions suivantes : Quelle doit être l'éducation des femmes? Quelle est la situation actuelle de la Belgique? Quelle est sa valeur politique? Quelle est la voie qu'elle doït suivre? L'homme qui n'a pas de religion positive, où peut-il trouver un appui dans le malheur? De l'influence démoralisatrice de l'art sur la société. Quel doit-être le rôle d'une capitale?

Toutes ces questions se distinguent, on le voit, par leur caractère théorique. Elles rentrent plutôt dans le domaine de la morale et de la sociologie que dans celui de la politique. Et la manière dont elles sont développées trahit. chez leur auteur, un caractère foncièrement intellectuel, aux convictions nettes et d'un tour légèrement dogmatique. Il s'y révèle un esprit orienté exclusivement vers la science, lui demandant tout à la fois le bonheur social et le bonheur individuel, la considérant enfin comme une véritable religion, seule capable de mettre l'homme en communion avec la divinité et de lui donner « la liberté complète de la vie de l'âme ». Dans cet enthousiasme sincère pour la science, source de tout bien, le jeune homme de vingt et un ans qu'est alors Vanderkindere ne craint pas de lancer un véritable anathème au sentiment et à l'art qu'il inspire. « Ce qui s'oppose à la diffusion de la libre pensée, c'est le sentiment. Son influence se fait sentir dans toute question et nuit à la vérité; il faut réagir contre sa prépondérance. La culture trop exclusive de l'art aux dépens

de la science mène aux plus tristes résultats. La destination de l'artiste n'est pas de faire de l'art pour l'art, sans tenir compte de son influence, sans avoir ni but ni intention. Puisque l'art conduit à certains résultats, il doit être réfléchi et l'on ne peut, oubliant sa haute mission, prodiguer les fantaisies dans la société. Beau est loin d'être synonyme de bien; l'antiquité s'est trompée en disant que le beau est la splendeur du bien. Il ne faut pas se laisser entraîner par l'attraction de l'esprit vers le beau; cette tendance peut être dangereuse et mener à l'aveuglement, si l'éducation et la science ne viennent la tempérer... Je ne nie pas la beauté de l'art, mais il n'est qu'une manifestation intellectuelle d'un ordre inférieur; il doit animer la science. C'est à celle-ci et à la pensée qu'il appartient de dominer; le sentiment et l'art doivent être vivifiés par elles, et rester ainsi dans les limites de leur destination, qui est de porter des remèdes aux maux de la société et d'améliorer sa situation (1). »

On excusera cette longue citation de paroles juvéniles. Sans doute, Vanderkindere eût souri lui-même dans son âge mûr de l'exagération de leurs termes Mais il n'en reste pas moins incontestable qu'elles font saisir une tendance permanente de sa pensée, et que, jusqu'au bout, il est resté fidèle à ce culte de la vérité et de la science qu'il proclame ici avec l'énergie — et peut-être l'intolérance — d'une foi sincère et profonde. Une telle tournure d'esprit à un tel âge n'est pas chose banale; elle suffit à témoigner de la vigueur intellectuelle du jeune Vanderkindere.

(1) *Cercle littéraire. Résumé des discussions*, pp. 50-51.

Son adhésion également entière et un peu intempérante à la théorie des races lui constitue, dès lors, une autre originalité. Il semble l'avoir due, au moins en partie, à ses relations avec un ami de sa famille, M. Bauduin, flamingant et germaniste enthousiaste qui s'était constitué une bibliothèque nombreuse d'ouvrages consacrés aux problèmes ethnographiques. Il est permis de croire, en outre, que l'aversion de Vanderkindere pour la politique française du temps l'avait fait se tourner vers l'Allemagne et l'Angleterre, et qu'elle le rendit germanophile, si l'on peut dire, par libéralisme L'opposition qui existe entre la France du coup d'État et l'Angleterre de Gladstone, par quoi s'explique-t-elle? Par la race. Et la race encore nous donnera la raison de l'apparition du protestantisme au XVIe siècle. « En effet, les races latines tendent à la centralisation, les races germaniques à la liberté... Celles-là se distinguent surtout dans les arts; celles-ci dans les sciences. » Et cet aphorisme, sans doute, ne répond pas à la réalité. Mais à quel point il répond à la nature intime de celui qui le formule! Tout ce qui lui est le plus cher, la science et la liberté, il le trouve chez les peuples germaniques! Désormais c'est eux que l'on doit suivre et que l'on doit imiter. Aussi bien, la Belgique n'est-elle point de race germanique? Il faut lui rendre conscience de sa nature pour la sauver de son engourdissement et du danger menaçant de la centralisation. Et dès lors, par amour du bien public autant que par l'intérêt que présente le problème, Vanderkindere se plonge dans l'étude des races.

C'est à elle qu'il consacra son premier livre, publié en 1868, sous le titre de : *De la Race et de sa part d'in-*

fluence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples. Il le présenta comme thèse d'agrégation à l'Université de Bruxelles. L'effort scientifique qu'il venait d'accomplir en l'écrivant l'avait donc en même temps éclairé sur sa voie. Il avait résolu de se vouer à l'enseignement supérieur, et cela dans une Université où se manifestait en une seule activité le double culte qui était le sien : celui de la science et celui du libéralisme.

C'est un peu plus tard, en 1870, qu'il fit un voyage en Allemagne, où l'attiraient à la fois ses sympathies germaniques et le désir d'élargir encore le champ de ses connaissances. Il suivit pendant quelque temps les cours de l'Université de Berlin, qu'illustraient alors les Curtius, les Mommsen, les Ranke, les Droysen, les Treitchke, etc. Chose assez curieuse pour un futur médiéviste, il ne chercha point à se faire admettre dans un séminaire historique. Il se borna à entendre les leçons publiques des professeurs les plus célèbres. Et le choix qu'il fit parmi elles atteste l'éclectisme d'un homme qui ambitionne une culture encyclopédique et ne songe point du tout à se spécialiser dans une discipline déterminée. Il entendit Mommsen et Curtius pour l'histoire ancienne, Droysen pour l'histoire de la Prusse moderne, Zeller pour la philosophie grecque. Il n'oublia pas même la grammaire latine que Hübner enseignait avec éclat. Bref, le programme qu'il se constitua ainsi rappelle d'assez près le programme de notre doctorat en philosophie de l'époque. Il ne soupçonnait point que les cours théoriques ne sont qu'une partie du haut enseignement. Il ignorait que c'était dans les petites salles bourrées de

livres des « séminaires », où professeurs et élèves assis à la même table commentaient ensemble les textes et où ceux-ci initiaient « pratiquement » ceux-là à la méthode critique, que résidait le secret de la supériorité scientifique de l'Allemagne. Rien d'étonnant dès lors s'il quitta Berlin non sans une certaine déception. « Je m'étais toujours imaginé, écrit-il. que, pour n'avoir pas suivi les cours d'une université allemande, j'étais condamné à une misérable infériorité. Je vois aujourd'hui qu'il n'en est rien ; ces cours sont très bons, très savants, mais les livres des professeurs que j'ai entendus valent cent fois leurs leçons. » D'accord! Mais de ces illustres professeurs, il n'avait entendu justement que les généralités souvent un peu banales des *öffentliche Vorlesungen* : il n'avait pas pénétré dans les laboratoires où se préparaient ces livres qu'il admirait tant.

C'est pendant son séjour à Berlin que Vanderkindere fut appelé assez inopinément à la vie politique. A vrai dire, il ne pouvait y échapper et, d'ailleurs, ne songeait pas à le faire. L'ardeur de son libéralisme, ses relations avec plusieurs jeunes hommes, ses amis ou ses compagnons d'études qui déjà étaient entrés dans l'arène, aussi bien que la situation de sa famille et le souvenir du rôle joué par son père, le désignaient tout naturellement au choix des associations libérales de l'arrondissement de Bruxelles. Un soir du mois de mai 1870, parcourant au café l'*Indépendance belge,* il fut fort surpris d'apprendre qu'il était porté sur la liste des candidats aux élections provinciales pour le canton d'Ixelles, dont la commune d'Uccle faisait alors partie. Il inclina d'abord à se dérober « par paresse et aussi par défiance de moi »,

écrivait-il le 16 mai. « Quelle figure pourrais-je jouer là ? » Pourtant, il finit par accepter le mandat qui lui était offert, et il fut élu conseiller provincial le 23 mai (1). Il devait le rester pendant dix ans et faire ainsi son apprentissage d'homme politique.

Tous ceux qui l'ont connu savent suffisamment que ce ne fut point par ambition qu'il se rendit au vœu des électeurs. Il portait en lui, on l'a vu plus haut, tout un idéal de réformes qu'il avait à cœur de faire triompher. La foi qui l'animait était trop sincère pour ne point lui montrer comme un devoir l'obligation de se dévouer au service de ses convictions. C'est elle qui le poussa, dès le mois de juillet qui suivit son élection, à briguer avec trois de ses amis, MM. Ch. Buls. Ch. Graux et Edm. Picard. une candidature à la Chambre dont le ministère d'Anethan venait de faire la dissolution. Ils prirent pour programme les principes du libéralisme démocratique : revision de la Constitution pour préparer largement les voies au suffrage universel, laïcité de l'enseignement, indépendance du pouvoir civil vis-à-vis de l'Église (2). Mais le radicalisme de cette politique effraya les électeurs. Vanderkindere n'obtint, au poll de l'Association libérale, qu'un nombre de voix insignifiant Il n'insista pas et renonça à la lutte. La vie parlementaire l'eût certainement détourné des études qu'il poursuivait alors avec tant d'ardeur. La question des races, par laquelle il avait abordé la science, continuait à le préoccuper. En 1872, il faisait paraître d'intéressantes *Recherches sur l'ethnologie*

(1) LECLÈRE et DES MAREZ, *Loc. cit.*, p. 441

(2) *Ibidem*, p. 442.

de la Belgique, et il publiait dans le journal *La Discussion*, sous le pseudonyme de Harsboom, une nouvelle, *Eva la Blonde*, où se trahissent curieusement ses préoccupations ethnographiques.

Cette année 1872 devait décider de sa carrière ou plutôt lui assigner son but principal. Altmeyer venait de renoncer à son cours d'histoire du moyen âge à l'Université de Bruxelles. Pour le remplacer, le Conseil d'administration songea tout de suite au brillant agrégé de 1868. Vanderkindere accepta, sans balancer cette fois, des propositions qui répondaient à son plus cher désir. Il fut chargé du cours abandonné par son vieux maître.

Rien, à vrai dire, ne l'avait particulièrement préparé au rôle de médiéviste. Ses études historiques avaient eu jusqu'alors pour objet l'histoire de l'antiquité beaucoup plus que celle des périodes postérieures. On peut même croire que ses idées philosophiques comme ses principes politiques l'avaient plutôt détourné d'une période où éclataient surtout, et dans tous les domaines, la puissance et l'influence de l'Église. Mais il était homme de devoir et de conscience. Il n'hésita point à sacrifier ses goûts personnels à la tâche qui lui était confiée et à l'intérêt de ses élèves. Il devint, et il devait désormais rester jusqu'au bout, un médiéviste.

Les tendances de son esprit aussi bien que sa formation antérieure le portèrent tout naturellement à scruter les phénomènes politiques, juridiques et sociaux de la période dont il était appelé à enseigner l'histoire. S'il n'éprouvait aucune sympathie pour les conceptions politiques et religieuses du moyen âge, il découvrit bientôt l'intérêt puissant que présente l'étude des institutions pendant

ces siècles où elles se développèrent avec une liberté, une spontanéité, une exubérance qu'elles n'ont plus présenté pendant longtemps dans la suite. Dès 1874, il soumettait à l'Académie un travail intitulé : *Notice sur l'origine des magistrats communaux et sur l'organisation de la marke dans nos contrées*. Nous aurons à revenir plus loin sur ce travail qui marque une date dans la science belge. Bornons-nous à constater ici qu'il ouvre la voie dans laquelle Vanderkindere devait s'avancer désormais d'une marche de plus en plus assurée.

Il lui fut impossible, cependant, de se consacrer tout entier aux recherches dont le charme venait de se révéler à lui. Dès 1873, la mort de Maximilien Veydt, titulaire du cours de langue latine à l'Université, et l'abandon par Altmeyer de son cours d'histoire romaine furent l'occasion d'un changement complet dans ses occupations professorales. Il recueillit la succession de ces deux collègues, passant ainsi à l'antiquité après avoir débuté par le moyen âge, qu'il dut, au moins momentanément, renoncer à enseigner.

Le Conseil d'administration de l'Université lui conféra la même année le titre de professeur extraordinaire, et il devint professeur ordinaire en 1874. Jamais personne ne témoigna à la grande école dont il devait être une des illustrations, un dévouement plus complet et n'y assuma volontairement une plus lourde tâche. La puissance et la souplesse de son intelligence lui permirent de se charger des enseignements les plus divers, et parfois même, quand il le fallut, les plus disparates. Dans sa longue carrière académique, « il enseigna successivement ou simultanément l'histoire politique du moyen âge en 1872-1873 et

de 1877 à 1879; la langue latine, de 1873 à 1875; l'histoire politique de l'antiquité, depuis 1873 jusqu'en 1906; l'histoire de Belgique au moyen âge, de 1873 à 1906; l'histoire de Belgique aux temps modernes, de 1880 à 1888; l'histoire contemporaine, de 1880 à 1906; les institutions romaines, de 1893 à 1906; les institutions grecques, de 1890 à 1903; les institutions modernes, de 1892 à 1895; enfin, il dirigea les exercices pratiques d'histoire de Belgique au moyen âge, de 1876 à 1878, de 1887 à 1891, et de 1898 à 1906. L'ensemble de ces cours a donc embrassé tout le champ de l'histoire européenne, depuis l'âge héroïque de la Grèce jusqu'aux derniers faits de l'évolution politique du XIXe siècle. De 1898 à 1903, il faisait régulièrement huit leçons par semaine (1). »

Au milieu d'un enseignement aussi varié, ce qui maintint l'unité scientifique de l'activité de Vanderkindere, ce fut l'étude constante, persistante du moyen âge national. Il lui sacrifia de plus en plus ses autres travaux. Dès 1879, il publiait le livre admirable qui fonda sa réputation et le mit hors de pair au milieu des historiens belges : *Le Siècle des Artevelde.*

Sa place, désormais, était marquée à l'Académie. Le 2 juillet 1883, il fut élu correspondant, et le 7 mai 1888, membre titulaire de la Classe des lettres. Le 13 février 1884, il entrait à la Commission royale d'histoire comme membre suppléant. Il devint membre effectif le 1er février 1887, après le décès de Gachard.

Un homme tel que lui ne pouvait considérer l'Académie comme une sorte d'éméritat scientifique unique-

(1) LECLÈRE et DES MAREZ, *Loc. cit.*, p. 436.

ment destiné à récompenser des travaux qui trouvent leur récompense en eux-mêmes. Il comprit que son nouveau titre lui créait des devoirs. Il suffira de parcourir sa bibliographie pour constater, par le nombre des rapports et des mémoires qu'elle mentionne, la conscience et l'énergie qu'il apporta à remplir ses fonctions d'académicien. Il ne fut pas moins dévoué à la Commission royale d'histoire. C'est dans ses bulletins qu'il fit paraître ses premières recherches sur la géographie ancienne de la Belgique; c'est pour elle qu'il publia son excellente édition de *Gislebert de Mons*. D'ailleurs, ces travaux n'absorbèrent point tout son temps. Il lui en resta pour publier, en 1890, son *Introduction à l'histoire des Institutions de la Belgique,* et pour composer une foule de manuels et de dissertations sur lesquelles nous aurons à revenir.

Il lui en restait même pour les affaires publiques. Il entrait, en 1873, dans le Conseil général de la Ligue de l'enseignement qu'il présida de 1883 à 1893; il continuait à siéger au Conseil provincial du Brabant. En 1880, l'Association libérale de Bruxelles le désignait enfin pour reprendre, à la Chambre des représentants, la succession parlementaire d'Auguste Orts. Ses convictions réformistes ou, pour employer le langage du temps, progressistes ne s'étaient pas altérées. Et pourtant, lors de la crise qui, en 1883 et en 1884, déchira le parti libéral, il n'hésita point à se séparer des radicaux pour soutenir de toutes ses forces le cabinet Frère-Orban. Ses idées n'avaient pas changé : il les subordonnait seulement à la nécessité de maintenir, en face de l'adversaire, l'unité de son parti. « Le suffrage universel inorganique, disait-il

le 7 août 1883, nous donnerait pour de longues années le triomphe du parti clérical. Or je ne suis pas le partisan de ces réformes qui, bonnes en elles-mêmes, ne produisent que de fâcheux résultats. Je ne fais pas de cette politique abstraite qui ne tient pas compte des faits. » Il rompit donc, sur la question alors si passionnément débattue de l'extension du droit de suffrage, avec les amis de sa jeunesse. Il lui en coûta d'être pendant longtemps représenté dans les polémiques de presse comme un conservateur entêté, et, pour tout dire en un mot, comme un doctrinaire !

La défaite du parti libéral, en 1884, écarta Vanderkindere de la Chambre. Il n'y rentra qu'en 1892 pour siéger à la Constituante. Conséquent avec lui-même, il continua d'y combattre le suffrage universel « pur et simple ». Il fut l'un des signataires de la proposition, rejetée par la Chambre, qui accordait le droit de vote à tous les citoyens sachant lire et écrire et en état de subvenir, par leurs ressources, à leur subsistance et à celle de leur famille.

Depuis la dissolution des Chambres constituantes, dont il considéra toujours l'œuvre avec une défiance assez accentuée, Vanderkindere ne remplit plus de mandat parlementaire. Bourgmestre d'Uccle depuis 1890 (1), il consacra depuis lors tous les loisirs que lui laissaient ses études, à l'administration de cette commune (2). Il en

(1) Vanderkindere avait été élu conseiller communal d'Uccle dès 1878. Il y remplit les fonctions d'échevin de 1888 à 1895.

(2) L'Administration communale d'Uccle a donné le nom de Vanderkindere à l'une des places publiques de la commune.

réorganisa les finances et l'instruction publique; il en surveillait lui-même tous les services, ne négligeant rien pour en faire ce qu'elle est devenue, la plus riante et l'une des plus prospères des agglomérations suburbaines de la capitale.

Si les occupations parlementaires de Vanderkindere ralentirent nécessairement pendant plusieurs années sa fécondité scientifique, celle-ci reprit plus abondante que jamais après 1894. Nulle part, il n'a déployé plus de maîtrise, plus de netteté, plus de critique que dans les productions de ses dernières années. Sa robuste intelligence atteignit alors à toute sa puissance. Les mémoires si fermes et si pleins qu'il donna coup sur coup à l'Académie durant les dernières années annonçaient l'apparition d'un nouveau volume, impatiemment attendu, de son histoire des institutions, quand ses forces le trahirent tout à coup. Atteint d'un mal implacable qu'il supporta avec un courage héroïque, il expira au milieu des siens, le 9 novembre 1906. Son caractère se révèle tout entier dans ses dernières volontés : « Je ne veux aucun apparat, aucune cérémonie, pas de discours. Mes enfants seuls peuvent m'accompagner au cimetière. Pas de concession, aucun monument funéraire. Si je dois laisser quelque souvenir, ce n'est pas un tombeau. »

II

La bibliographie de Vanderkindere témoigne du travail assidu de ce grand laborieux. Elle présente naturellement la même variété que sa vie. On y rencontre des

brochures de circonstance, des discours politiques, des rapports académiques, des notes sur des questions d'enseignement, des manuels scolaires. La littérature même y figure et par le petit roman d'*Éva la Blonde* dont nous avons parlé plus haut, et par une adaptation de *Maison de poupée* que Vanderkindere, enthousiaste du génie d'Ibsen. fit paraître en 1889. Au milieu de tout cela émergent deux groupes diversement importants de travaux scientifiques : l'un, le moins considérable, est le fruit des études ethnographiques de l'auteur ; l'autre, aussi imposant par sa masse que par sa valeur, représente ses études historiques et constitue ce monument durable qui, à défaut du tombeau qu'il n'a pas voulu, perpétuera son souvenir

C'est en 1868, nous l'avons dit, que Vanderkindere débuta dans le monde scientifique par la publication de sa thèse sur *La Race et sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples*. On ne s'étonnera point que ce travail de jeunesse ait beaucoup vieilli. Les progrès de l'anthropologie et de l'ethnographie ont été trop rapides pour ne pas avoir démodé assez tôt une étude purement théorique telle que celle-ci et dont l'auteur s'était, un peu prématurément sans doute, attaché à tirer des conclusions générales de matériaux insuffisants. Il semble, d'ailleurs, que Vanderkindere lui-même n'ait point attaché une grande valeur à ce travail de débutant. Son esprit était trop critique pour ne point reconnaître bientôt la nécessité d'assembler, avant d'émettre une théorie, des faits bien classés et patiemment recueillis. Dès 1872, ses *Recherches sur l'ethnologie de la Belgique* indiquaient déjà ce changement de

méthode. Puis, les enquêtes anthropologiques entreprises en Allemagne par Virchow lui inspirèrent le désir de se livrer, en Belgique, à une œuvre semblable. Il réussit à intéresser le Gouvernement à ses projets. Grâce à l'appui du ministère, il put réunir des milliers de bulletins de renseignements portant sur les enfants des deux sexes fréquentant les écoles primaires et les écoles gardiennes communales ou adoptées En 1879, il faisait paraître dans le *Bulletin de la Société belge de géographie* les résultats de son *Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux en Belgique*, travail excellent et qui conserve toute son utilité documentaire.

Pendant de longues années, Vanderkindere continua de s'intéresser aux recherches de ce genre, dont il fut dans notre pays l'un des initiateurs. Il contribua largement à la fondation, en 1882, de la *Société d'anthropologie de Bruxelles*, et il en fut le premier président Mais il abandonna peu à peu, depuis lors, le champ de l'anthropologie proprement dite. Il avait compris que cette discipline se rattache intimement aux sciences naturelles D'ailleurs, ses études historiques l'absorbaient de plus en plus et orientaient son esprit vers des problèmes d'un autre ordre, en même temps qu'il était attiré vers elles par son enseignement universitaire.

Il mit une sorte de coquetterie, à peine chargé du cours d'histoire du moyen âge, à prouver qu'il entendait se consacrer à l'étude scientifique de cette période. L'année même où il inaugurait sa chaire, il envoyait à la Commission royale d'histoire une lettre qui fut insérée dans le *Bulletin* de ce corps savant. Elle signalait des lacunes dans la *Table chronologique des chartes et*

diplômes, et étudiait certains documents où il est fait mention du port de Clusium. Mais elle nous intéresse surtout parce qu'elle montre l'attention de Vanderkindere déjà portée dès lors vers les questions de géographie historique auxquelles il devait consacrer, à la fin de sa carrière, son plus remarquable ouvrage. Elle ne fait encore qu'indiquer chez lui cette orientation nouvelle. Ce sont de simples notes qui attestent seulement son intention de prendre rang parmi les médiévistes. Il ne lui fallut que deux ans pour se faire, au milieu d'eux, une place de premier rang.

En dépit du petit nombre de ses pages et de son titre modeste de notice, l'étude du jeune savant sur l'origine des magistrats communaux dans nos contrées, présente, comme l'a dit M. G. Des Marez, « l'insigne mérite d'attirer l'attention des érudits belges sur les travaux consacrés en Allemagne à l'histoire municipale dans la seconde moitié du XIXe siècle (1) ».

On sait que, depuis 1830, l'influence française avait régné en maîtresse sur les travaux de nos historiens comme dans notre haut enseignement. On lisait Guizot, Thierry, Michelet, mais, sauf de bien rares exceptions, comme par exemple celle d'Altmeyer, on semblait ignorer que de l'autre côté du Rhin une pléiade de chercheurs aussi patients qu'instruits renouvelaient ou, pour mieux dire, perfectionnaient les méthodes de l'érudition et s'attachaient à résoudre les problèmes les plus obscurs de la science. Celui de l'origine des villes particulièrement sollicitait leur attention. Après avoir ruiné la vieille doc-

(1) Leclère et Des Marez, *Loc. cit*, p. 421.

trine traditionnelle qui prétendait rattacher aux municipes romains les constitutions urbaines du moyen âge, ils s'efforçaient d'expliquer celles-ci par des théories qui tenaient compte des divers aspects de la question, en éclairaient des côtés inaperçus et par l'obligation même où elles se trouvaient de se critiquer les unes les autres, se distinguaient par une ingéniosité et une richesse d'information que les études médiévales n'avaient jamais connues jusqu'alors. Tour à tour, Nitsch, Maurer, Arnold, Heusler, Gierke entraient dans la lice, suivi chacun de bandes compactes de partisans, et comme jadis *Hie Welf! Hie Weiblingen!* retentissaient, en véritables cris de guerre : *Hofrecht! Gilde! Altfreie Gemeinde!* Vanderkindere ne put résister à l'envie de se jeter lui aussi dans la mêlée. Ou plutôt, et pour abandonner une comparaison que justifie la fougue des polémiques allemandes de ce temps, mais qui conviendrait mal à un esprit aussi froid et réfléchi que le sien, il résolut d'éprouver, en les appliquant aux villes belges, la valeur des théories nouvelles. Deux d'entre elles, celles d'Arnold, qui voit dans les villes la persistance des anciennes institutions libres de l'époque franque, et celle de Maurer, qui explique l'autonomie communale par l'autonomie de la marche, lui parurent, en se combinant l'une avec l'autre, pouvoir expliquer le passionnant secret de la liberté municipale. L'origine des magistrats communaux a, suivant lui, une double origine. « Dans la centène franque, il trouve les échevins; dans la marche, certains fonctionnaires spéciaux; ceux-ci administrent, tandis que ceux-là jugent. Les profondes transformations sociales, économiques et politiques qui bouleversent la monarchie

carolingienne n'entraînent pas leur disparition, et quand la commune est créée, nous la voyons soumise à une dualité de fonctionnaires : des *scabini* et des *jurati* ou *choremanni*. Ces échevins sont les héritiers directs des échevins carolingiens : ils jugent. Ces *jurati*, qui exercent la police à l'intérieur de la communauté, ne sont que les anciens chefs de la marche transformée. A un moment donné de l'évolution communale, le collège public des *scabini* supplante le collège corporatif des *jurati*. Il s'empare de l'administration exercée jusque-là par les *jurati*, et réduit ces derniers au rôle de conseillers. *Centène* et *marche, juges* de la centène et *administrateurs* de la marche, telles sont les quatre institutions fondamentales auxquelles Vanderkindere rattacha sa théorie (1). »

Sans doute, cette théorie était un peu hâtive. On peut lui reprocher une information insuffisante et un caractère trop systématique, trop mécanique pour ainsi dire, qui ne tient pas assez compte des époques, des diversités régionales et laisse inexpliqués bien des éléments du problème. Mais on ne peut assez admirer la netteté avec laquelle, pour la première fois, le lien qui rattache les institutions urbaines à l'ensemble des institutions du moyen âge était mis au jour. Guidé par la science allemande, Vanderkindere, tout en restant original, découvrait une foule d'aspects du problème jusqu'alors inconnus parmi nous. Il sortait les recherches de l'ornière des généralités vagues et des banalités ambitieuses. Il était clair, précis, profond tout à la fois. Mais il arrivait trop tôt. La nouveauté même de ses aperçus leur fut

(1) Leclère et Des Marez, *Loc. cit.*, pp. 422-423.

nuisible. Ils ne produisirent point l'effet qu'ils auraient dû produire et qu'il avait pensé sans doute, avec la confiance de la jeunesse, qu'ils produiraient à coup sûr. On lut à peine son travail et l'on n'en remarqua pas la portée. L'*Histoire des libertés communales*, d'Alphonse Wauters, qui parut quatre ans plus tard, ne le mentionne même pas!

Le *Siècle des Artevelde*, publié en 1879, montre que les préoccupations de Vanderkindere restaient tournées vers l'histoire des villes Rien d'étonnant à cela. Les villes ne furent-elles pas, en effet, à toutes les époques, dans un pays de commerce et d'industrie comme la Belgique, les organismes les plus actifs et les plus vivants du corps social? Et n'est-ce pas justement au XIVe siècle qu'elles arrivèrent à l'apogée de leur puissance et déployèrent un héroïsme dont le souvenir est resté populaire jusqu'à nos jours? Déjà, Conscience dans le *Tribun de Gand*, Kervyn dans son *Histoire de Flandre* avaient exalté le nom des deux Artevelde. Ces grandes figures passionnèrent Vanderkindere. Libéral, il voyait dans les deux capitaines gantois les partisans de la liberté contre la tyrannie des princes féodaux, en même temps que ses théories ethnographiques lui faisaient apparaître en eux les représentants de la race germanique aux prises avec le « despotisme latin » venant de France. Ainsi, les enthousiasmes de la jeunesse se retrouvent dans le livre de son âge mûr. Une conviction passionnée s'y révèle d'un bout à l'autre; on sent que l'auteur prend parti dans les conflits qu'il raconte, qu'il plaide *pro domo*. Le style s'anime, se colore et il atteint dans bien des passages à une éloquence spontanée. L'œuvre est, pour ainsi dire, toute frémissante et l'effet en est d'autant plus grand

qu'on la sent complètement dégagée de toute recherche d'art. Vanderkindere atteignit ici l'idéal qu'il rêvait. Il mit en pratique son principe « qu'il faut unir intimement l'art et la science; que celle-ci doit le laisser fleurir tout en le dominant ».

Car si son livre est une œuvre d'art, c'est plus encore une œuvre de science, et il suffit, pour apprécier les progrès immenses qu'il a réalisés, de comparer les Artevelde de Vanderkindere à ceux de Kervyn de Lettenhove. La connaissance approfondie des travaux des médiévistes allemands, qu'il révélait une fois de plus aux historiens belges, permit à l'auteur de traiter son sujet avec une ampleur admirable. La description de la civilisation flamande et brabançonne au XIVe siècle est aussi neuve et aussi nourrie qu'elle est colorée. C'est une admirable synthèse qui, j'en puis parler d'expérience, enthousiasma bien des jeunes gens et contribua à éveiller chez plus d'un d'entre eux la vocation d'historien.

En revanche ce n'est point tout à fait, comme on l'a dit parfois, un travail d'histoire sociale ou économique. Sans doute, Vanderkindere décrit admirablement et les mœurs et le commerce du temps. Mais les causes qui font agir ses personnages sont des causes abstraites ou purement intellectuelles. C'est l'amour de la liberté, c'est l'instinct de race qui les animent. L'explication de leurs actes reste un peu convenue, un peu théorique; elle n'est point cherchée dans le sein même de la société, au milieu du mélange confus des passions, des intérêts et des habitudes. Et personne d'ailleurs ne pourra songer à en faire un reproche à l'auteur. L'orientation qu'allaient prendre les études historiques ne faisait encore que s'annoncer à l'époque où il écrivait.

Si le *Siècle des Artevelde* est une œuvre de premier ordre et restera un des joyaux de notre littérature historique, il n'obtint pas d'emblée le succès qu'il méritait. Sa réputation ne s'est établie qu'avec le temps. C'est là une preuve significative de sa haute valeur, mais c'est aussi peut-être la raison pour laquelle Vanderkindere renonça au projet qu'il avait formé d'entreprendre, pour l'époque bourguignonne, un second ouvrage du même genre. A moins que — et cette explication me paraît plus plausible pour un caractère aussi dédaigneux que le sien de réclame et de popularité — les absorbantes fonctions publiques dont il fut revêtu de 1880 à 1884 ne lui aient point laissé le temps d'accomplir son dessein.

Quand il put de nouveau s'adonner tout entier à ses études, vers 1885, ce ne fut plus vers la synthèse, mais vers l'analyse qu'il se porta. C'est là, nous l'avons déjà dit, un phénomène caractéristique de son évolution intellectuelle. Tandis que, chez la plupart des érudits, l'ambition des grandes œuvres d'ensemble succède à l'étude patiente et minutieuse des détails, chez Vanderkindere on observe très nettement la tendance inverse. Il n'est plus revenu aux vastes tableaux où il venait de révéler sa maîtrise. Il ne donna point de pendant au *Siècle des Artevelde*. On voudrait en connaître les raisons. Il ne nous les a point dites et l'on ne peut que les soupçonner. Mûri par l'âge et la vie politique, se défiait-il de tout ce qu'il y a forcément de subjectif dans nos reconstructions du passé? Ou plutôt, obéissant aux tendances profondes de son esprit, se sentait-il invinciblement attiré par les problèmes les plus difficiles de l'érudition. Son cours pratique, qu'il reprit en 1887, peut avoir contribué aussi à

le diriger vers les études qu'il ne devait plus abandonner jusqu'au bout de sa carrière. Il se consacra tout entier à l'élaboration d'une grande histoire des institutions de la Belgique au moyen âge, sujet magnifique et dont la difficulté était bien faite pour tenter une intelligence comme la sienne. Ses connaissances juridiques lui facilitaient la tâche, et il n'est pas impossible qu'elles aient été pour beaucoup dans les motifs qui le déterminèrent à fixer ce but à son activité scientifique.

C'est en 1890 qu'il donna, sous le titre d'*Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge,* le premier volume du grand ouvrage qu'il rêvait. Il y a exposé avec une science consommée et une netteté parfaite les divers régimes et les divers types de société qui se succédèrent jusqu'à la fin de l'époque carolingienne sur le coin de terre que nous habitons. Il n'existe point en français de manuel d'histoire constitutionnelle qui, pour la même époque, présente une information aussi précise et dénote une connaissance aussi approfondie des résultats de l'érudition contemporaine. Mais il ne faut point lui demander une originalité à laquelle il ne vise pas. Ni à l'époque celtique, ni à l'époque gallo-romaine, ni lors des invasions germaniques, ni sous le règne des Mérovingiens et des Carolingiens, la Belgique n'a possédé d'institutions originales. Fragment d'un tout plus grand qu'elle, elle a vécu en lui sans posséder une vie propre, et Vanderkindere ne pouvait se proposer que de décrire les institutions d'ensemble auxquelles elle a été soumise en relevant, chemin faisant, les quelques détails qui, çà et là, dans les sources trop rares, indiquent la

nuance particulière des institutions dans les bassins de la Meuse et de l'Escaut. Bref, pour la plus grande partie, son ouvrage n'est et ne pouvait être qu'un manuel d'institutions du haut moyen âge dans l'Europe occidentale et il le reconnut lui-même en lui donnant très exactement le titre d'*Introduction*.

Les difficultés de sa tâche commençaient avec le Xe siècle. Le morcellement de l'empire carolingien marque, en effet, aussi bien dans le domaine politique que dans celui des institutions, le début de notre histoire. Et tout d'abord une première question était à résoudre. Comment s'étaient formées nos principautés territoriales? Comment les anciens *pagi* francs avaient-ils perdu leurs comtes, fonctionnaires royaux, pour se grouper, sous le pouvoir de princes autonomes, et constituer ces petites « patries » dont les noms, Brabant, Hainaut, Flandre Luxembourg, se perpétuent jusqu'aujourd'hui dans ceux de nos provinces? Pour débrouiller ces problèmes, il ne fallait point seulement avoir parcouru tous les chroniqueurs, toutes les chartes de notre pays au haut moyen âge Une critique pénétrante, tout à la fois prudente et ingénieuse, était indispensable. Car les matériaux que nous avons conservés sont trop souvent fragmentaires, altérés, d'interprétation douteuse. Il faut avoir cherché soi-même à reconstituer la généalogie d'une famille princière du Xe siècle, ou avoir tenté de fixer les limites d'un territoire de cette époque, pour apprécier les difficultés que Vanderkindere eut à combattre. Pendant de longues années, il marcha patiemment et sans défaillance vers le but qu'il s'était assigné, soutenu par la conscience de l'utilité de son œuvre et par le goût qu'il

nourrissait depuis longtemps pour la géographie historique. Des dissertations spéciales qu'il insérait de temps en temps dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, nous apparaissent comme les jalons de la route qu'il parcourait. Ce sont des recherches de diplomatique ou des travaux de géographie historique, tels que son bel article sur *Le capitulaire de Servais et les origines du comté de Flandre.*

C'est par la Flandre, en effet, qu'il s'était décidé à commencer. Il publia le résultat de ses études en 1898 et en 1899. Trois ans plus tard, dès 1902, il avait terminé sa tâche pour la Lotharingie, tâche bien autrement vaste et comprenant des problèmes bien plus compliqués. Il fit paraître ce nouveau travail en même temps qu'une édition remaniée de *La Flandre*, sous le titre d'*Histoire de la formation des principautés belges au moyen âge.*

Il suffit de rapprocher cet ouvrage du *Siècle des Artevelde* pour apprécier à sa valeur la puissance intellectuelle de Vanderkindere. Autant il s'était montré jadis puissant dans la synthèse, autant il réussit maintenant dans l'analyse. Son *Histoire* est à tous les points de vue un chef-d'œuvre. Elle l'est par la richesse de l'érudition comme par la perfection de la critique. Elle restera désormais l'un des fondements de nos connaissances sur les premiers siècles du haut moyen âge en Belgique. Le succès qu'avait dû attendre si longtemps le *Siècle des Artevelde* lui est venu d'ailleurs dès la première heure. Si son sujet la condamne à rester nécessairement ignorée du grand public, elle a conquis tout de suite, tant en Belgique qu'à l'étranger, la réputation qu'elle mérite. Elle valut à son

auteur, en 1906, le prix quinquennal d'histoire nationale.

Je ne crois pas me tromper en disant que ce succès, et surtout la conscience de l'avoir mérité, illuminèrent d'un pur rayon de joie intellectuelle les dernières années de la carrière de Vanderkindere. Jamais il ne fut plus actif et plus fécond que dans le temps qui suivit la publication de son *Histoire*. Tout en faisant paraître pour la Commission royale d'histoire une nouvelle édition de *Gislebert de Mons,* il reprenait allègrement l'étude des institutions. Son discours sur la féodalité (1895), ses recherches sur *Les serfs d'Église au moyen âge* (1897) avaient déjà témoigné que son attention restait tournée vers les problèmes d'histoire constitutionnelle. Mais ce sont les remarquables dissertations qu'il consacra en 1905, dans les *Annales de l'Est et du Nord,* à *La première phase de l'évolution constitutionnelle des villes flamandes,* puis, dans le *Bulletin* de l'Académie, à *La politique communale de Philippe d'Alsace,* à la *Liberté et propriété en Flandre du IXe au XIIe siècle,* et, enfin, à *La notion juridique de la commune* qui nous montrent avec quelle ardeur il s'était mis au travail. Jamais son esprit ne fut plus maître de lui, son style plus nerveux, son exposition plus méthodique et plus claire. Sans s'en douter, il terminait sa carrière par un retour à ce passionnant problème des origines urbaines par lequel il avait jadis abordé l'histoire. Il restait fidèle d'ailleurs à sa conception première; il continuait à croire à la distinction fondamentale du pouvoir des *scabini,* agents du prince, et de celui des *jurati*, organes de la commune. Et sans doute, on peut différer d'avis avec lui sur ce point. Mais quelle que soit la valeur de sa théorie, il faut

admirer l'art avec lequel il la défend et lui être reconnaissant surtout des faits nouveaux, des remarques ingénieuses ou profondes qu'il nous apporte et qui, ici comme partout où il a passé, ont enrichi, précisé ou renouvelé nos connaissances.

III

Vanderkindere ne fut pas seulement un savant de premier ordre; il fut encore un admirable professeur. On retrouvait dans ses leçons le même art d'exposer qui se rencontre dans ses livres à un degré si éminent. Chez lui, rien n'était laissé à l'improvisation, à l'inspiration du moment. Il ne visait ni au pittoresque ni à l'éloquence. La méthode régnait en souveraine dans ses œuvres, et il était impossible de ne point être subjugué par sa parole nette, un peu tranchante, qui divisait les idées comme au couteau. Dédaigneux de l'art, il y arrivait pourtant à force de clarté, et il est telle de ses conférences où ses auditeurs se sentaient réellement éblouis par la « splendeur du vrai » émanant de ses paroles.

La variété des cours dont il consentit à être chargé sans s'inquiéter de ses convenances personnelles, prouve assez son dévouement absolu à cette Université de Bruxelles qu'il aimait comme un fils aime sa mère. Il accepta, malgré tant et de si lourdes besognes, d'en rédiger le *Liber memorialis*. Quant à la faculté de philosophie, il en fut en quelque sorte, pour employer l'heureuse expression d'un de ses collègues, « le président perpétuel, l'inspirant alors même qu'il n'en était pas le

directeur en titre ». C'est à lui qu'elle doit la rénovation de son enseignement historique. Dès 1877, il y fondait, à l'exemple de M. G. Kurth, à Liége, un cours pratique d'histoire dont d'excellents travaux attestèrent immédiatement la valeur. C'est à ce cours qu'il consacra désormais le meilleur de ses forces. « Dans les semaines qui précédèrent les vacances de Pâques de 1906, dit M. L. Leclère, déjà frappé à mort, jamais il ne manqua de faire, tous les samedis après-midi, le long trajet qui séparait sa demeure d'Uccle de l'Institut de sociologie du Parc Léopold, où son cours pratique avait lieu. Jamais, au témoignage de ses élèves, ses leçons ne furent plus nettes et plus fortes... Ceux qui pendant ces derniers jours de sa vie active l'ont vu, se sont entretenus avec lui, n'oublieront jamais la leçon de stoïcisme qu'il leur a donnée en toute simplicité et comme sans se douter de la grandeur morale de son attitude (1). »

Vanderkindere fut trois fois recteur de l'Université qu'il illustrait, en 1880, en 1881 et en 1891. Elle lui témoigna, en 1902, par une imposante manifestation à l'occasion de la trentième année de son professorat, la reconnaissance qu'elle lui portait.

La Classe des lettres de l'Académie, qui s'était honorée en l'appelant en 1883 à siéger dans son sein, l'élut directeur en 1895. Sa ponctualité à assister aux séances, la part prépondérante qu'il prit à nos discussions demeurent dans toutes les mémoires. C'est dans notre *Bulletin* qu'il a publié quantité de ses travaux. Personne d'entre nous n'oubliera cette séance du 2 avril 1906 où,

(1) LECLÈRE et DES MAREZ, *Loc. cit.*, p. 439.

les traits altérés par la souffrance, et se tenant debout à grand'peine, il fit la dernière et l'une des plus belles lectures que nous ayons entendues de lui.

Le courage de Vanderkindere durant les derniers mois de sa vie est l'un des plus réconfortants et des plus nobles souvenirs qu'il lègue à ses amis. Peu nombreux sont ceux qui l'ont connu de près et qui savent quel cœur excellent il cachait sous la froideur un peu âpre de son attitude. Il n'a admis dans son intimité que de rares privilégiés, et il ne m'appartient pas, même dans une idée de piété pour sa mémoire, de dévoiler ici les côtés de son caractère qu'il a voulu dérober au public. Mais ne suffit-il pas de se rappeler son amour passionné des fleurs, ses travaux littéraires et son foyer, enfin, embelli par le culte de l'art, pour se convaincre qu'en dépit de ses théories et malgré les apparences, il ne fut pas seulement le fidèle de la vérité, et que son âme sut vibrer aussi au spectacle de la beauté et s'ouvrir aux plus nobles et aux plus doux sentiments de la nature humaine ?

H. Pirenne.

LISTE

DES

PUBLICATIONS DE LÉON VANDERKINDERE [1]

PUBLICATIONS ACADÉMIQUES.

Mémoires.

La *Dilatura* dans les textes francs, 1888. (*Mém.* in-8°, t. XLI, 56 pages.)

Bulletins (*2e série*).

Notice sur l'origine des magistrats communaux et sur l'organisation de la marke dans nos contrées au moyen âge, 1874. (T. XXXVIII, pp. 236-280.)

(*3e série.*)

Notice sur l'emplacement des Aduatiques et sur quelques autres questions de géographie ancienne de la Belgique, 1885. (T. X, pp. 369-378.)

Les origines de la population flamande. — La question des Suèves et des Saxons, 1885. (*Ibid.*, pp. 431-438.)

Les origines de la population flamande. — Réponse à M. Alph. Wauters, 1886. (T. XI, pp. 211-241.)

Note sur un ouvrage de M. N. de Pauw : *De voorgeboden der stad Gent*, 1886. (*Ibid.*, pp. 160-162.)

(1) Nous n'avons point tenu compte dans cette liste des rapports présentés à l'Académie par Vanderkindere et simplement mentionnés dans le *Bulletin* sans y avoir été imprimés.

Rapport sur les mémoires de concours de 1887 : *Les officiers fiscaux près les conseils de justice dans les anciens Pays-Bas*, 1888. (T. XV, pp. 767-776.)

Rapport sur le mémoire de concours de 1888 (grand prix de Stassart) : *Sur la répartition actuelle, en Belgique, des pays de langue romane et des pays de langue germanique*, 1888. (*Ibid.*, pp. 825-831.)

La condition de la femme et le mariage à l'époque mérovingienne. Lecture faite dans la séance publique du 9 mai 1888. (*Ibid.*, pp. 851-893.)

Rapport sur un travail de M. Schweisthal : *Sur la loi phonétique de la langue des Francs Saliens*, 1888. (T. XVI, p. 622.)

Rapport sur le concours De Keyn. Période 1887-1888. (T. XVII, pp. 448-458.)

Rapport sur un travail de M. G. Kurth : *Étude critique sur le Gesta regum Francorum*, 1889. (T. XVIII, pp. 231-237.)

Note sur le 1er fascicule du tome I des *Annales de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles* (L. Leclère, *L'élection du pape Clément V;* L. Wodon, *Du wergeld des Romains libres chez les Ripuaires;* Fr. Vercruysse, *Essai critique sur la chronique d'Albert d'Aix*), 1889. (*Ibid.*, pp. 726-727.)

Rapport sur les mémoires de concours de 1890 : *Les officiers fiscaux près les conseils de justice dans les anciens Pays-Bas*, 1890. (T. XIX, pp. 546-549.)

Note sur les Perrons, 1891. (T. XXI, pp. 497-504.)

Note sur un ouvrage de M. N. de Pauw : *Dit es tbesouch van dien dat Pieter Boe ende Lenz sijn broeder ontcracht waren...*, 1891. (*Ibid.*, p. 230.)

Note sur un ouvrage de M. P. Errera : *Les Masuirs*, 1891. (T. XXII, pp. 169-170.)

Rapport sur un travail de M. P. Bergmans : *Étude sur l'éloquence parlementaire belge sous le régime hollandais*, 1891. (*Ibid.*, p. 171.)

Rapport sur les mémoires de concours de 1892 : *La position des comtes dans le royaume franc, depuis Clovis jusqu'au traité de Verdun*, 1892. (T. XXIII, pp 560–563.)

Rapport sur un travail de M. H. Francotte : *L'organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes*, 1892. (T. XXIV, pp. 351-356.)

Rapport sur un ouvrage du même : *L'antidosis en droit athénien*, 1894. (T. XXVIII, p. 195.)

La Féodalité. Discours prononcé comme directeur de la Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, à la séance du 8 mai 1895. (T. XXIX, pp. 684–704.)

Discours prononcé aux funérailles de Walthère Frère-Orban, 1896. (T. XXXI, pp. 57–59.)

Quelques feuillets de la vie privée des Athéniens, 1896. (T. XXXII, pp. 169–203.)

Rapport sur le mémoire de concours de 1897 : *Les croyances et les cultes de l'île de Crète dans l'antiquité*, 1897. (T. XXXIII, pp. 480–484)

Note sur un ouvrage de M. F. Funck-Brentano : *Les origines de la guerre de Cent ans. Philippe le Bel en Flandre*, 1897. (T. XXXIV, pp. 395-397.)

Les tributaires ou serfs d'Église en Belgique au moyen âge, 1897. (*Ibid.*, pp. 409–483.)

Note sur un travail de M. Nino Tamassia : *La Dilatura*, 1897. (*Ibid.*, pp. 112-116.)

Rapport sur le concours De Keyn. Période 1896-1897, 1898. (T. XXXV, pp. 738-743.)

Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la Classe des beaux-arts.

Richilde et Herman de Hainaut, 1899 (pp. 551-575).

Note sur un ouvrage de M. N. de Pauw : *Ypre jeghen Poperinghe*, 1899 (pp. 712-713).

Note sur un ouvrage de M. R. Parisot : *Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens*, 1899 (pp. 536-538).

A propos d'une charte de Baldéric d'Utrecht. 1900 (pp. 37-51).

Rapport sur un mémoire de M. G. Des Marez : *La lettre de foire à Ypres au XIIIe siècle*, 1900 (p. 142).

Rapport sur un mémoire de concours (prix de Stassart) : *Histoire des origines et des développements des béguinages dans les anciens Pays-Bas jusqu'à nos jours*, 1900 (p. 351).

Le premier duc de Basse-Lotharingie, 1901 (pp. 749-757).

Rapport sur un travail de M. H. Francotte : *Formation des villes, des États, des confédérations, des ligues dans la Grèce ancienne*, 1901 (pp. 943-945).

Rapport sur un travail de M. G. Des Marez : *L'organisation du travail à Bruxelles au XVe siècle*, 1902 (pp. 202-203).

Rapport sur un travail de M. H. Francotte : *L'administration financière des cités grecques*, 1902 (pp. 539-541).

Deux notes à propos d'Uccle : Le dieweg et l'échevinage d'Uccle, 1904 (pp. 646-664).

Rapport sur le concours de 1905 (prix de Stassart) : *Étude sur l'origine et le rôle social des béguinages dans les Pays-Bas, ou tout au moins en Belgique, jusqu'au milieu du XVIe siècle*, 1905 (pp. 330-331).

La politique communale de Philippe d'Alsace et ses conséquences, 1905 (pp. 749-788).

Liberté et propriété en Flandre du IXe au XIIe siècle, 1906 (pp. 151-173).

La notion juridique de la commune, 1906 (pp. 193-218).

Commission royale d'histoire.

Recueil de textes pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique.

La chronique de Gislebert de Mons. Nouvelle édition, avec une carte du comté de Hainaut à la fin du XIIe siècle. (Bruxelles, Kiessling, 1904 ; XXXVII-432 pages in-8°.)

Bulletins de la Commission royale d'histoire.

Lettre signalant des lacunes dans la Table chronologique des chartes et diplômes, 1872. (3e série, t. XIV, pp. 241-245.)

Quelques observations sur l'époque où ont été détruites les villas romaines en Belgique, 1889. (4e série, t. XVI, pp. 372-376.)

Rapport sur une notice de M. G. Des Marez : *Sur un diplôme d'Arnulf le Vieux, comte de Flandre,* 1896. (5e série, t. VI, pp. 208-218.)

Le capitulaire de Servais et les origines du comté de Flandre, 1897. (5e série, t. VII, pp. 91-138.)

L'abbé Womar de Saint-Pierre de Gand, 1898. (5e série, t. VIII, pp. 296-304.)

Rapport sur la publication d'une collection de textes *ad usum scholarum,* 1899. (5e série, t. IX, pp. XLIV-XLVI.)

Histoire de la formation territoriale des principautés belges au moyen âge. La Flandre, 1898. (5e série, t. VIII, pp. 257-295; 397-500.) 1899 (5e série, t. IX, pp. 1-195). — Il existe de ce travail un tirage à part (Bruxelles, Hayez, 344 p. in-8o) dans lequel on a conservé la pagination du *Bulletin.*

Note sur une communication de M. Eug. Lameere relative à la topographie ecclésiastique de l'ancienne Flandre, 1900. (5e série, t. X, pp. 190-191.)

Sclusas, Clusas, dans les diplômes carolingiens, 1906. (T. LXXV, pp. 1-6.)

Biographie nationale.

(T. XVII, 1903). Notice sur F. D. Picard. — (T. XVIII, 1905). Notices sur les Régnier, I, II, III, IV et V, comtes de Hainaut.

OUVRAGES NON PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE.

De la race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples. Thèse présentée pour obtenir le grade de docteur agrégé près la faculté de philosophie et lettres de l'Université libre de Bruxelles. (Bruxelles, Claassen, 1868; 152 pages in-8°.)

Recherches sur l'ethnologie de la Belgique. (Bruxelles, Muquardt, 1872; 70 pages in-8°.)

Éva la Blonde, nouvelle publiée sous le pseudonyme de L. Harsboom, dans le journal *La Discussion*, 1872. Nos du 21 janvier au 18 février.

L'ethnologie de la Belgique, dans *Patria Belgica*, II, pp. 1-26. (Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie, 1873, in-8°.)

Université de Bruxelles. Note sur le projet de réorganisation de l'enseignement supérieur. (Bruxelles, Weissenbruch, 1876; 27 pages in-8°.) (Anonyme.)

Le siècle des Artevelde. Études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant. (Bruxelles, Lebègue et Cie, 1879; 444 pages in-8°.) — Il a paru une traduction flamande illustrée de cet ouvrage : De eeuw der Artevelden, vertaald door R. Delbecq. (Gent, J. Foucaert, 1893.)

Du rôle de la tradition dans l'histoire de Belgique. Discours rectoral prononcé le 18 octobre 1880, dans le *Rapport de l'Université libre de Bruxelles*. Année académique 1880-1881. (Bruxelles, Mayolez, in-8°.)

De la méthode historique. Discours rectoral prononcé le 17 octobre 1881, dans le *Rapport de l'Université libre de Bruxelles*. Année académique 1881-1882. (Bruxelles, Mayolez, in-8°.)

Rapport sur le concours quinquennal des sciences morales et politiques. Période 1876-1880. (*Moniteur belge* du 12 janvier 1882, pp. 151-155.)

Histoire de l'antiquité. Manuel à l'usage de l'enseignement moyen et de l'enseignement normal. (Bruxelles, Lebègue et Cie, 1883; 348 pages in-12.) — 2e édition, 1886; 386 pages. — 3e édition, 1903; 386 pages.

L'Université de Bruxelles, 1834-1884. Notice historique faite à la demande du Conseil d'administration. (Bruxelles, Weissenbruch, 1884; CCXII-216 pages gr. in-8o.)

La situation politique. Conférence donnée le 16 novembre 1885 (à la Ligue libérale). (Bruxelles, Weissenbruch, 1885, 32 pages in-8o.) (Publication de la Ligue libérale.)

L'Université libre de Bruxelles (extrait de l'ouvrage mentionné plus haut). (Bruxelles, Bruylant, 1899; 16 pages in-8o.)

Histoire contemporaine. Manuel à l'usage de l'enseignement moyen (classe de rhétorique) et de l'enseignement supérieur. (Bruxelles, Lebègue et Cie, 1885; 419 pages in-12.) — 2e édition, 1897; 457 pages.

Rapport sur le projet de réorganisation de l'enseignement supérieur fait au nom du Conseil d'administration de l'Université de Bruxelles. (Bruxelles, Weissenbruch, 1887; 25 pages in-8o.)

Nora, comédie en trois actes par Henri Ibsen, représentée pour la première fois au Théâtre du Parc à Bruxelles, le 1er mars 1889. Traduction et arrangement par Léon Vanderkindere. (Bruxelles, Weissenbruch, 1889; 123 pages in-8o.)

Ligue de l'enseignement. Extrait du rapport présenté à l'Assemblée gérérale du 2 avril 1890. (Bruxelles, Weissenbruch, 1890; 11 pages in-8o.)

Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge (jusqu'au traité de Verdun, 843). (Bruxelles, Lebègue et Cie, 1890; 301 pages in-8o.)

Rapports présentés à la séance du 15 janvier 1891 (de la Fédération libérale) sur la question de la revision constitutionnelle. (Bruxelles, Weissenbruch, 1891; 36 pages in-8o.)

Rapport à la Fédération libérale sur l'extension du droit de suffrage. (Bruxelles, 1892.)

Discours prononcé à la manifestation jubilaire en l'honneur de

M. Guillaume Tiberghien, professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles, le 5 décembre 1897. (Bruxelles, Bruylant, 1897; 37 pages.) — Réimprimé dans le *Bulletin de l'Union des anciens étudiants de l'Université de Bruxelles*, 2e année, no 1.

La formation territoriale des principautés belges au moyen âge. Tome I, 2e édition. (Bruxelles, Lamertin, 1902; VI-350 pages in-8o.) Pour la première édition, voyez plus haut : *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 5e série, t. VIII-IX. — Tome II, 1902; IV-485 pages. — Table analytique et errata du tome I. Table analytique et errata du tome II. (Bruxelles, Lamertin, 1903. Deux in-8o de 72 et de 93 pages.)

Un village du Hainaut au XIIe siècle. La loi de Prisches, dans *Mélanges Paul Fredericq*, pp. 213-230. (Bruxelles, Lamertin, 1904, in-8o.)

Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique.

Quelques mots sur l'étude des noms populaires des plantes en Belgique (en collaboration avec Ch. Buls) (T. III, 1864, 14 planches.)

Revue de Belgique.

Les phénomènes de l'inconscience (à propos de E. von Hartmann, *Philosophie des Unbewussten*). (T. I, 1869, pp. 169-192.)

La Belgique en 1870 et le parti flamand. (T. VI, 1870, pp. 261-278.)

Les langues indo-germaniques et leur classification. (T. XVI, 1874, pp. 117-119.)

Compte rendu de A. Prins. *Des droits de souveraineté de l'État sur l'Église en Belgique.* (T. XVI, 1874, pp 330-331.)

Les erreurs du libéralisme (T. XVIII, 1874, pp. 97-114.)

Les Celtes et les autres Aryens (à propos de H. Sumner-Mayne, *Lectures on the early history of institutions*). (T. XXI, 1875, pp. 188-191.)

Les fraudes électorales et la mission réformatrice des villes. (T. XXVI, 1877, pp. 121-144.)

La question sociale au XIVe siècle parmi les artisans flamands. (T. XXIX, 1878, pp. 278-308.)

L'enseignement historique et la création d'un institut supérieur d'histoire. (T. XXXV, 1880, pp. 49-60.)

Les Doctrinaires. (T. LII, 1886, pp. 37-55.) — Il y a un tirage à part de cet article sous le titre : Les Doctrinaires. Étude politique. (Bruxelles, Weissenbruch, 1886; 32 pages in-8°.)

Canossa. Esquisse de voyage. (T. LVII, 1887, pp. 333-357.)

Le manuscrit d'Aristote récemment découvert. (2e série, t. I, 1891, pp. 239-252.)

Athenæum belge.

Compte rendu de R. Kekulé, *Griechische Thonfiguren aus Tanagra,* 1878, pp. 49-50.

Compte rendu de N. de Pauw, *La conspiration d'Audenarde sous Jacques van Artevelde,* 1879, pp. 1-2.

Compte rendu de E. de Laveleye, *De la propriété et de ses formes primitives* (et des traductions de cet ouvrage en anglais par G. Mariot et en allemand par K. Bücher), 1879, pp. 233-234.

Compte rendu de J.-J. Thonissen, *La loi salique,* 1882, pp. 37-38.

Compte rendu de E. von Wietersheim, *Geschichte der Völkerwanderung,* 1882, pp. 286-287.

Bulletin de la Ligue de l'Enseignement.

La réforme de l'enseignement moyen du degré supérieur. Rapport présenté au Conseil général de la Ligue de l'Enseignement. (T. XV, 1879, n° 2.)

Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles.

Discours de M. Vanderkindere, président du Bureau provisoire. (T. I, 1882-1883, pp. 7-8.)

Sur la coloration des yeux et des cheveux. (*Ibid.,* 1882-1883, pp. 12-13.)

La question celtique. (*Ibid.*, 1882-1883, pp. 27-29.)

Sur les caractères physiques des anciens Grecs. (T. II, 1883-1884, pp. 8-13.)

Le type néanderthaloïde en Belgique. (*Ibid.*, 1883-1884, p. 76.)

Sur l'établissement des Francs en Belgique, spécialement d'après la toponomastique. (T. III, 1884-1885, pp. 39-44.)

La queue chez l'homme. (*Ibid.*, 1884-1885, pp. 156-158.)

L'enquête anthropologique en Autriche. (*Ibid.*, 1884-1885, pp. 373-381.)

Les crânes de Pompéi recueillis par M. Niccolucci. (T. IV, 1885-1886, pp. 49-50.)

L'ethnologie des îles Britanniques d'après le livre de M. J. Beddoe, *The races of Britain*. (*Ibid.*, 1885-1886, pp. 209-220.)

Sur les découvertes de MM. Siret en Espagne et sur la race alarodienne. (T. VI, 1887-1888, pp. 394-399.)

Rapport sur le mémoire de M. Comhaire : *Les mégalithes du type de Solwaster*. (T. IX, 1890-1891, p. 106.)

L'origine des blonds de l'Europe d'après la mythologie. (T. X, 1891-1892, pp. 99-103.)

Les Saxons de Charlemagne d'après le Dr E. Seelmann. (T. XIV, 1895-1896, pp. 326-329.)

L'anthropologie de l'Italie d'après Rid. Livi. (T. XVI, 1897-1898, pp. 18-24.

Bulletin de la Société belge de géographie.

Belgique. Enquête anthropologique. (T. II, 1878, pp. 57-60.)

Nouvelles recherches sur l'ethnologie de la Belgique. Enquête anthropologique sur la couleur des yeux et des cheveux. (T. III, 1879, pp. 409-449.)

Revue de l'Instruction publique en Belgique.

Compte rendu de H. Francotte : *L'industrie dans la Grèce antique*, 1901, pp. 145-190.

Revue de l'Université de Bruxelles.

Le socialisme dans la Grèce antique (Conférence faite au Cercle des étudiants libéraux de l'Université libre de Bruxelles, le 28 janvier 1896), 1895-1896, pp. 241-256.

Quelques feuillets de la vie privée des Athéniens, 1895-1896, pp. 561-587.

A propos des auspices romains (Communication faite au séminaire d'histoire de l'Université libre de Bruxelles), 1896-1897, pp. 191-201.)

Compte rendu de H. Pirenne : *Geschichte Belgiens*, t. I, 1898-1899, pp. 542-544.

Compte rendu de H. Pirenne : *Histoire de Belgique*, t. II, 1902-1903, pp. 233-235.

Discours prononcé lors de la manifestation faite en son honneur le 14 décembre 1902, 1902-1903, pp. 346-349.

Curiosités linguistiques. Le nom de M. Woeste, 1905-1906, pp. 412-413.

Archives belges.

Compte rendu de la *Chronique artésienne*, publiée par M. Fr. Funck-Brentano, 1899, pp. 25-27.

Compte rendu de R. Parisot : *De prima domo quae superioris Lotharingiae ducatum quasi hereditario jure tenuit*, 1899, pp. 127-129.

Compte rendu de K. Hanquet : *Étude critique sur la chronique de Saint-Hubert dite Cantatorium*, 1901, pp. 1-4.

Compte rendu de J. Calmette : *La diplomatie carolingienne du traité de Verdun à la mort de Charles le Chauve* (*843-877*), 1903, pp. 250-252.

Le Gislebert de Mons de M. Vanderkindere. (Réponse à M O. Holder-Hegger), 1904, pp. 263-264.

Annales de l'Est et du Nord.

A propos d'une charte de Saint-Omer. (T. I, 1905, pp. 234-238.)
La première phase de l'évolution constitutionnelle des communes flamandes. (*Ibid.*, 1905, pp. 321-367.)

Annuaire-Bulletin de la Société pour le progrès des études philologiques et historiques.

Sur l'interprétation des mots *Meer* et *Belle* entrant dans la composition des noms de lieux, 1899, p. 81.
Sur la formation territoriale de la Basse-Lotharingie avant le XII[e] siècle, 1901, pp. 41-42.
Sur les mots *Dieweg* et *Diesdelle*, 1904, p. 24.
Discours prononcé à la manifestation jubilaire organisée par la Société pour le progrès, etc., en l'honneur de son secrétaire général M. Paul Fredericq, le 10 juillet 1904, 1904, pp. 29-34.
Sur le *Dieweg* d'Uccle, 1904, pp. 80-82.

Travaux parlementaires.

Discours sur le projet de loi qui apporte des modifications à la loi sur l'enseignement moyen. (*Annales parlementaires. Chambre des Représentants.* Session de 1880-1881, pp. 865-873 ; séance du 30 mars 1881.)
Discours relatif à la discussion du budget de l'Instruction publique pour l'exercice 1882. (*Ibid.* Session de 1881-1882, pp. 895-899 ; séance du 28 mars 1882.)
Discours relatif à l'administration des forêts. (*Ibid.*, pp. 920-921 ; séance du 30 mars 1882.)
Discussion du projet de loi portant sur l'emploi de la langue flamande pour l'enseignement moyen dans la partie flamande du pays. (*Ibid.* Session de 1882-1883, pp. 142-144 ; séance du 8 décembre 1882.)

Critique du système d'achats faits par la Bibliothèque royale. (*Ibid.* Session de 1882-1883, pp. 1057-1059; séance du 15 mai 1883.)

De l'influence de l'instruction sur le degré de la criminalité. (*Ibid.* Session de 1883-1884, p. 424; séance du 6 février 1884.)

De la création d'un Institut des hautes études à Bruxelles et de la situation de l'enseignement en Belgique. (*Ibid.*, pp. 712-715; séance du 6 mars 1884.)

De l'état de l'enseignement primaire, public et privé en Belgique. (*Ibid.*, pp. 1046-1052; séance du 6 mai 1884.)

Rapport fait au nom de la Commission d'enquête scolaire sur la situation des écoles primaires, publiques et privées. (*Recueil de pièces imprimées par ordre de la Chambre des Représentants.* Session de 1883-1884. T. III, Bruxelles, 1885, 198 pages gr. in-8°.)

COLLABORATION : *Cercle littéraire, résumé des discussions* (Bruxelles, 1863); *La Liberté* (Bruxelles, 1866-1869); *La Discussion, organe du parti libéral démocratique* (Bruxelles, 1870-1873); *L'Indépendance belge; Uccle-Journal* (fondé par Vanderkindere en 1903); *La Revue historique* de Paris; l'*Archiv für Anthropologie* de Brunswick; Université libre de Bruxelles. Recueil des conférences. Année académique 1888-1889.



Imp. Ch. Wittmann

LEVENSSCHETS

VAN

JOZEF-LAURENS DYCKMANS

BRIEFWISSELEND LID DER AKADEMIE

geboren te Lier den 9en Augustus 1811, en overleden te Antwerpen den 8en Januari 1888.

Jozef-Laurens Dyckmans werd geboren te Lier den 9en Augustus 1811 en begon zijne loopbaan als ambachtsman bij den heer Verhoeven, huis- en meubelschilder. Later, wanneer hij grooten naam in de kunstwereld verkregen had, toonden zijne stadgenooten niet zonder fierheid de brokken schildering, waarmede hij hunne woningen versierd had. Zoo spreekt men tot op onze dagen van een landschap, welk hij in de voorhalle der brouwerij « den Hazewind, » op de Vischmarkt, toehoorende aan den heer Van der Linden, geschilderd heeft. In den dag arbeidde hij als schildersgast, buiten zijn werkuren volgde hij de lessen der Akademie te Lier. Van 1822 tot 1828 vinden wij zijn naam herhaaldelijk

vermeld op de lijst der bekroonden; van 1822 tot 1826 volgde hij de lessen der teekenkunst. In 1827 ging hij over naar de klas van bouwkunde en behaalde ook dit jaar en het volgende de eerste prijzen.

Wanneer hij de Akademie te Lier verlaten had werkte hij nog eenige jaren als decoratieschilder in zijne geboortestad; toen had hij zelf de overtuiging opgedaan en aan anderen meegedeeld, dat hij geroepen was om kunstschilder te worden; hij verkreeg van het Gemeentebestuur van Lier een jaarlijksche toelage van honderd frank en begaf zich naar Antwerpen om zich daar verder te volmaken. Van 1833 tot 1835 volgde hij de lessen der Akademie en die van Gustaaf Wappers.

In 1834 zond hij zijne eerste schilderij, *de Liefdebekentenis*, naar de driejaarlijksche tentoonstelling van Antwerpen en oogstte er welverdienden bijval mede in. In 1836 stelde hij te Brussel zijne *Dampartij* ten toon; het tijdschrift *L'Artiste* liet er zich in dezer voege over uit: « Men blijft met veel genoegen voor de schilderij van den heer Dyckmans stil staan : men ontwaart daarin een bevallig en waar koloriet, eene zeer gelukkige teekening, nauwkeurigheid en fijnheid in de bijzonderheden; de stoffen vooral zijn met een opmerkelijk talent behandeld, terwijl de houdingen evenals de uitdrukkingen der figuren allen lof verdienen. » Het stuk werd met de zilveren medaille bekroond en gegraveerd door S. Coomans in Alvin's *Compte rendu de l'Exposition de Bruxelles de 1836*. Een familiestuk door hem op de Gentsche tentoonstelling van 1838 ingezonden werd ten zeerste geprezen om de fijnheid en de afwisseling der tonen, de

zuivere teekening en de keurige bewerking. In 1840 stelde hij te Antwerpen een kapitaal stuk ten toon, eene Groentenmarkt, dat *La Renaissance* een der parelen van den Antwerpschen salon noemde en dat het jaar nadien in den Haag de zilveren medaille verwierf. Van dit oogenblik af was zijn naam gevestigd en werd en bleef hij een der meest gezochte onzer schilders.

In 1841 ondernam hij eene kunstreis naar Parijs en Holland; den 3en November van hetzelfde jaar werd hij tot leeraar van genreschildering aan de Akademie te Antwerpen benoemd; den 15en December 1843 werd hem daarbij de leergang van teekening naar het gekleede model opgedragen. Gedurende verscheiden jaren gaf hij geheel vrijwillig en kosteloos nog den leergang van perspectief in de schilderkunst, totdat bij koninklijk besluit van 30en Januari 1851 de heer Bernard Weiser er mede belast werd. In 1854 diende hij zijn ontslag in als leeraar der Akademie en werd vervangen door Jos. van Lerius.

Aan eerbewijzen ontbrak het hem toen en later niet. Op 1en November 1851 werd hij ridder, en in 1870 officier der Leopold's orde benoemd. Op 8en Januari 1847 werd hij tot Briefwisselend lid der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Letteren en Kunsten te Brussel uitgeroepen. Op 19en Maart 1852 werd hij gekozen tot lid van den Bestuurraad der Akademie te Antwerpen in vervanging van den heer Buschmann; na den dood van Nicaise de Keyser werd hij voorzitter van het Akademisch Korps.

Tot in vergevorderde jaren zette hij zijne stille regel-

matige werkzaamheid voort. Volgens de lijst, die hij zelf in de *Notice biographique et bibliographique de l'Académie royale de Belgique* liet verschijnen zijn zijn voornaamste werken : *de Liefdesverklaring* (Tentoonstelling van Antwerpen, 1834); *het Bezoek bij de Tante; Groep van drie Portretten; de Gefopte Minnaar; de Vaderlijke Les; de Dampartij* (Tentoonstelling, Brussel, 1836); *de Pianoles; de Uitgaven van het Huishouden;* hetzelfde met wijzigingen; *het Opstaan; de Kantwerkster;* hetzelfde verscheiden malen herhaald (een exemplaar, in 1843 te Brussel tentoongesteld, hoorde alsdan toe aan den heer Nieuwenhuys, te Brussel, een ander in 1851 te Brussel tentoongesteld was toen eigendom van den heer G. Couteaux), *de Spinster; de Groentenmarkt* (Tentoonstelling, Antwerpen, 1840 en s'Gravenhage, 1841); hetzelfde stuk verkleind; *de Vertelsels van Grootmoeder; de Borduurster;* hetzelfde verkleind; *de Oude Naaister;* eene *Oude Vrouw eenen haan pluimende* (Museum Fodor, Amsterdam); de *Lezing des Bybels; de Vrouw naar de mode; Rigoletto;* hetzelfde verkleind; *de Oude Kantwerkster,* eigendom des Konings van Engeland (in 1843 te Brussel tentoongesteld); de *Blinde Bedelaar* (Museum van Antwerpen, tentoongesteld in Antwerpen in 1852, te Brussel in 1854, hoorde alsdan toe aan den heer Aug. van Geertruyen, te Antwerpen); hetzelfde onderwerp anders behandeld (South-Kensington-Museum te Londen); eene *Dame die borduurwerk maakt; de Markiezin* (tentoongesteld te Brussel in 1854 en alsdan toehoorende aan den heer G. Couteaux); *het Toilet der Bruid* (in Antwerpen tentoongesteld in 1858); *de Weduwe van den Zeeman;* hetzelfde verkleind met wijzigingen; *de Moederliefde*

(Tentoonstelling, Brussel, 1859, toen eigendom van den heer van Nieuwenhuys); de *Verwachting* (gedagteekend, 1866; veiling Ad. Huybrechts, Antwerpen, 1907); verkleinde herhaling van hetzelfde onderwerp; *de Gelegenheid maakt den dief;* verkleinde herhaling van hetzelfde onderwerp; *Magdalena aan den voet van het kruis;* hetzelfde verkleind; de *Lente;* hetzelfde verkleind; *het Feest van Grootmoeder* (National Gallery, Londen); *de Biddende oude vrouw* (te Antwerpen tentoongesteld in 1858); de *Rouwende Magdalena* (Tentoonstelling, Antwerpen, 1873); hetzelfde verkleind (nu in bezit van den heer Adolf Verspreeuwen, te Antwerpen); *het Gedeelde Ontbijt;* de *Straatzangster; het Kind in een bosch verdwaald; de Blinde* (met verscheiden figuren); hetzelfde verkleind; de *Eerstgeborene; Siesta* (gedagteekend, 1878; veiling Ed. Kums, Antwerpen, 1898); een *Jonge Boerin de kudde hoedende* (gedagteekend, 1879; veiling Edward Huybrechts); hetzelfde onderwerp anders behandeld; *Ingang van een bosch met figuren; de Eerste Bloemen der Lente; de Winter* (eene oude Dame die zich warmt); het *Feest van Mevrouw;* het *Schildersatelier* of het *Model;* de *Gelukkige Tijding; Stadsgezicht met figuren.*

Hij voerde nog tal andere schilderijen uit, zooals portretten in klein formaat, landschappen, stadsgezichten en bloemen. Hij vervaardigde ook menige teekening en waterverfschildering.

In de veiling der nalatenschap zijner weduwe die plaats had den 20en Mei 1901 werden de vier laatstgenoemde stukken, die in zijn bezit gebleven waren, verkocht, alsook *de Vier jaargetijden* (vier bloemenstukken);

een *Stadsgezicht;* twee *Gezichten in de Sint Jacobskerk te Antwerpen;* acht *Landschappen* en *Tuingezichten;* negen-en-dertig studiën van landschappen, bloemen, gebouwen (twee dezer laatste werden aangekocht door het Museum van Antwerpen), zeventien figuren en groepen, zeven kopieën naar oude meesters.

Buitendien kennen wij nog van hem *de Jonge Naaister*, stukje dat voorkwam in de veiling Edm. Huybrechts (Antwerpen, 1902).

Dyckmans kwam naar Antwerpen toen daar het romantism begon te ontluiken in navolging van wat te Parijs gebeurde. Ook ten onzent zwoer men het klassicism. het nieuwe zoowel als het oude af; Wappers, de meester rond wien de jongeren en ook Dyckmans zich schaarden, was de banierdrager der opstandelingen tegen de Akademie.

Maar onder zijne volgelingen en onder hen, die de leer van van Bree en van David verlaten hadden, bekeerden allen zich niet tot het romantism noch namen de groote meesters der Oude Vlaamsche School tot voorbeeld. Er trad een heele groep op, die zich begaf op het spoor der Hollandsche en Vlaamsche kleinmeesters en die tooneelen uit het boerenleven in navolging van Teniers of kijkjes in de binnenkamer, of groepen uit de wereld der verliefden en der voornamen en der minderen kozen om ze in den trant van Geeraard Dou, van Terborgh, van Mieris of Ostade weer te geven. Zoo was Ferdinand De Braekeleer begonnen; zoo gingen Eugeen de Block, van Hamme, David Col, Venneman, Serrure, Florent Willems voort; zoo was Leys zelf eerst opgetreden en

zoo deed Dyckmans en bleef hij doen. Hij was minder een leerling der Akademie en een leerling van Wappers dan van Oud-Holland.

Hij was in de allereerste plaats een fijnschilder, die zich vooral toelegde op keurige uitvoering en alleen stukjes van kleine afmeting voortbracht. Hij onderscheidt zich van zijn tijdgenooten, die hetzelfde deden, door zijne malschere manier van schilderen; hij laat het licht meer in de stof en in de vleezen doordringen; hij vervalt niet in het platte boersche van Ferdinand De Braekeleer, noch in het stijf voorname van Willems in zijne beste stukken blijft hij gemoedelijk en uit alle klassen van menschen kiest hij zijne onderwerpen.

Van de oude Hollanders verschilt hij doordien hij meer hart en gevoel dan zij legt in de menschen die hij voorstelt; wat zorg hij ook bestede aan kleedij en bijzaken en hoe liefelijk hij zijne kleuren late glimmen, toch is hij er niet minder op bedacht het innerlijke leven zijner personages weer te geven. Zijne teere schildering is de weerspiegeling van zijn teer gemoed; hij zoekt geheel den mensch in der waarheid, naar den geest en naar het lichaam, te laten leven. Blijft hij in keurigheid van penseeling in glans en kostelijkheid van toon ten achter tegen zijne beroemde voorgangers, dan onderscheidt hij zich gunstig van hen door het gevoelvolle van zijne opvatting en uitdrukking. Met hen heeft hij gemeen dat hij haarfijn elk deeltje en onderdeeltje weergeeft in hoogen toon en helder licht, dat hij alle tintjes en plooitjes en schijntjes laat gelden, dat hij de menschen en de wereld aanziet als kleinodiën die kostelijk zijn van

stof, kunstig van bewerking, prachtig van kleur en dat volgens hem al die mooie dingen nog winnen moeten door de zorg, de liefde, de handigheid waarmee de schilder ze schikt, verlicht, vertroetelt. Het gevaar van in het porseleinachtige te vervallen bedreigt hem zooals het zijne voorgangers bedreigde en hunne kunst in de tijden van verval gekunsteld en onwaar maakte. Hij zelf ontsnapt er niet geheel aan en in zijne mindere stukken wordt hij ook wel eens hard en schetterend. Zijne menschen hebben niet altijd het volle, innige leven dat wij in hen roemden en gaan dan over naar de opgedirkte poppetjes, die alleen zoeken te behagen door uiterlijken glans en karakterlooze aanvalligheid.

Wij hebben opgemerkt dat hij zijne stukken, die het meeste bijval verwierven, herhaalde en soms meer dan eens; zoo zijn *Blinde Bedelaar*, die niet alleen in een dubbel exemplaar in het Museum te Antwerpen en in het South Kensington Museum te Londen te vinden is, maar waar wij in het sterfhuis van den kunstenaar nog eene derde bewerking van aantroffen in eene gravuur met het gedrukte opschrift : *L'Aveugle d'après le tableau appartenant à M. Gambard.* Deze gravuur werd gemaakt naar een stuk dat te Antwerpen in 1876 tentoongesteld werd. De verschillende bewerkingen van den *Blinden Bedelaar* worden voor zijn meesterstukken gehouden; het exemplaar uit het Museum te Antwerpen werd gegraveerd door J.-B. Michiels en ook deze plaat is het meesterwerk van den graveur die ze sneed. Het stuk biedt nog het merkwaardige aan dat de schilder zijn eigen trekken aan den grijzen bedelaar geleend heeft.

Die trekken waren bijzonder fraai : Dyckmans was rijzig van gestalte, zeer regelmatig van gelaat; hij droeg in later jaren dan ons portret hem afbeeldt een prachtigen grijzen baard : de zoon uit nederige ouders geboren had een bijzonder aristokratisch voorkomen. En aristokratisch was ook zijne kunst; zijn *Bedelaar* ziet er uit als een Belisarius, zijne oude vrouwen als markiezinnen; zijne jonge zijn allen innemende van bekoorlijkheid; hij voelt zich best thuis tusschen zijde en fluweel, rijke meubelen, fijngevoelige menschen.

Hij leidde een stil en afgezonderd leven, vermijdende alle gerucht rondom zijn naam, zich met niets dan met zijn kunst bezighoudende. In 1854, wij zagen het, gaf hij zijn ontslag van leeraar in de Akademie te Antwerpen; hij woonde nooit eene zitting van de Koninklijke Akademie te Brussel bij. De twintig laatste jaren van zijn leven bracht hij door in zijn voorname woning op den Mechelschen Steenweg te Antwerpen en op het buitenverblijf, dat hij te Calmpthout had aangelegd. Te rekenen van 1858 nam hij haast geen deel meer aan de tentoonstellingen, alleen naar die van Antwerpen zond hij nog een enkel stuk in 1870, in 1873 en in 1876. Niettegenstaande zijne bescheiden en teruggetrokken levenswijze had hij vele en goede vrienden; hij had een helder oog voor de verdiensten zijner kunstgenooten en zijne bereidwillige en wijze raadgevingen werden op hoogen prijs gesteld door de jongeren.

Hij huwde op 27en Juli 1847 mejuffer Lucia Franssen, die hem twee dochters schonk; hij stierf te Antwerpen den 8n Januari 1888.

Zijn portret werd gegraveerd door J.-B. Michiels en verscheen in *de Vlaamsche School* van het jaar 1888. In Februari 1851 was hem door zijne leerlingen der Akademie van Antwerpen een portret gesteendrukt door Louis Tuerlinckx aangeboden, met het volgende opschrift : « A M. Dyckmans, professeur de peinture à l'Académie royale d'Anvers. Hommage d'estime et de reconnaissance de ses élèves ». Immerseel's *Levensbeschrijving* bevat ook een plaatje hem afbeeldende, zooals hij was in 1840.

MAX ROOSES.



Imp. Ch. Wittmann

NOTICE

SUR

LÉO ERRERA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

né à Laeken le 4 septembre 1858, décédé à Uccle le 1er août 1905 (1).

I

Les origines, l'éducation, la vocation.

« Rien n'est plus intéressant que de démêler dans les traits, dans le caractère, dans la tournure d'esprit d'un homme distingué, les multiples influences qui l'ont fait tel qu'il est, afin de reconnaître par quoi il répète l'un

(1) L'introduction et l'appréciation des travaux de Léo Errera qui ne se rapportent pas à la botanique, ainsi que les détails sur sa vie de tous les jours, sont de la plume de M. Léon Fredericq. M. Jean Massart a rédigé tout ce qui se rapporte aux travaux botaniques de Léo Errera et à son rôle de professeur.

ou l'autre de ses ancêtres et par quoi il innove dans sa lignée, ce dont il est redevable à l'éducation et ce qu'il doit au hasard des circonstances — ou si nous voulons parler le langage des naturalistes, — de chercher à faire en lui la part de l'hérédité, du milieu et de la variation personnelle. Mais, pour mener à bien une telle étude, il faudrait avoir su d'avance qu'un littérateur, qu'un artiste, qu'un savant naîtra un jour dans une famille donnée et s'être, comme on dit « documenté » copieusement sur les membres de cette famille, depuis plusieurs générations. »

Ainsi s'exprimait l'homme éminent dont nous allons essayer d'évoquer le souvenir, au début de sa *notice* sur François Crépin, sa dernière œuvre, qu'une mort foudroyante a laissée inachevée (1). Inspirons-nous ici de sa pensée si heureusement formulée. Cherchons d'abord, si possible, *à faire en lui la part de l'hérédité, du milieu et de la variation personnelle.*

Léo-Abram Errera, né à Laeken le 4 septembre 1857, était l'aîné des deux fils (2) de Jacques Benoit (Giacomo Benedetto) Errera et de Marie Oppenheim.

Suivant une tradition, la famille Errera serait originaire d'Espagne : le nom s'écrivait alors Herrera, comme

(1) Notice sur François Crépin, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, LXXII[e] année, 1906; p. 84.

(2) Son frère Paul Errera, plus jeune de deux ans, est avocat et professeur de droit constitutionnel comparé à l'École des sciences politiques et de droit public à la Faculté de droit de l'Université de Bruxelles. Il s'occupe d'art et de littérature.

pour grand nombre d'Espagnols d'aujourd'hui. Il est porté actuellement sous cette forme par un naturaliste estimé de Mexico. Les HERRERA émigrèrent vers 1460 à Alep en Syrie, d'où ils vinrent à Venise, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. A cette époque, HERRERA se transforma en ERRERA. Le premier dont le nom ait été conservé, BENJAMIN ERRERA, se vêtissait encore à l'orientale, avec caftan et turban. Il fut assassiné en descendant de gondole, sur le Quai des Esclavons, en 1724.

La famille ERRERA a produit toute une pléiade de professeurs des deux sexes, dont plusieurs vivent encore actuellement (1).

Son grand-père ABRAMO ERRERA était un homme d'affaires d'un caractère méthodique. C'était aussi un patriote : à Venise, en 1848, il se met dans les rangs des insurgés, au mépris de ses intérêts. Sa grand'mère

(1) Citons ALBERTO ERRERA, cousin germain de JACQUES ERRERA, mort il y a plusieurs années, professeur de droit et d'économie politique aux Instituts techniques de l'Université de Naples; GIORGIO ERRERA, professeur de chimie à l'Université de Messine, et CARLO ERRERA, professeur de géographie à l'Université de Pise, tous deux arrière-cousins de LÉO ERRERA; EMILIA (décédée) et ROSA ERRERA (Milan), arrière-cousines, professeurs de littérature et publicistes; ALBERTO CANTONI, cousin germain, littérateur italien, mort il y a peu d'années; ANGELO et ADOLFO ORVIETO, cousins sous-germains, le premier poète, le second critique littéraire, tous deux de Florence. Un oncle paternel, MOÏSE ERRERA, avait étudié la médecine à Padoue et à Vienne et obtenu en 1854 le diplôme de docteur avec une thèse sur les maladies de la peau. Il abandonna ensuite la pratique médicale pour entrer dans les affaires.

ENRICHETTA ERRERA était une femme d'une grande piété.

Son père JACQUES ERRERA, né à Venise en 1834, vint habiter Bruxelles au moment de son mariage, en 1857. Il y mourut en 1880. C'était un esprit ordonné, actif, intelligent, s'assimilant vite et bien toutes les idées, possédant une grande aptitude pour les affaires. Il avait à un haut degré l'esprit d'organisation et le coup d'œil rapide pour apprécier la valeur des gens à qui il savait distribuer la besogne qui leur convenait le mieux. C'était un homme d'action, à la fois de prompte résolution et de réflexion. Il aimait la vie large et brillante et n'était pas insensible aux succès mondains. Il était pieux, mais n'attachait pas grande importance aux pratiques extérieures de la religion. Très amateur de peinture et de sculpture, JACQUES ERRERA avait orné sa demeure d'objets d'art à une époque où ce goût n'était pas aussi répandu qu'il l'est aujourd'hui.

L'ascendance maternelle de LÉO ERRERA est tout aussi intéressante que la lignée paternelle. La famille OPPENHEIM est originaire d'Allemagne (Francfort-sur-Mein) et fixée à Bruxelles depuis le commencement du XIXe siècle. Tous les ascendants maternels sont bien doués, apprécient les choses de l'esprit, surtout la littérature. L'arrière-grand-père maternel ADOLPHE OPPENHEIM était un homme très distingué, voltairien, causeur. L'arrière-grand'mère SARAH OPPENHEIM était vive et emportée.

Son grand-père JOSEPH OPPENHEIM (né à Francfort en 1810, mort à Bruxelles en 1884), négociant, puis banquier, conseiller provincial du Brabant, prit une part active à la révolution de 1830 et combattit dans les rangs des Belges, à Louvain, comme garde civique à cheval,

sous les ordres du baron **VAN DELFT**. Il était méthodique en tout, très soigné dans sa mise, dans sa correspondance, qu'il dictait avec une correction remarquable. Il organisait sa vie, ses affaires, ses relations avec infiniment de tact et d'ordre. Il était profondément religieux, mais sans l'ombre de fanatisme ni d'intolérance. *Dieu fait bien ce qu'il fait*, disait-il. Cet optimisme philosophique lui procurait une admirable égalité d'humeur. Il savait l'hébreu, qu'il enseigna à **LÉO**. Il avait pour ce dernier une véritable adoration; il ne pouvait supporter les sévérités de sa fille à l'égard de son petit-fils favori.

Sa grand'mère **EUGÉNIE OPPENHEIM** (1818-1900) était une femme supérieure, aussi distinguée par l'intelligence que par le caractère. Formée très jeune, elle dirigeait à 17 ans la maison paternelle; dans la suite, elle n'a cessé d'exercer dans la famille une influence prépondérante à l'égard de son mari, de ses enfants et de ses petits-enfants. Nullement mondaine, ignorant les frivolités de la vie, ne prenant de la richesse que les devoirs qu'elle impose, elle a vécu en stoïcienne, dédaigneuse du luxe et des commodités de l'existence. Toujours maîtresse d'elle-même, elle mettait sa philosophie dans sa volonté. *On peut ce qu'on veut*, était sa maxime favorite.

Elle était froide, en ce sens qu'elle ne se laissait guider en toute circonstance que par la raison : jamais un geste ne trahissait chez elle la colère ou l'emportement Aussi avait-elle très grand air sous une tenue quasi-monacale. A l'encontre de son mari, elle professait des idées philosophiques très avancées ; elle n'avait gardé de la religion de ses pères, le culte israélite, qu'une certaine fierté d'appartenir à une minorité longtemps opprimée. Elle

était d'une intransigeance absolue sur les questions d'honnêteté, de sincérité : elle avait horreur de toute compromission, de tout mensonge même conventionnel. Sa générosité était aussi inépuisable qu'éclairée. En un mot, c'était essentiellement la femme du devoir. Jamais personne n'a, mieux qu'elle, réalisé l'idéal du moraliste « *non posse peccare* ».

Elle et son mari pouvaient différer d'avis sur quelques-uns des problèmes métaphysiques de l'existence : tous deux les envisageaient de haut, guidés qu'ils étaient par un profond sentiment du devoir. Ces deux nobles natures ont réalisé pendant quarante-neuf ans l'union la plus parfaite.

Leur fille MARIE, la mère de LÉO (née à Bruxelles en 1836), a justifié une fois de plus cette remarque presque banale — que LÉO ERRERA rappelait lui-même à propos de la mère de CRÉPIN, — c'est que les hommes d'un mérite exceptionnel ont presque toujours été élevés par des femmes d'élite. MARIE ERRERA-OPPENHEIM fut pour ses fils une merveilleuse éducatrice. Elle était d'ailleurs fortement préparée à ce rôle pédagogique, pour lequel elle avait, dès sa jeunesse, témoigné une véritable vocation. Elle avait lu et médité l'*Émile* de ROUSSEAU, s'enthousiasmait pour les idées de PESTALOZZI, visitait les écoles primaires, se liait avec Mlle GATTI DE GAMOND (1), entreprenait, encore jeune fille, l'éducation d'une petite cousine. Quand elle fut mariée, toute sa vie se concentra sur l'éducation de ses fils.

(1) Mlle GATTI DE GAMOND a été l'apôtre infatigable de l'instruction de la femme à Bruxelles.

Comme on le voit, les influences ataviques, tant maternelles que paternelles, devaient concourir à pousser le jeune LÉO ERRERA dans la voie des études sérieuses. Il semblait qu'il y eût autant de chances de le voir briller dans les sciences que dans la littérature. La seule ombre au tableau, c'était peut-être la situation opulente de ses parents. Mais les âmes fortement trempées savent résister à l'influence amollissante de la richesse et du luxe, et sont capables de s'astreindre à la rude discipline du travail, sans y être poussées par la nécessité.

En mère prévoyante et sensée, Mme ERRERA comprit le danger : elle s'efforça d'écarter de ses fils le luxe apparent et leur apprit à choisir leurs camarades parmi les plus méritants sans avoir égard à leur situation de fortune. *Qu'ils ne sentent pas le riche* était sa préoccupation constante.

Elle n'admettait pas l'oisiveté : le travail était la vie normale dans la maison. Aussi tendre que ferme, elle savait au besoin punir et maintenir rigoureusement ses punitions.

Comme nous l'avons dit, l'éducation de ses fils était sa grande préoccupation ; son rêve était d'en faire des *hommes* dans toute la force du terme, des esprits voués au culte de l'idéal. Elle vit avec joie se développer chez LÉO le goût de l'observation, ce penchant vers les études scientifiques qu'elle partageait elle-même. Jamais elle ne songea à orienter sa vocation dans la voie plus lucrative des affaires.

Elle le conduit dans les ateliers, les fabriques, se plaît aux observations judicieuses de l'enfant. Elle lui fait apprendre un métier, la menuiserie, à la fois par hygiène

et par principe (réminiscence de l'*Émile*). Elle décide qu'on commencera l'éducation à la maison. Elle organise une petite classe. Plusieurs camarades, PIERRE BOTTE, LUCIEN ASTRUC, d'autres encore viennent prendre les leçons en commun avec LÉO.

Un rare discernement fut apporté dans le choix des maîtres. On s'adresse entre autres à des réfugiés français, d'abord à M. BOURZAT (1), proscrit du 2 décembre, juriste distingué, ancien membre de l'Assemblée nationale de 48, qui enseigne l'histoire, puis à M. DELUC, autre proscrit du 2 décembre. M. EUGÈNE HINS enseignait le français, le latin, le grec et l'histoire. M. PAUL ROBIN, plus tard directeur de Cempuis, faisait les cours de sciences, sauf la botanique confiée à M. PIRÉ.

L'enseignement de PAUL ROBIN n'avait rien de pédant. Le maître s'ingéniait à développer la spontanéité chez son jeune élève, à exercer l'esprit d'observation. Il avait l'habitude de faire contrôler directement les notions qu'il enseignait, soit par les sens, soit par des témoignages apportés par les personnes ou par les choses. Ainsi, l'élève s'habituait à rechercher quelles étaient les preuves directes d'un événement : la bataille de Waterloo, la domination romaine en Belgique, etc. Il fallait comparer la valeur de ces preuves, écarter celles qui manquaient de précision ou d'autorité, ramener les unes aux autres, celles qui n'étaient point immédiates. Pour la vue et pour l'ouïe, M. ROBIN exigeait une grande précision dans l'observation des phénomènes : il fallait discerner la

(1) M. BOURZAT a son monument à Brive-la-Gaillarde (Corrèze), sa ville natale.

hauteur, la force relative des sons, juger de leur distance, les évoquer par le souvenir; il fallait comparer les grandeurs absolues et relatives, évaluer au coup d'œil un nombre, une quantité, diviser des longueurs, multiplier des hauteurs, en prenant n'importe quoi comme unité. Le contrôle, la vérification, souvent remis au lendemain, étaient toujours laissés à l'élève lui-même. Ainsi la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher étaient exercés et affinés.

Ce fut aussi ROBIN qui donna à LÉO l'habitude de regarder d'abord attentivement les objets à l'œil nu, puis à la loupe. LÉO en portait toujours une sur lui.

A la mort de M. BOURZAT, EUGÈNE VAN BEMMEL le remplaça comme professeur d'histoire.

Quant aux langues vivantes, LÉO ERRERA en avait appris l'usage étant enfant. Plus tard, il s'était appliqué à perfectionner ses connaissances linguistiques qui devaient lui rendre de si grands services dans sa carrière scientifique.

Ajoutons qu'il eut comme professeur d'hébreu, d'abord son grand'père JOSEPH OPPENHEIM, puis un Galicien très distingué, M. HERCZKA, dont l'enseignement visait à initier son jeune élève au Judaïsme, ou tout au moins à la langue cultuelle juive.

Il prit pendant quelque temps des leçons de piano.

Il ne se mit sérieusement au dessin qu'assez tard, vers la fin de ses études moyennes, alors que sa vocation scientifique était déjà fortement marquée. Il ne fit jamais que du crayon et de l'estompe, sous la direction de M. A. DE KEYSER, de l'École de dessin de Molenbeek-Saint-Jean.

Après quelques années de cette éducation à moitié familiale on se décide à faire un essai d'enseignement public. LÉO ERRERA est mis, à l'âge de 12 ans, en Quatrième à l'Athénée de Bruxelles. Il prend immédiatement la tête de sa classe. Il remporte le premier prix général en Quatrième, puis en Troisième, et le deuxième prix au Concours général. C'est à cette époque (1871) qu'il se lia avec EDMOND CATTIER, le futur publiciste bien connu. Les deux amis faisaient route ensemble d'Uccle (Vivier d'Oye) à Bruxelles pour aller à l'Athénée.

En 1872, LÉO quitte l'Athénée. Il fait à la maison la Seconde et la Rhétorique, avec M. RASQUIN (qu'il avait eu à l'Athénée comme professeur de troisième), pour le latin et le grec; M. TH. JUSTE pour l'histoire; M. DURAND pour les mathématiques.

Quelques-unes de ces leçons sont prises en commun avec MM. ARMAND et LUCIEN ANSPACH, des amis d'enfance.

Le cours d'histoire servait aussi d'exercice d'élocution, les élèves devant tour à tour exposer oralement un sujet donné. La surdité du maître obligeait à soigner particulièrement la netteté de la prononciation et à timbrer la voix sans l'élever pourtant.

Tous les quinze jours, LÉO allait passer la journée à Bruges chez M. FERD. GRAVRAND, pour y faire de la littérature française, y apportant ses devoirs à corriger.

Pour la chimie, il allait à Ixelles chez M. DELUC. Ce dernier exerça une certaine influence sur le développement scientifique de LÉO. Il lui fit de bonne heure comprendre l'importance des mathématiques pour les études d'astronomie, de physique, de chimie.

Je transcris ici une note datée de mai 1894, où LÉO ERRERA fait allusion à cette partie de sa vie :

« Dans les vieilles notes très prolixes du 20 avril 1873, que je viens de retrouver et qui ne valaient pas la peine d'être conservées, je vois que je me plaignais beaucoup de la façon mécanique dont l'histoire était enseignée à l'Athénée, d'où l'on venait de me retirer. J'y déclarais que mes occupations préférées étaient de résoudre une équation, d'étudier une plante ou d'écrire des vers; aussi j'y déclare que pour M. RASQUIN, je fais des narrations françaises, des dissertations, etc., « *mais pour moi, je fais des vers, encore des vers, toujours des vers* ».

» Arrivant à « *ma chère botanique* », je dis « *Je l'aime* toujours beaucoup, j'herborise toujours beaucoup et pourtant je sais encore bien peu. » Je me suis décidé à acheter un bon microscope; il y a deux mois je l'ai commandé chez HARTNACK, un des meilleurs fabricants, à ce qu'il paraît, mais Anne, ma sœur Anne, je ne vois rien venir.

» J'y fais l'éloge de la sténographie et je déclare n'aimer pas du tout la musique.

» Pour l'histoire, M. JUSTE m'y a fait prendre goût. J'en suis au règne de LOUIS XIV.

» J'aime le latin et surtout le grec. En fait de grec, avec M. RASQUIN, je traduis HOMÈRE et je lis à vue HÉRODOTE « *amusant à force d'être naïf* ». En fait de latin, j'ai fini les trois livres de VIRGILE qu'on lit à l'Athénée et je continue à le lire seul pour mon plaisir « *car je lis à présent indifféremment le latin ou le français* ». Je lis encore TITE-LIVE, dont les quinze premiers chapitres du XXI[e] livre m'ont plu, et de l'HORACE, dont je ne suis pas enthousiaste. » (Mai 1894. L. E.)

Comme on peut en juger, le jeune Léo répondait merveilleusement aux espérances de sa famille et aux soins dont on l'entourait. C'était une intelligence toujours en éveil, s'intéressant à tout, cherchant le pourquoi des choses.

Lorsqu'il était encore tout petit, son grand-père Oppenheim disait de lui : « Il veut tout savoir et rien apprendre tellement il questionne. » Dès que sa curiosité était satisfaite, il n'écoutait plus, ayant tout de suite saisi ce qui l'intéressait. Un jour, voyant des ânes à Ostende, il dit : « Je voudrais bien savoir comment se font les ânes. » — Réponse : « Les petits ânes sortent du corps des grands ânes. » — « Oui, je comprends; mais le premier âne? »

Sa vocation pour les sciences et spécialement pour la botanique se dessina de bonne heure. Il avait d'ailleurs de qui tenir. Sa mère s'était toujours vivement intéressée aux sciences naturelles et avait même commencé à faire un herbier. Le tableau que Léo Errera nous donne dans la biographie de François Crépin, de la façon dont la curiosité enfantine du futur naturaliste, d'abord éparpillée sur tant d'objets variés se concentre peu à peu sur certaines catégories d'êtres vivants, et se transforme en attention scientifique, ce tableau s'applique sans aucun doute au développement de sa propre vocation. Tout ce qu'il voyait autour de lui l'intéressait : les pierres, les insectes, les fleurs.

Cependant dans ses promenades d'enfant, il rechercha les fossiles avant de récolter les plantes. Il ramassait des dents de requin dans les sables des tranchées pratiquées à

Saint-Josse-ten-Noode, pour le chemin de fer de ceinture et pour les rues nouvelles conduisant à la *vallée de Josaphat*. Son frère PAUL et lui avaient baptisé ces hauts remparts de sable clair du nom pittoresque de « *montagnes aurifères* ».

Son goût pour les plantes se développa bientôt par la lecture de l'ouvrage de LE MAOUT, *Analyse de cinquante plantes*, le premier « *beau livre de botanique* » qu'il eut entre les mains. Dès l'âge de 11 ans, LÉO notait dans son petit journal de voyage, des observations élémentaires de botanique Il commença par faire un herbier commun avec son frère jusque vers l'âge de 15 ans; puis il continua seul.

A cette époque, il fourrageait avec passion, ramassant, déterminant, séchant toutes les plantes qu'il rencontrait. Jamais une sortie à la campagne sans un immense *vasculum*. Après chaque promenade, il fallait, malgré la fatigue et l'heure avancée, trier. classer. arranger la récolte dans les cahiers de papier gris : cela prenait des heures de travail acharné.

LÉO ne laissait perdre aucune occasion d'enrichir son herbier. Pendant ses premiers voyages il sautait des trains alors qu'il n'y avait que trois minutes d'arrêt, pour herboriser sur les talus et le long des fossés dans les petites gares.

Sa mère l'encourageait : elle comprenait qu'il y avait là plus qu'une simple fantaisie d'enfant. Elle savait, en voyage, lui ménager le temps pour l'herborisation, et s'encombrer à son profit de colis volumineux, renfermant les piles de papier gris, les planchettes à claire-voie pour sécher les plantes et les récoltes dont l'entassement grossissait chaque jour.

Dès 1871 (Léo avait 13 ans), la grande affaire fut l'acquisition d'un microscope (voir plus haut). A cet effet, tous les petits cadeaux reçus des parents et grands-parents furent mis de côté pour constituer le « *fonds microscopique* ». Après deux années d'attente, le rêve put enfin être réalisé Mais pour quelle marque se décider, allemande ou française, Zeiss ou Hartnack? Très indécis sur le choix à faire, Léo Errera consulte l'homme que l'on disait alors le plus compétent en la matière, M. Adam, haut fonctionnaire du Ministère des Finances, qui avait la manie des microscopes. Dès la première entrevue, les rapports les plus cordiaux s'établirent entre le vieil et le jeune enthousiaste. Quand Léo allait au Ministère pour parler à M. Adam, et qu'il devait faire antichambre en attendant son tour d'être reçu, il lui suffisait de dire à l'huissier : « *C'est pour le microscope.* » — « *Pour le microscope? Oh! alors, passez tout de suite, Monsieur.* »

L'instrument tant désiré, un Hartnack auquel Errera resta fidèle toute sa vie, se trouve actuellement à l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles.

Avec quelques amis, Léon et Paul Hoyoux, Paul et Gustave Gevaert, Pierre Bock, Edmond Destrée, Georges Renson, etc., et nécessairement son frère Paul, il fonda le *Cercle des jeunes botanistes* (C. D. J. B., appelé souvent par plaisanterie « *le lapin courageux* »). Ils allaient herboriser ensemble, tenaient des séances dont le président changeait chaque mois, et faisaient des conférences pour lesquelles le futur bourgmestre de Bruxelles, alors échevin de l'instruction publique, M. Ch. Buls, avait mis une salle de son École modèle à leur disposition.

Dès l'âge de 15 ans, il songe à faire un choix parmi les innombrables objets sur lesquels son attention se dispersait jusque-là, car *qui trop embrasse mal étreint*. Un tour dans les montagnes en 1872 attire son attention sur le genre *Epilobium*, dont il se propose de faire la monographie.

A la fin de 1874, il passe les vacances de Noël à Nice. Il est vivement impressionné par la végétation des côtes méditerranéennes qu'il décrit dans une lettre charmante, publiée en janvier 1875 dans le *Bulletin de la Société de Botanique de Belgique*. Comme le fait remarquer MASSART, on trouve déjà dans cette narration, datant de sa première jeunesse, le style à la fois précis et imagé qui rend si agréable et si facile la lecture de tout ce qu'il publia par la suite.

La lecture de l'*Origine des espèces* et de plusieurs autres ouvrages de DARWIN l'avait transporté d'enthousiasme, et donné à ses études et à ses méditations une direction nouvelle.

A *Vivier d'Oye*, la maison de campagne qu'il habite en été à partir de 1873, il installe un petit jardin botanique pour ses chères études et il y fait des observations variées, notamment sur les plantes carnivores et sur la fécondation des fleurs. Ce dernier objet l'entraîne à l'étude des insectes qui visitent les fleurs à nectar. Il passe des heures à plat ventre dans son petit enclos, par un soleil ardent, acceptant à peine le parasol de peintre qu'on lui offre.

En 1874, LÉO ERRERA, alors âgé de 16 ans, entre à l'Université de Bruxelles, après avoir passé l'examen de *Gradué en lettres*.

« Cependant il ne s'orienta pas directement vers les sciences naturelles : il s'inscrivit d'abord à l'Université, aux cours de philosophie; il espérait trouver dans la psychologie, si brillamment enseignée alors par GUILLAUME TIBERGHIEN, de grandes clartés.

» La désillusion ne se fit pas attendre : elle fut cruelle. Esprit positif, aimant les mathématiques à cause de leur précision, doué de facultés d'observation dont il donna plus tard des preuves, LÉO ERRERA ne pouvait goûter aucun enseignement dogmatique. Il ne pouvait apprécier que médiocrement une science trop exclusivement basée sur des raisonnements subtils et des postulats non démontrés; toute l'éloquence du maître discourant avec autorité sur les sujets les plus épineux, résolvant les problèmes de l'existence de Dieu et de la spiritualité de l'âme, ne parvint pas à le convaincre (1). »

Dès les premières leçons qu'il suivit à l'Université, LÉO ERRERA fut très remarqué de ses condisciples, principalement à cause de ses discussions du samedi avec M. TIBERGHIEN, discussions où l'élève défendait les thèses positivistes contre son maître, fervent apôtre du spiritualisme classique.

« Quand vint le jour de l'examen (candidature en philosophie. 11 août 1875) l'élève ne put se résoudre à jurer selon la parole du maître et à égrener devant lui, pour obtenir un diplôme, un chapelet d'arguments auxquels il ne croyait pas; vis-à-vis d'un professeur aussi justement respecté, la situation était embarrassante. Elle fut

(1) P. HEGER, *Discours prononcé à l'inauguration du buste de Léo Errera.* (REV. UNIV. BRUXELLES, juillet 1906.)

tranchée de façon imprévue : l'élève demanda l'autorisation d'exprimer et de défendre son opinion personnelle, et l'on vit TIBERGHIEN écouter avec bienveillance son jeune contradicteur ; il lui octroya la plus grande distinction. La solution parut digne de l'élève et digne surtout du maître donnant ce grand exemple de respect qu'il professait pour la liberté de la pensée. »

ERRERA avait eu des discussions analogues avec un autre de ses professeurs, ALTMEYER, qui l'appelait en plein cours : ce b..... d'ERRERA. Cela n'empêcha pas ALTMEYER de le féliciter après son premier examen, en lui disant : « ERRERA, *je vous aime, parce que vous êtes riche et que vous travaillez comme un pauvre.* »

La vocation de LÉO ERRERA s'oriente définitivement vers la botanique. Il fréquente pendant quatre ans les cours de la Faculté des sciences de l'Université de Bruxelles et conquiert successivement avec la plus grande distinction (et par acclamation) le diplôme de candidat en sciences naturelles (2 juillet 1877), puis celui de docteur en sciences botaniques (1er août 1879).

En 1879, 1880 et 1881 (1), il fréquente à Strasbourg les laboratoires de DE BARY (Botanique) et de HOPPE-SEYLER (Chimie physiologique), et suit en outre les cours de WALDEYER (Histologie), STAHL (Botanique) et NETTO (Mathématiques). Il s'y lia avec tout un groupe de jeunes gens qui, depuis, se sont fait un nom dans la science

(1) Du 9 octobre au 24 décembre 1879, du 4 janvier au 26 mars et du 18 octobre au 13 décembre 1880, du 19 octobre au 24 décembre 1881.

botanique : F.-O. Bower. Sidney Vines, Elfving, Zacharias. G. Klebs, Pirotta, Mattirolo, W. Schimper, Büsgen, etc. Il entretint avec eux tous des rapports d'amitié et de confraternité scientifique. En 1882, nous le retrouvons à Würtzbourg, où il s'occupe principalement de physiologie végétale, sous la direction de l'illustre Sachs.

De retour à Bruxelles, Léo Errera passa brillamment l'examen de docteur agrégé, avec sa thèse sur le Glycogène des Champignons, dont les matériaux avaient été recueillis et étudiés à Strasbourg et à Würtzbourg.

La variété et l'étendue des connaissances du jeune docteur se manifestent dans les sujets des propositions ou *thèses* annexées suivant l'usage à sa dissertation. A côté de deux thèses de mathématiques, d'une de physique et d'une d'histoire, nous en relevons une série d'autres se rapportant à des sujets de biologie générale et de botanique Plusieurs d'entre elles ont été, par la suite, développées par lui et ont été le point de départ de quelques-uns de ses meilleurs travaux.

Dès ce moment, sa place était marquée dans le corps professoral de l'Université libre.

II

Carrière professorale.

En 1884, Léo Errera fut chargé par l'Université de Bruxelles d'un cours au doctorat en sciences naturelles : *Anatomie et physiologie végétales, spécialement appli-*

quées à l'étude des Cryptogames. Tout de suite, ERRERA se révéla comme un maître dans l'art d'instruire.

Il avait le don de porter dans l'esprit des étudiants la conviction qui l'animait lui-même. Son exposé remarquablement clair, ses phrases bien construites en une langue pure et imagée, son élocution facile, la rigueur de ses raisonnements, et par-dessus tout la sincérité absolue qu'on sentait au fond de ses paroles, tout concourait à faire accepter par l'auditeur les idées émises par le maître ; on se rendait compte qu'il n'avançait rien qu'il n'eût vérifié lui-même, on remarquait le soin avec lequel il séparait les faits des hypothèses, on avait sous les yeux des expériences choisies parmi les plus démonstratives et présentées avec art, et on se laissait tout naturellement envahir par la conviction : on l'avait compris; on le croyait. Mais aussi, il était de ceux qui ne laissent rien au hasard, qui savent que le professeur n'improvise pas une leçon, mais qu'il doit la préparer longuement, qui savent aussi que le cours le mieux conçu n'est jamais définitif, mais qu'il doit être remanié et remis au courant chaque année.

Personne ne sacrifiait plus de temps à la préparation de ses cours. Tout était réglé jusque dans les moindres détails : ce qui exactement devait être dit, de quelle manière et à quel moment, sur quels points il fallait insister. de quelles expériences et de quelles démonstrations chaque assertion devait être appuyée.. Avant chaque leçon, lorsque les objets étaient disposés sur la table, il vérifiait une dernière fois si tout était classé de la façon la plus avantageuse.

La règle qu'il s'était imposée d'arranger minutieuse-

ment les détails de chaque leçon apparut le plus clairement aux yeux des étudiants qui suivirent son cours l'une des premières années, en 1885-1886. Une affection de la gorge l'empêchait de sortir, et il faisait le cours dans sa maison. Nous étions là une demi-douzaine d'étudiants, parmi lesquels la mort a fait déjà plusieurs vides. Un salon était devenu la salle de cours, avec un grand tableau noir, des tables couvertes d'objets botaniques et d'expériences de physiologie, et des microscopes installés sur l'appui d'une fenêtre. On vivait là en communion plus intime avec le professeur, on se serrait autour de lui pour écouter ses explications faites d'une voix basse, qui s'animait pourtant un peu quand le sujet était particulièrement intéressant; et l'on se sentait plein d'admiration pour le savant, le plus souvent complètement aphone, mais qui, malgré cela, ne croyait pas pouvoir se soustraire à ses obligations professorales. Et quels bons moments nous passions, quand il causait avec nous après la leçon; par exemple, le jour où il demanda à l'un de nous d'imaginer un appareil permettant d'arroser, sans trop de peine, des plantes qu'il avait devant une fenêtre : lorsque le camarade, après avoir soigneusement comparé dans son esprit divers systèmes tous ingénieux, apporta triomphalement son invention, il constata que les plantes étaient artificielles.... et qu'on était le 1er avril.

En 1895, la mort du regretté J.-E. Bommer laissait vacant le cours d'Éléments de botanique. Du jour au lendemain, en plein semestre académique, Errera dut se charger de l'enseignement de la botanique en candidature. Il le fit avec une incomparable sûreté de méthode.

En candidature comme en doctorat, aussi bien quand il s'adressait à des élèves frais émoulus des athénées que lorsqu'il parlait à des jeunes gens ayant déjà des notions plus étendues, sa parole claire, précise, persuasive, imposait la conviction aux auditeurs, cette conviction raisonnée et profonde, qui s'appuie sur les faits et les idées. L'ordre si méthodique qui régnait dans son enseignement lui permettait de faire un cours fort complet en un nombre d'heures relativement restreint : « Le cours d'ERRERA, disaient les étudiants, contient énormément de matière, mais pourtant on l'étudie facilement, car il est clair. » Et les étudiants avaient raison; ainsi que c'est presque toujours le cas, d'ailleurs quand ils apprécient un cours.

Il ne se contentait pas, dans son enseignement universitaire, d'exposer l'état actuel de la science; il était d'avis que les étudiants ont le droit d'apprendre non seulement quelle est la vérité, mais aussi comment les savants ont réussi à la découvrir. Enseigner les résultats scientifiques ne suffit pas; il faut encore initier les étudiants aux méthodes d'investigation; en d'autres termes, il est indispensable d'instituer des cours pratiques à côté des cours théoriques, quelque intuitifs que puissent être ces derniers. Voici comment il s'exprimait en 1884 : « Ceux qui apprennent les sciences selon l'ancien système, sans mettre, comme on dit, la main à la pâte, me paraissent ressembler aux spectateurs assis dans la salle, tandis que le drame se déroule sur la scène. Ils sont immobiles, extérieurs à l'action ; ils regardent en simples dilettantes les acteurs qui s'agitent et les péripéties qui se suc-

cèdent. Grâce au laboratoire, l'étudiant est transporté de l'autre côté de la rampe, il devient lui-même acteur, il se sent mêlé à ce drame éternel et sublime de la pensée humaine aux prises avec l'inconnu (1). »

A l'époque où il défendait ces idées, l'Université de Bruxelles ne possédait pas de laboratoire de botanique. Un laboratoire, fort modeste, il est vrai, fut aménagé par ERRERA dans deux chambrettes de grenier, au Jardin botanique de l'État; à partir du mois de mars 1884, le cours pratique d'anatomie et de physiologie végétales fonctionna régulièrement. Ce fut une révélation pour les étudiants du doctorat en sciences : ils pouvaient enfin se servir d'un microscope, colorer des cellules, voir des réactions microchimiques s'accomplir sous leurs yeux. ERRERA était là, allant sans cesse de l'un à l'autre, exigeant que chacun étudiât à fond sa préparation microscopique : on avait beau essayer de tricher ou d'éluder la difficulté... rien n'y faisait, le professeur ne se déclarait satisfait que lorsqu'on avait tout vu, et vu entièrement par soi-même. Si un étudiant n'avait pas terminé sa préparation à la fin du cours, ERRERA ne le lâchait pas pour cela : il laissait passer les heures de repas et attendait patiemment que l'on eût fait un dessin convenable ou que la réaction eût donné le résultat voulu. Au début, on se rebiffait un peu devant cette insistance d'ERRERA; mais après quelques séances, on finissait par se dire qu'il avait en somme raison, puisqu'il connaissait admirablement les choses qu'il voulait faire découvrir par les

(1) LÉO ERRERA, *Le laboratoire dans la science moderne.* (Extrait de la *Revue de Belgique*, 1884.)

étudiants et puisqu'il avait, en outre, avant la leçon, vérifié personnellement le matériel qu'il leur mettait entre les mains; on se rendait compte ainsi que si l'on ne réussissait pas à obtenir une réaction, ou que si l'on faisait de mauvaises coupes, on ne devait accuser que son inexpérience et apprendre à mieux travailler.

En 1890, il institua les conférences de laboratoire, où les étudiants, actuels et anciens, étaient conviés. On se réunissait une fois par semaine pour examiner en commun les derniers travaux parus C'était là surtout qu'il donnait la pleine mesure de son talent de professeur : en quelques phrases, il résumait un gros mémoire, souvent diffus et indigeste, il en extrayait la partie vraiment neuve et intéressante et la comparait aussitôt à ce qui était acquis précédemment; chacun de ses exposés était ainsi une mise au point d'un petit domaine de la botanique. Lorsque c'était un étudiant qui analysait un livre, ERRERA avait toujours eu soin de lire d'abord l'ouvrage, pour pouvoir remettre le jeune homme dans la bonne direction quand il le voyait dérailler ou attacher trop d'importance à des points secondaires. Mais il intervenait toujours de la manière la plus discrète, ayant l'air de donner un conseil, et non de redresser une erreur. Nous avions nettement l'impression dans ces réunions, qu'ERRERA, « le patron », comme nous l'appelions, n'avait d'autre désir que de nous faciliter l'entrée dans la science, en mettant à notre disposition son incomparable érudition. On sentait qu'il connaissait tout ce qui avait paru en botanique dans les quarante dernières années; non seulement il avait tout lu, mais il s'était tout assimilé

et avait tout classé dans son esprit. Son érudition était telle que plusieurs botanistes belges avaient pu cesser de se tenir au courant de la bibliographie; quand ils avaient besoin d'une indication, ils allaient simplement consulter ERRERA. Celui-ci se laissait feuilleter de bonne grâce et trouvait tout de suite le renseignement dans sa mémoire, jamais en défaut, mais de la fidélité de laquelle il avait pourtant la coquetterie de se méfier.

Rien d'important ne paraissait en botanique qui ne pût être immédiatement résumé aux conférences; car ERRERA possédait chez lui une fort belle bibliothèque, qu'il avait soin de toujours compléter par les publications les plus récentes et qu'il mettait libéralement à la disposition des travailleurs. On pouvait seulement regretter que les livres ne fussent pas au laboratoire même, car ils y auraient été plus accessibles et auraient rendu encore plus de services; en outre, ERRERA, qui passait chaque jour plusieurs heures dans sa bibliothèque pour préparer ses cours, aurait pu ainsi vivre au milieu de ses livres sans pour cela quitter le laboratoire

Plusieurs des élèves d'ERRERA continuaient à fréquenter le laboratoire après la fin de leurs études. Citons seulement ÉMILE LAURENT, GEORGES CLAUTRIAU et ALFRED DEWÈVRE, qui tous les trois, ont précédé leur maître dans la mort. On avait du plaisir à revenir au laboratoire; les locaux étaient trop exigus, on y était entassé, les installations étaient par trop sommaires... peu importe : on y pouvait compter sur l'inépuisable érudition d'ERRERA et sur sa critique courtoise et bienveillante, — mais sévère, et par cela même, des plus utiles; — une

critique à laquelle n'échappait aucune imperfection, mais qui allait aussi dénicher dans le travail du jeune botaniste des résultats fort intéressants dont celui-ci n'avait pas soupçonné l'importance. Que de fois le laboratoire retentit des discussions entre ERRERA et LAURENT, au sujet de la variabilité des Champignons, ou de la réduction des nitrates, ou de quelque autre travail de LAURENT! Le maître invoquait les idées des auteurs; l'élève affirmait avoir observé telle chose; mais ERRERA le mettait en garde contre des erreurs possibles d'observation et contre les erreurs d'interprétation, plus dangereuses encore. Le lendemain, la discussion reprenait de plus belle : LAURENT avait évité les fautes signalées par le professeur, mais celui-ci avait réfléchi de son côté et avait découvert d'autres points faibles. Et ainsi, de critique en critique, le travail avançait lentement, mais de façon à contourner l'un après l'autre tous les écueils.

Le rôle bienfaisant d'ERRERA ne cessait pas avec l'achèvement des expériences. Pendant la rédaction de la note ou du mémoire, le jeune botaniste recourait encore volontiers au maître pour lui soumettre une objection ou pour demander quelque éclaircissement. Enfin, ERRERA revoyait le manuscrit définitif et aidait à corriger les épreuves. Tous ceux qui ont passé par le laboratoire peuvent affirmer qu'à chacun des stades successifs de l'élaboration du travail, le patron trouvait le moyen d'ajouter discrètement une idée ou de glisser une phrase synthétisant un paragraphe.

Le laboratoire établi sous les combles du Jardin bota-

nique devenait décidément trop petit. D'ailleurs, ERRERA ne l'avait jamais considéré que comme provisoire, et il désirait le remplacer par une installation plus complète; mais il voulait, avec raison, que le nouvel Institut fût en communication directe avec le Jardin botanique. Il fallut attendre jusqu'en 1891 qu'une maison, contiguë au Jardin, fût mise en vente. La maison fut acquise « grâce à de généreux anonymes », comme disait ERRERA. et pourvue de tous les aménagements nécessaires : laboratoires de microscopie et de chimie, serre, atelier de photographie; chambre noire pour la spectroscopie et la polarimétrie, chambres thermostatiques, local spécial pour les appareils de stérilisation, salle de cours pratique et salle de cours théorique pour les élèves de doctorat, salles pour les collections, etc. Il y avait enfin, à Bruxelles, un Institut botanique où, suivant le desideratum de CLAUDE BERNARD, rappelé par ERRERA, l'installation était telle qu'une expérience étant conçue, elle pût être réalisée facilement et rapidement.

Depuis quatorze ans, de nombreux travaux sont sortis de l'Institut. ERRERA avait commencé à publier ces mémoires en un *Recueil* spécial. Un volume de ce *Recueil* a paru en 1902, trois autres depuis 1905. Deux volumes sont à l'impression.

On le voit, l'enseignement pratique a été une préoccupation constante d'ERRERA : il voulait que les élèves fussent le plus possible en contact direct avec les objets mêmes. Aussi, dès qu'il eut à faire le cours de candidature, s'occupa-t-il d'organiser des excursions, destinées à compléter et à vivifier les notions acquises au cours théo-

rique. Le nombre des étudiants à conduire à la campagne ou au Jardin botanique était trop considérable pour qu'un seul professeur pût se charger de les guider tous, et ERRERA devait se faire assister par deux autres botanistes, de façon à partager les étudiants en trois groupes. La veille ou l'avant-veille, nous allions à trois déterminer exactement les sentiers par lesquels on passerait, les endroits où chaque groupe s'arrêterait, quelles plantes seraient étudiées et avec quels détails... Les étudiants étaient loin de se douter de la peine qu'on s'était donnée pour arranger l'excursion, pas plus d'ailleurs qu'ils n'avaient conscience du soin extrême que mettait ERRERA à la préparation de ses leçons théoriques.

ERRERA ne négligeait rien pour faciliter aux étudiants la compréhension nette de ses leçons. Pendant les premières années où il faisait le cours en candidature, il écrivait au tableau avant chaque leçon le sommaire de celle-ci. Plus tard, il réunit tous ces sommaires en un petit livre qui fut mis entre les mains des étudiants. Nous parlons plus loin de ses planches de physiologie végétale, qu'il avait publiées avec son ancien élève ÉMILE LAURENT.

III

Travaux de botanique.

Presque toujours la vocation du botaniste se dessine lors de promenades à la campagne, pendant lesquelles le jeune homme cherche à connaître le nom des fleurs et des herbes qu'il rencontre ; puis il remarque, à sa grande

joie, qu'il a mis la main sur des espèces plus ou moins rares, et peu à peu il sent croître en lui le désir de publier le résultat de ses recherches. Léo Errera passa par cette filière. Sa première note, parue en 1874 (nº 1 de la liste bibliographique), concerne des espèces rares de la zone argilo-sablonneuse. Plus tard, il s'occupe de la flore des bas-fonds du Parc de Bruxelles (8); enfin, en 1879 (15), il publie quelques observations sur la flore littorale. C'est aussi à cet ordre d'idées qu'il faut rattacher la lettre sur la végétation des environs de Nice (2) dont il a été fait mention page 145.

Mais Léo Errera ne devait pas s'immobiliser dans la floristique pure. Il reconnut bien vite que l'on n'a pas atteint le but ultime de l'activité scientifique, lorsqu'on a déterminé exactement une plante, et qu'on l'a intercalée dans son herbier. L'observation des plantes dans la nature fait surgir dans l'esprit d'un observateur deux ordres de questions : pourquoi telles espèces vivent-elles ici et non à côté? comment sont-elles adaptées aux conditions d'existence? Errera ne se sentit jamais beaucoup attiré par les problèmes de géographie botanique (1). Par contre, il se passionna tout jeune pour l'éthologie, c'est-à-dire pour l'étude des relations de l'organisme avec son milieu, ce mot étant pris dans son sens le plus

(1) Il avait pourtant, dès 1875, réuni de nombreuses notes sur la géographie botanique du Tyrol, et il avait rédigé une grande partie d'un travail qui n'a jamais été publié. Des notes qu'il avait faites au sujet de la végétation des Saules creux des environs de Nauheim (Allemagne) et au sujet de la flore d'un îlot alpin à Aguagliouls (Engadine), paraîtront dans le *Recueil de l'Institut botanique*.

large. Ce fut, sans doute, la lecture des livres de DARWIN qui l'orienta dans cette voie : puisque la sélection naturelle est un facteur nécessaire de l'évolution, il est fort intéressant de connaître dans ses moindres détails les adaptations des êtres vivants à toutes les conditions de l'existence, car c'est ainsi seulement que l'on arrivera à comprendre pourquoi les uns succombent prématurément tandis que d'autres survivent.

Déjà en 1877, le jeune botaniste cultivait une collection de plantes carnivores et publiait quelques observations à leur sujet (**7**); il y revint l'année suivante (**16**). Pourtant ce n'est pas à ces plantes si curieuses que fut consacrée sa principale œuvre de jeunesse mais à la pollination croisée des fleurs. En collaboration avec son camarade GUSTAVE GEVAERT, il publia un important travail (**11**) sur la structure et les modes de fécondation des fleurs, et en particulier sur l'hétérostylie de *Primula elatior*. Après avoir donné un exposé clair et succinct de la théorie de DARWIN, les auteurs essaient d'expliquer l'origine des structures florales par la sélection naturelle et ils examinent à ce point de vue tous les divers procédés qui assurent la fécondation directe ou croisée des fleurs.

Dans l'esprit des auteurs, ce mémoire devait s'occuper plus spécialement de l'hétérostylie de *Primula elatior*. Ils ne purent terminer leur travail en temps utile et ils remirent la suite à plus tard; elle ne parut qu'en 1905 (**291**) (1), après la mort d'ERRERA et de GEVAERT. D'ail-

(1) Le manuscrit de LÉO ERRERA a été complété par Mlle J. WERY.

leurs ce dernier, absorbé par la médecine, avait complètement abandonné la botanique depuis longtemps.

De nombreuses observations et expériences avaient amené ERRERA aux conclusions suivantes :

1° Les fleurs microstyles sont, ainsi que leur structure le faisait prévoir, plus souvent que les fleurs macrostyles, l'objet de fécondations directes;

2° Bien que ces fécondations directes donnent une prépondérance de pieds de la forme même, et que la moindre prépondérance irait s'accentuant rapidement, grâce à l'hérédité et à la faculté de multiplication végétative des Primevères, l'équilibre est maintenu dans la répartition des deux formes, qui sont également fréquentes dans les stations naturelles;

3° Cet équilibre est obtenu par l'existence des caractères hétérostyliques secondaires, lesquels rendent les fleurs de la forme macrostyle plus voyantes, par conséquent plus attractives, et provoquent ainsi chez les insectes une tendance à les visiter en premier lieu, ce qui détermine inévitablement un certain nombre de fécondations homomorphes, d'où résulterait un excès d'individus macrostyles composant la prépondérance des pieds microstyles.

Le mémoire publié en collaboration avec G. GEVAERT, en 1878, avait un appendice : *Pentastemon gentianoides et P. Hartwegi*, par LÉO ERRERA. Le jeune botaniste montre ici avec quelle précision il sait observer et avec quel esprit critique il interprète ses observations. Il avait constaté que le *Pentastemon gentianoides* produit beaucoup plus de graines que l'autre espèce. Cette différence tient, d'après ERRERA, à ce que les fleurs de *P gentia-*

noides sont à peu près seules visitées par les Insectes (Hyménoptères et Diptères Syrphides), et il ajoute : « Une préférence si exclusive est due à des différences de quelques millimètres dans l'espace qui sépare le fond de la corolle du point où le staminode s'incurve vers le bas... Plusieurs conséquences importantes pour les *Pentastemon* sont amenées par ces inégalités minimes du staminode. Par là, en effet, l'une des deux espèces produit quatre fois plus de graines que l'autre, et son extension se trouve favorisée aux dépens de celle de sa congénère; par là aussi s'opère une sélection naturelle qui pourrait modifier profondément le *P. Hartwegi*. »

L'étude des fleurs de *Pentastemon* avait conduit ERRERA à cette idée que les Scrophulariacées descendent des Solanacées. Cette opinion, assez osée à l'époque où elle fut émise et qui n'était alors défendue que par un petit nombre de botanistes, est maintenant acceptée par tout le monde. L'auteur avait aussi observé de nombreux cas de tératologie; mais il n'y attache pas grande importance, car ainsi qu'il le dit dans une lettre adressée à M. PENZIG en 1884 : « Je trouve de plus en plus qu'on peut faire dire à la tératologie à peu près tout ce qu'on veut et que le mieux, par conséquent, est de la laisser parler le moins possible! »

LÉO ERRERA continua à s'intéresser à l'éthologie florale. En 1879, il fit une note sur la fécondation de *Geranium phaeum* (**13**). Il figure les curieuses courbures qu'exécutent les étamines et montre que ces mouvements ont pour effet de faciliter l'allogamie. Ces observations indiquent, en outre, que cette plante est incapable d'être fécondée par elle-même. En 1881 paraît une courte

note (**23**) où l'auteur indique que la simple inspection au microscope de poche permet de distinguer si les stigmates de *Primula elatior* ont subi la pollination croisée. GEVAERT et lui ont trouvé que toutes les fleurs avaient reçu du pollen étranger.

Pendant plusieurs années, ERRERA semble négliger l'éthologie; il fait le doctorat en sciences, puis il séjourne en Allemagne, où il s'occupe surtout de physiologie. Dès qu'il est rentré en Belgique, il est ramené par une voie détournée à l'étude des adaptations végétales.

La Société royale des sciences de Bruxelles avait mis au concours des recherches sur la localisation des alcaloïdes dans les plantes. Avec la collaboration de deux de ses élèves, CLAUTRIAU et MAISTRIAU, il se met à l'étude de ce problème. Localiser les alcaloïdes n'est pas difficile pour quelqu'un qui est si habile à tirer parti de la microchimie. Restait à comprendre l'utilité des bases organiques pour les végétaux qui les forment. Ainsi que les auteurs le disent en épigraphe au travail (**69**) dans lequel ils communiquent le résultat de leurs recherches : « Il faut tâcher de coordonner les observations de façon qu'on puisse en tirer des conclusions (*de Sénarmont*). » Voici les conclusions de ce travail, le premier qui ait jamais tenté de mettre en lumière tout l'ensemble de l'histoire des alcaloïdes chez les plantes :

« Ils (les alcaloïdes) sont produits essentiellement dans les tissus actifs où les matières albuminoïdes sont soumises à des décompositions et à des transformations perpétuelles : c'est le cas des points végétatifs, de tous les organes très jeunes, et aussi de la région libérienne

des faisceaux, où les matières albuminoïdes siègent en si grande abondance.

» Formés ainsi dans les tissus actifs, les alcaloïdes sont transportés vers la périphérie, de manière à s'y oxyder plus facilement et à y servir en même temps à la protection de la plante contre les atteintes des animaux.

» Enfin, lorsqu'il existe des rangées de cellules sécrétoires (*Narcissus*) ou des laticifères continus (*Papaver*), les plantes trouvent là un excellent déversoir pour y jeter leurs alcaloïdes. Et comme le contenu de ces cellules et de ces laticifères se trouve sous la pression des parenchymes environnants, la moindre blessure, le moindre coup de dent d'un animal fait affluer aussitôt une grande quantité du suc vénéneux. Nous avons déjà dit que l'observation montre avec évidence combien ce mode de protection est efficace. On comprend aussi, de cette manière, pourquoi les alcaloïdes s'accumulent souvent en grande quantité autour des fruits et des graines, que la plante a si grand besoin de défendre contre la voracité des animaux. »

En même temps qu'il localise les alcaloïdes et qu'il s'efforce de reconnaître leur signification biologique, ERRERA est amené tout naturellement à s'occuper d'une manière générale de la défense des végétaux contre les herbivores (**62**). Le sujet était à peu près vierge, et c'est à peine si l'on possédait quelques observations plutôt agricoles que scientifiques. ERRERA commença donc par classer les moyens de protection; le tableau qu'il a dressé est devenu classique. Puis il donne des listes de végétaux de la flore belge, où il indique à la fois leurs moyens de protection contre les animaux et

l'efficacité plus ou moins grande de ces armes défensives.

Depuis lors, il ne publia plus rien sur les alcaloïdes. Mais il aimait à lancer ses élèves dans des recherches sur ces substances : DEWÈVRE, CLAUTRIAU, MOLLE, DE WILDEMAN, DE DROOG, VANDERLINDEN, JACQUEMIN, DAUBERSY, ont tous contribué à élargir nos connaissances au sujet de la localisation des bases organiques dans l'une ou l'autre famille.

A l'intention de ses élèves, ERRERA réunissait la bibliographie des alcaloïdes. Cette bibliographie, riche de plus de deux cent vingt numéros, a été classée méthodiquequement par M. COMMELIN et publiée après la mort de l'auteur (**294**).

Il est encore un autre point d'éthologie qui préoccupa beaucoup LÉO ERRERA. C'est le rôle de la forme et de la structure des feuilles. Dans un billet cacheté, déposé dans la séance de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique du 6 mai 1879 et ouvert par la famille après le décès de l'auteur (**294**), ERRERA dit que, pour différentes raisons, il pense que la forme de la plupart des feuilles s'explique comme étant en relation avec *l'électricité atmosphérique*. Pendant l'été 1905, des expériences destinées à vérifier cette idée avaient été installées à l'Institut botanique. Elles ont été interrompues par la mort du savant.

Nous avons vu plus haut (page 161) les idées d'ERRERA au sujet des relations qui unissent les Scrophulariacées aux Solanacées. Il ne s'est jamais beaucoup occupé de systématique. Pourtant les notes qu'il a laissées indiquent qu'étant tout jeune botaniste, il voulait faire une

monographie du genre *Epilobium*. Un peu plus tard il avait entrepris de débrouiller la phylogénie du genre *Salix*, mais son travail est resté inachevé.

Il revint à la systématique en 1883 (**40**) pour donner quelques coups de patte aux retardataires. Dans un article plein d'esprit, il secoue, comme il dit, les anciennes traditions, comme on secoue les vieux habits, de peur que les mites ne s'y mettent. Il passe successivement au crible les Cryptogames, les Characées, les Lichens, les Gymnospermes, les Apétales et montre quelle doit être la compréhension et la place actuelle de ces groupes.

Pendant qu'Errera travaillait au laboratoire de de Bary, à l'Université de Strasbourg, son attention fut fixée sur certaines réactions que présente l'épiplasme des Ascomycètes, c'est-à-dire la masse de substances de réserve qui occupe le fond du jeune asque chez ces Champignons. La microchimie montre que l'épiplasme, déjà signalé par de Bary, donne par l'iode les réactions caractéristiques du glycogène ou amidon animal, un hydrate de carbone, dont Claude Bernard, le grand physiologiste français, avait étudié récemment la localisation et le rôle physiologique chez les animaux. Les réactions, dis-je, étaient les mêmes, mais il restait pourtant nécessaire de s'assurer de l'identité de la substance contenue dans l'épiplasme avec le glycogène extrait du foie des animaux. Léo Errera alla au laboratoire de chimie physiologique de Hoppe-Seyler, également professeur à l'Université de Strasbourg, pour faire une étude chimique approfondie de la substance découverte par lui. Les recherches ne laissèrent aucun doute sur la nature glycogénique des

réserves hydrocarbonées contenues dans les asques.

Le travail sur le glycogène (34) constitue la thèse d'agrégation d'Errera à la faculté des sciences de l'Université de Bruxelles. Le jeune botaniste ne se contente pas d'indiquer la localisation du glycogène chez les Ascomycètes et son identité avec l'amidon animal, il montre en même temps que cet hydrate de carbone remplit dans l'économie du Champignon le même rôle que dans les Mammifères, et il arrive à ces conclusions :

« Le glycogène des Ascomycètes, d'abord diffus dans la jeune plante, comme il l'est dans le règne animal chez le fœtus, s'accumule bientôt dans les asques en quantité considérable, pour en disparaître à mesure que les spores mûrissent.

» Il est utilisé pour le développement des spores. En dehors de son rôle essentiel de réserve respiratoire, il y a de bonnes raisons de supposer que, chez les Truffes et probablement encore chez d'autres Ascomycètes, il fournit les matériaux pour la formation de l'huile des spores mûres. »

Le problème du glycogène le préoccupa toute sa vie. Jamais il ne faisait une promenade à la campagne, en quelque pays que ce fût, sans se munir d'un flacon d'alcool absolu, pour récolter éventuellement les Champignons intéressants au point de vue du glycogène, et dès qu'il rentrait, son premier soin était d'étudier de quelle façon se comportaient les substances hydrocarbonées dans les exemplaires récoltés.

Cette attention qui ne se relâcha pas un moment, lui a permis d'étudier les réserves hydrocarbonées dans beaucoup de groupes de Champignons et de Protistes.

Dès l'année où avait paru sa thèse, il montra que le glycogène existe aussi chez diverses Mucorinées (**37**).

En 1884, ce fut aux Basidiomycètes qu'il consacra un mémoire (**51**). Il put dresser une liste déjà longue d'espèces où il avait recherché le glycogène : dans presque toutes, les réactions caractéristiques de cet hydrate de carbone avaient apparu. Il put ici, mieux que chez les Ascomycètes, démontrer que le glycogène est utilisé par le Champignon, pour l'édification de ses tissus. Pour cela, il employa une méthode « longue et fastidieuse », comme il le dit, mais qui est la seule dont on puisse attendre une démonstration rigoureuse : « Il faut suivre la substance dans toutes ses migrations, étudier sa distribution à différents âges, voir où elle s'accumule et où elle disparaît. » Un travail méthodique, poursuivi d'après ces règles, amena ERRERA à établir les points principaux que voici : Chez la plupart des Champignons, le glycogène est la forme sous laquelle les hydrates de carbone s'accumulent en un point donné et la mannite est la forme sous laquelle ils voyagent d'un point à un autre. La présence de grandes quantités de glycogène à la base du stipe, rend fort vraisemblable l'idée que le glycogène soit, comme l'amidon, le premier produit visible et bien défini de l'assimilation. Le glycogène apparaît dans les jeunes cellules, au moment où leur allongement commence, pour en disparaître à mesure que l'allongement s'accomplit. On en peut conclure que le glycogène fournit à ces cellules les matériaux nécessaires à leur croissance. Enfin beaucoup de spores renferment de l'amidon qui s'est formé aux dépens du glycogène.

En 1885, également, il eut l'occasion d'étudier la Levure de bière (56). La Levure. dit-il, « est capable de fabriquer et d'emmagasiner du glycogène, par un véritable travail de synthèse, au moyen des tartrates et des matières sucrées que l'on met à sa disposition. Ce glycogène représente pour elle une réserve hydrocarbonée qu'elle consommera plus tard pour sa croissance, sa multiplication, sa respiration, etc., exactement comme les plantes supérieures utilisent l'amidon. »

Encore la même année. il s'occupa des réserves contenues dans les sclérotes (57); il y rencontra tantôt de l'huile, tantôt du glycogène, tantôt des couches d'épaississement de la membrane.

A partir de cette année, LÉO ERRERA n'a plus rien publié lui-même sur le glycogène. Il n'en continuait pas moins son labeur patient et inlassable. Non seulement il guidait les travaux de ses élèves, notamment ceux de CLAUTRIAU qui fit une étude chimique approfondie du glycogène chez les Champignons et les Levures, de LAURENT qui démontra le premier la présence de glycogène dans les cellules de Levures, et d'ENSCH qui localisa le glycogène chez les Myxomycètes, mais, en outre, il augmentait sans cesse le nombre des espèces qu'il examinait au point de vue de l'existence et du rôle du glycogène. Il avait commencé, en 1900, à rédiger une note dans laquelle il voulait décrire rapidement des observations qu'il avait faites au sujet du glycogène et du paraglycogène chez divers Protistes: « Je me propose, écrivait-il, de donner ici, en attendant un travail plus développé et accompagné des figures nécessaires, la liste des groupes où j'ai eu l'occasion de reconnaître sa présence

(celle du glycogène). On verra que le glycogène se retrouve dans tous les groupes de Champignons... » Ce petit travail, complété à l'aide des notes manuscrites de l'auteur, parut après sa mort (**288**). On y voit, entre autres choses curieuses, que plusieurs Schizophycées renferment soit du glycogène (ce qui était connu), soit du paraglycogène (ce dont personne ne se doutait), que certains Flagellates et Héliozoaires renferment aussi une substance probablement identique au paraglycogène; enfin qu'il en est de même d'un organisme étrange, *Amoebidium parasiticum,* dont les affinités sont loin d'être claires. La liste systématique des organismes où Léo Errera a recherché le glycogène et le paraglycogène, dressée d'après ses notes manuscrites et d'après ses publications, comprend au delà de deux cent soixante-dix espèces. Se représente-t-on bien quelle somme de travail il a fallu fournir pour faire sur ces organismes, appartenant à tous les groupes possibles de Végétaux et de Protistes, les multiples réactions fines et délicates, qui permettent seules de certifier la présence ou l'absence de glycogène ou de paraglycogène?

Léo Errera était l'homme de la bibliographie tout à fait complète et tenue à jour. Aussi avait-il réuni sur le glycogène et le paraglycogène un nombre colossal de fiches bibliographiques, portant souvent un résumé succinct, qu'il destinait à la confection de son grand ouvrage sur les réserves hydrocarbonées des êtres inférieurs. Ces notes ont été imprimées après sa mort (**289**).

Enfin, on a publié aussi tous les dessins relatifs au glycogène et au paraglycogène (**290**). Ils concernent des Myxomycètes, des Rhizopodes, des Schizophytes, des

Flagellates, des Sporozoaires et des Champignons. Pour ces derniers, il y a des dessins de Phycomycètes : Chytridiales, Mucorales et Saprolégnales; d'Ascomycètes, parmi lesquels des Levures et une Laboulbéniacée; de Basidiomycètes; enfin de Champignons imparfaits : sclérotes, Hyphomycètes et mycorhizes.

Pour découvrir le glycogène dans des organismes où personne n'avait soupçonné son existence, et pour suivre les transformations de ce corps à travers toute l'économie d'un Champignon, il fallait un homme très habile à faire naître sous le microscope des réactions caractéristiques, et pouvant au besoin en inventer de nouvelles. Léo Errera se jouait en général des difficultés de la microchimie; mais quand il le fallait, il s'obstinait devant son microscope avec une ténacité telle que toujours il finissait par découvrir une série de réactions caractéristiques.

Le travail qu'il publia en 1889 (**88**) est à ce point de vue très remarquable. Frappé de la difficulté qu'il y a à localiser les alcaloïdes, puisqu'ils précipitent par les mêmes réactifs généraux que les albuminoïdes, il transporta dans la microchimie l'alcool tartrique, déjà employé auparavant par Stas pour extraire les alcaloïdes. Il réussit ainsi à séparer complètement les matières protéiques et les alcaloïdes.

Léo Errera a encore perfectionné les méthodes micrographiques sur d'autres points : il a préconisé l'emploi de la nigrosine (**27**) et de la canarine (**49**), et a décrit un procédé permettant de voir facilement au microscope, sur les organismes restant vivants, la couche gélati-

neuse, souvent très transparente et hyaline, qui entoure les cellules (50). Le cours pratique de microchimie qu'il faisait au doctorat en sciences a été publié récemment par M. Commelin (296).

On sait qu'en général la croissance d'un organe végétal, par exemple d'une tige ou d'une racine, se fait de telle façon que chaque cellule croisse d'abord lentement, puis de plus en plus vite, et qu'après avoir dépassé un maximum, la croissance se ralentisse jusqu'à la cessation complète, lorsque la cellule est adulte. Des expériences faites par Léo Errera, chez Sachs, en 1882, montrèrent que les filaments sporangifères d'un Champignon inférieur, *Phycomyces nitens*, se conduisent de même, quoique ces filaments ne soient pas composés de cellules, au sens ordinaire du mot.

Un de nos compatriotes, le chanoine Carnoy, avait reconnu, en 1870, que le filament fructifère de *Phycomyces* passe par une première phase assez courte, de croissance peu active, puis que l'allongement s'arrête, pour reprendre enfin fortement pendant une troisième période. Des mensurations faites sur plus de soixante-quinze filaments sporangifères ont donné un résultat concordant. Pendant la première période, il y a une croissance d'abord faible qui s'accélère de plus en plus; dès que le maximum a été atteint, l'allongement se ralentit de plus en plus jusqu'à l'arrêt. Celui-ci se produit lorsque le filament n'a encore qu'une longueur de 1 à 20 millimètres. Pendant la période d'arrêt, le sporange se forme au sommet du jeune filament. Après que le sporange a atteint son diamètre définitif, il se passe encore deux à

12

huit heures avant que la croissance reprenne. Puis commence la période de grand allongement; il passe par les mêmes phases successives que celui de la première période, mais il dure plus longtemps et sa vitesse maximale est beaucoup plus grande. En somme donc, la croissance du filament sporangifère du *Phycomyces* suit les mêmes règles que celle d'un organe pluricellulaire habituel.

Ce n'est pas seulement au point de vue de la croissance que les filaments fructifères du *Phycomyces* se comportent comme des végétaux plus évolués, dont les tissus, au lieu d'être constitués par une masse protoplasmique continue, sont cloisonnés en cellules: ces filaments sont également sensibles à la lumière, à la gravitation, etc., et ils répondent à ces excitations par des courbures phototropiques, géotropiques, etc. Tout en faisant ses observations de croissance, LÉO ERRERA remarqua que les filaments sont sensibles au contact et qu'ils se courbent vers le point touché, exactement comme le font les vrilles des plantes supérieures. Il propose pour ce réflexe le nom d'*haptotropisme*.

En 1890, M. FR. ELFVING, le botaniste bien connu de Helsingfors, fit connaître des expériences fort curieuses qu'il venait de faire sur l'irritabilité de *Phycomyces nitens*. Il avait constaté que lorsqu'on suspend un morceau de fer au dessus d'une culture vigoureuse de *Phycomyces*, les filaments fructifères de celle-ci, au lieu de rester verticaux, s'incurvent vers le métal ou, pour employer le terme habituel, sont attirés par lui. Des plaques de zinc ou d'aluminium donnent une attraction faible, mais, en général, non douteuse. D'autres métaux sont sans

action, par exemple l'argent, le platine, le nickel, l'étain, le plomb, le cuivre. Les métaux tels que le fer, le zinc et l'aluminium, ne sont pas les seuls corps qui influencent la direction des filaments du Champignon : la cire à cacheter, la colophane, le papier lisse, etc., les attirent également. Que faut-il conclure de ces expériences? ELFVING avoue n'en rien savoir, mais il croit pouvoir éliminer les excitants habituels, tels que la chaleur, la lumière, la gravitation, l'humidité, et il pense que l'attraction exercée par le fer, le zinc, la cire à cacheter, etc., tient à une propriété spéciale, dont nous ne connaissons pas les autres manifestations.

LÉO ERRERA commença par répéter les expériences de son ami ELFVING, et il en confirma l'exactitude (292).

Mais il fut amené bien vite à l'idée que la courbure est due à la sensibilité de *Phycomyces* à la vapeur d'eau. Les nombreuses recherches, souvent fort délicates, qu'il a instituées, concordent toutes avec la théorie d'après laquelle les filaments suivent tout courant de vapeur d'eau qui existe dans l'atmosphère. Il se fondait surtout sur des déterminations d'hygroscopicité très précises et très fines faites par un physicien japonais, IHMORI, et qui assignaient un pouvoir hygroscopique réel à plusieurs des matières qui, d'après ELFVING, attirent le *Phycomyces*.

Guidé par cette idée, ERRERA institua des expériences avec beaucoup de substances à hygroscopicité reconnue, qui n'avaient pas été essayées par le botaniste finlandais, par exemple avec l'agate, le kaolin, la pierre ponce, le savon, le sulfate de cuivre anhydre, etc. Toutes donnèrent des résultats positifs. Il compara l'acier rugueux, très hygroscopique, avec l'acier poli, qui l'est beaucoup

moins : le premier attire fortement, le second est inactif. Bref, il semble bien que la mystérieuse attraction qu'une lame de fer exerce sur les filaments de *Phycomyces* soit due tout simplement à ce que la vapeur se condense sur le métal : les filaments du Champignon sentent les particules de vapeur qui traversent l'air et ils se dirigent dans le même sens qu'elles.

Ces expériences étaient terminées depuis 1891. Le mémoire qui les relatait était en partie écrit, lorsque Léo Errera, absorbé par d'autres travaux, abandonna sa rédaction. Il comptait le reprendre en 1905 lorsque la mort le surprit. Mais pendant les années où il laissa reposer ce travail, il continuait pourtant à s'y intéresser, et lorsque les rayons X furent découverts, il fit tout de suite quelques expériences pour rechercher s'ils agissent sur le *Phycomyces* (**164**). Le résultat fut négatif.

Le manuscrit du travail sur *Phycomyces* a été complété et publié par M. Commelin (**292**).

Toutes les nouvelles acquisitions de la physique moléculaire et de la physico chimie étaient familières à Errera, et il s'appliquait à les faire entrer dans le domaine de la physiologie végétale. Déjà deux des propositions annexées à sa thèse d'agrégation, celles qui portent les numéros VIII et IX, s'inspirent des données de la physique moléculaire et tentent d'expliquer par là l'agencement des membranes cellulaires dans un tissu végétal. Ainsi, depuis 1882, il était convaincu que l'architecture cellulaire est régie par les lois de la physique moléculaire. Il connaissait en détail le livre de Joseph Plateau sur la *Statique expérimentale et théo-*

rique des liquides soumis aux seules forces musculaires. Le célèbre physicien belge avait montré que la disposition des lamelles liquides, ainsi que la forme des gouttes liquides et de masses liquides sans pesanteur, sont déterminées presque uniquement par des phénomènes de tension superficielle. ERRERA appliqua ces notions en 1886 (**63, 77**) à la disposition qu'affectent les membranes au moment où elles se forment à la fin de la division cellulaire) et où elles s'attachent aux membranes préexistantes. Il insistait notamment sur le fait que cette attache ne peut être que rectangulaire, et que les courbures de la jeune membrane sont nécessairement telles que la courbure moyenne soit nulle. Beaucoup de figures classiques contredisaient en apparence ce postulat. Mais toutes sont fausses, ainsi qu'il résulte d'un travail inspiré par LÉO ERRERA et exécuté sous sa direction par M. E. DE WILDEMAN : les dessins exacts sont tout à fait d'accord avec la théorie d'ERRERA.

Il y a encore dans la cellule vivante d'autres phénomènes qui sont sans doute explicables par la tension superficielle : ce sont les mouvements du cytoplasme, et en particulier les déplacements des amibes (**75, 276**). ERRERA s'attachait beaucoup à ce problème et il y revint dans une conférence qu'il fit en février 1904 à la Société royale des sciences de Bruxelles. Il projeta des amibes artificielles de GAD, composées de gouttelettes d'huile de foie de morue nageant sur une solution de carbonate de sodium, et celles de PAALZOW, formées par des globules de mercure qui s'agitent et se déplacent vivement au contact de l'acide chromique dégagé par l'action de l'acide nitrique sur le bichromate de potassium. Dans

l'un et dans l'autre cas, les mouvements sont manifestement dus à des variations de la tension superficielle : aux points de la surface où cette tension diminue, la pression interne détermine la formation d'une saillie ; celle-ci grandit jusqu'au moment où l'accentuation de sa courbure ait déterminé un accroissement tel de la tension, qu'elle fasse de nouveau équilibre à celle des autres parties de la surface. Il se produit ainsi des sortes de pseudopodes ; d'après Léo Errera, les pseudopodes des amibes seraient également dus à des poussées du cytoplasme interne à travers des points de la surface où la tension superficielle est affaiblie.

Ainsi que le fait voir Errera, la tension superficielle intervient aussi dans la façon dont agit l'alcool quand on s'en sert en microscopie pour chasser l'air contenu dans les espaces intercellulaires des tissus végétaux (**64**). C'est parce que l'alcool a une tension superficielle faible, qu'il remplace l'eau et fait disparaître les bulles d'air.

Dans une autre partie de cette biographie, M. Léon Fredericq a résumé les notes d'Errera sur la relation entre le magnétisme et le poids atomique des éléments. Errera s'est encore intéressé au magnétisme à un autre point de vue. Il a essayé si la présence d'un champ magnétique puissant influencerait la direction de la figure caryocinétique (**91**). Le résultat a été négatif.

M. Vandevelde, le chimiste bien connu de Gand, avait étudié les alcools au point de vue de leur toxicité sur les cellules végétales ; il comparait des volumes égaux des divers alcools. Léo Errera reprit les résultats numériques et montra que ces nombres permettent de déterminer la toxicité moléculaire des alcools (**225**).

Il y a un problème de la physiologie végétale qui, malgré sa simplicité apparente, attend encore toujours une solution : c'est celui de l'ascension de la sève. Par quels moyens l'eau que les racines absorbent dans le sol arrive-t-elle aux feuilles? Quelles sont les forces qui élèvent ainsi le liquide jusque dans la cime d'un grand arbre? D'après les uns, l'eau monte par imbibition dans les parois des vaisseaux et des fibres ligneuses; d'après d'autres, l'eau passe par les cavités des vaisseaux. On avait, il est vrai, objecté à la première théorie l'expérience que voici : Quand on bouche les vaisseaux à l'aide de beurre de cacao, toute ascension de la sève cesse aussitôt. Toutefois, cette expérience n'est pas probante puisque le beurre de cacao pourrait très bien pénétrer dans les membranes et les rendre inaptes à se laisser imbiber d'eau Une expérience faite par LÉO ERRERA, en 1886 (30), lève tous les doutes : il fait pénétrer dans les vaisseaux d'un rameau coupé – par le seul effet de l'aspiration qu'exerce la plante elle-même — une solution de gélatine colorée par du noir de fumée. Dès que la gelée est solidifiée par le refroidissement, tous les vaisseaux sont complètement bouchés, sans que leur paroi ait pu subir la moindre modification; on a beau plonger dans l'eau la base d'un tel rameau, plus rien ne passe par ses vaisseaux et les feuilles se flétrissent tout de suite. Il est donc bien certain que c'est dans la cavité des tubes et non dans leur paroi que passe le courant liquide. Quelles sont maintenant les forces qui entrent en jeu? Les actions moléculaires interviennent sans aucun doute, et elles jouent le rôle principal; mais les cellules vivantes du parenchyme ligneux qui entoure les vaisseaux ont-elles

une part dans l'ascension de la sève? A la suite d'expériences publiées par **Strasburger**, **Errera** fit quelques essais pendant le printemps de l'année 1893, lorsqu'on procéda à l'abatage de plusieurs grands arbres au Parc Léopold. Ils furent fixés par des cordes, de telle façon qu'on pût couper les troncs à la base tout en les maintenant debout. La surface de section fut immédiatement plongée dans une cuvelle remplie d'une solution d'éosine ou d'une solution d'acide picrique. Le liquide aspiré arriva jusque dans la cime, quoique partout sur son passage il tuât les cellules parenchymateuses. Grâce à la coloration intense que la solution toxique avait donnée aux tissus des faisceaux, il fut facile de constater jusqu'où elle s'était élevée.

Nous avons vu plus haut (page 173) que **Léo Errera** s'est occupé de phénomènes d'irritabilité chez *Phycomyces*, et qu'il a donné une explication fort simple d'un curieux tropisme que présente ce Champignon. Dans le même domaine, il a aussi étudié les courbures qu'exécutent, dans certaines conditions, les rameaux latéraux de l'Épicéa (**274**, **287**). D'habitude, ce Conifère possède une tige principale, verticale, la « flèche », et des branches latérales sensiblement horizontales. Lorsque la flèche est détruite, ou fortement endommagée, un ou plusieurs des rameaux se courbent vers le haut et prennent la place de la flèche. Une question se pose aussitôt : Est-ce que des rameaux déjà adultes peuvent encore imprimer à leurs tissus une modification telle qu'une courbure puisse se produire?

Nous ne savons pas ce qui se passe dans l'intimité du

bois. mais il est certain que de pareilles courbures sont non seulement possibles, mais fréquentes. Elles ne sont, d'ailleurs, nullement spéciales à l'Épicéa : l'auteur donne des photographies de Hêtres et de Dattiers où se remarque aussi le relèvement géotropique d'un tronc adulte.

Une seconde question est plus délicate : Pourquoi les branches qui se redressent si bien, après enlèvement du sommet de la flèche, restent-elles horizontales aussi longtemps que la flèche est intacte ? Errera donne d'excellentes raisons en faveur de l'idée que du sommet émane une excitation qui parvient aux rameaux latéraux et qui arrête dans celles-ci toute tentative de redressement ; ces rameaux auraient donc une tendance à prendre une position verticale, mais l'excitation inhibitoire, émise par le sommet de la flèche. les maintient dans une position horizontale. Dès que la flèche a disparu et que l'excitation d'arrêt n'arrive plus, les rameaux suivent leur propre impulsion et se courbent vers le haut. Le nombre des tiges latérales qui se redressent n'est jamais fort considérable, car les premières qui prennent la position verticale exercent aussitôt leur tyrannie sur leurs voisines et les maintiennent en état de dépendance ; il y a donc, comme le dit Errera, de véritables conflits de préséance entre les branches d'un même arbre.

Les caractères acquis sont-ils héréditaires ? Les êtres vivants transmettent-ils uniquement à leurs descendants les caractères qu'eux-mêmes possédaient en naissant, ou bien peuvent-ils, dans une mesure plus ou moins grande, léguer à leurs enfants quelques-unes des acquisitions

qu'ils ont faites dans le cours de leur existence individuelle? Quand il s'agit d'organismes tels que les Bactéries, la réponse n'est pas douteuse : on sait pertinemment que des Microbes auxquels on a imprimé une certaine modification transmettent celle-ci à toute leur lignée. Mais pour les êtres plus évolués, la question est très controversée, et aucune expérience n'entraîne jusqu'à présent la conviction.

Léo Errera engagea, en 1899, un jeune botaniste hollandais, M. Hunger, à faire des recherches sur ce sujet (**204**). Un Champignon, l'*Aspergillus niger*, fut adapté à des solutions nutritives auxquelles on ajoutait des quantités croissantes de sels ayant un fort pouvoir osmotique. Les spores produites par le Champignon donnèrent des individus qui montraient une adaptation incontestable aux solutions concentrées. Léo Errera conclut de ces expériences que l'*Aspergillus* peut transmettre à ses descendants un caractère nouveau — la faculté de vivre dans ces liquides concentrés — qu'il n'avait pas lui-même reçu de ses parents et qu'il a acquis pendant sa vie.

L'analyse rapide que nous venons de faire des publications botaniques d'Errera, est loin d'embrasser la totalité de son œuvre : de nombreux travaux ne rentrent dans aucune des rubriques que nous avons établies ici. Citons, en particulier, sa note sur la structure de la cellule de Levure (**200**) où il s'occupe du noyau de ce Champignon, et celle où il décrit *Spirillum Colossus*, une Bactérie proprement dite, qui est plus grosse qu'aucune de celles qui avaient été signalées précédemment (**249**).

Il a écrit aussi plusieurs biographies. Leur lecture est instructive et captivante. car on y sent non seulement que LÉO ERRERA a fouillé profondément l'œuvre dont il parle, mais encore qu'il s'est efforcé de replacer l'homme dans son entourage et de nous le montrer agissant dans son milieu réel. Les plus intéressantes de ces biographies sont celles de SCHLEIDEN (30), de CLAUTRIAU (235) et de FR. CRÉPIN (293). Celle-ci était inachevée au moment de la mort d'ERRERA. Elle a été terminée par M. TH DURAND.

Pour donner une idée du soin qu'il apportait à la rédaction de ces biographies. il suffira de dire que pour rédiger les vingt premières pages de la notice sur FR. CRÉPIN il lut plus de cinq cents lettres écrites et reçues par le botaniste dont il retraçait la vie et qu'il compulsa minutieusement tous ses carnets d'herborisation.

Examinons enfin les œuvres pédagogiques d'ERRERA. Le nombre en est grand et la diversité étonnante. Disons d'abord un mot, pour n'y plus revenir, des communications qu'il faisait aux séances des sociétés scientifiques de Bruxelles. Il était l'un des hommes auxquels on demandait le plus volontiers une communication sur quelque sujet d'intérêt actuel, car il était à la fois bon savant et bon orateur; le fond et la forme de sa communication étaient également intéressants. C'est à la Société belge de microscopie qu'il prenait le plus souvent la parole La liste bibliographique renseigne des notices sur les cellules végétales multinucléées (19), sur les Diatomées (47), sur la méthode des Bactéries et l'assi-

milation chlorophyllienne (**65** et **67**), sur la structure des Bactéries (**123**), sur la feuille comme plaque photographique (**150**), etc. A la Société de botanique, ce sont des communications sur les sphères attractives chez les Végétaux (**107**), sur la pointe de la racine (**149**). Le *Bulletin* de la Société d'anthropologie et celui de la Société des sciences de Bruxelles contiennent également des notes résumant des communications faites aux séances.

D'autres écrits, plus spécialement pédagogiques, sont consacrés à la description d'appareils servant à l'enseignement, tels que ceux qui sont destinés à démontrer le mécanisme de la turgescence et les mouvements des stomates (**82**), ou à des procédés de conservation des spécimens qui servent à la démonstration pendant les leçons de botanique (**175**). Signalons aussi deux notes consacrées à la terminologie scientifique : dans l'une, il propose les termes de *lame* et *lamelle* pour désigner le porte-objet et le deck-glas (1), et le terme *micron* pour représenter la millième partie du millimètre (**54**); dans l'autre, il adjure les botanistes d'employer toujours les noms latins des plantes dont ils parlent (**116**).

Au moment de la fondation du laboratoire d'anatomie et de physiologie végétales de l'Université de Bruxelles, il publia, dans la *Revue de Belgique*, un article plein d'idées larges et élevées sur le rôle du laboratoire dans la science moderne (**55**).

Il convient aussi de signaler deux rapports, de longue haleine, consacrés à des objets pédagogiques. Si jamais

(1) Ces dénominations sont actuellement adoptées par tous les micrographes.

on crée un « Palais du Peuple » à Bruxelles, et si l'on y réalise une salle de botanique, conforme au projet conçu par LÉO ERRERA. nous aurons l'une des œuvres d'enseignement populaire les plus intéressantes et les plus complètes qu'il y ait au monde (**104**).

Le *rapport* qu'il a fait sur le prix JOSEPH DE KEYN (**97**), et qui commence par ces mots : « Il y a trois façons principales de procurer le sommeil à nos semblables : la morphine, le chloral et les rapports académiques », est un chef-d'œuvre d'esprit critique.

J'en arrive enfin aux ouvrages d'enseignement. *Les bases scientifiques de l'agriculture* (**137**) sont un simple résumé de cours d'Extension, mais on y retrouve le désir d'être à la fois complet, clair et concis. Le Sommaire du Cours de Botanique fait en candidature en sciences (**203**) possède ces mêmes qualités, qui caractérisent d'ailleurs toute l'œuvre d'ERRERA.

Les quinze *planches de physiologie végétale,* faites en collaboration avec le regretté E. LAURENT, ont eu le succès le plus complet et le plus mérité (**181**). Peut-être pourrait-on leur reprocher de faire croire trop facilement au professeur qu'il n'est pas nécessaire d'exécuter devant les élèves les expériences, quand on peut leur en mettre sous les yeux une reproduction si fidèle.

Le *cours de physiologie moléculaire* qu'il faisait en doctorat en sciences a été rédigé par son élève, M. SCHOUTEDEN. C'est un travail considérable où se trouvent condensées, pour la première fois, toutes les applications de la physique moléculaire et de la physico-chimie à la biologie végétale (**297**).

IV

Œuvres philosophiques et scientifiques d'intérêt général.

Les travaux botaniques qui viennent d'être passés en revue ne représentent qu'une partie — la plus importante sans doute — de l'activité scientifique d'Errera, qui était en quelque sorte un esprit universel.

Dans une conférence *Sur la nécessité des études superflues*. il avait développé cette idée, que chacun de nous ne doit pas rester parqué dans son étroite spécialité, mais savoir s'intéresser à des questions abstraites Cet intérêt pour les études générales, pour les sujets à portée philosophique, il l'avait au plus haut degré. On le retrouve dans un grand nombre de ses écrits scientifiques et dans le choix des matières qu'il aimait à traiter dans ses conférences publiques.

Nous examinerons ici succinctement celles de ses œuvres qui touchent directement ou indirectement aux questions philosophiques, ainsi que les travaux scientifiques qui sortent du cadre de sa spécialité.

Comme beaucoup de biologistes, Léo Errera était *agnosticiste* en philosophie.

« La question de l'*origine première* des lois, » disait-il en 1897 dans une lettre adressée à un confrère de l'Académie, « me semble aussi peu soluble que la question de l'origine des temps ou des limites de l'espace. Cette limitation de l'esprit humain, il faut, je pense, la reconnaître

loyalement. Et, ces bornes une fois précisées, il devient loisible à chacun soit de s'arrêter là, soit de voler avec les ailes de la foi là où le fanal de la science fait défaut. »

Ces tendances philosophiques sont manifestes dans le petit écrit intitulé : *A propos de la conférence de M. Raoul Pictet sur le libre arbitre en face de la physique contemporaine* (**131**).

« Il est bon d'agiter de temps en temps ces grands problèmes de matière, de force, de libre arbitre, presque aussi vieux que l'humanité, mais d'actualité éternelle, et d'autant plus passionnants qu'ils sont peut-être insolubles », nous dit il.

. . . .

Et plus loin : « Aussi, malgré le mérite du savant, malgré le charme de l'orateur, il nous faut avouer en toute humilité que nous n'apercevons point la démonstration espérée. Le problème du libre arbitre reste ouvert : article de foi pour les uns, illusion pour d'autres. Et la science continuera sa marche, patiente et imperturbable, sans se laisser troubler par les feux follets lointains de la métaphysique, mais sans interdire non plus à ses adeptes de jeter de temps en temps un regard et un sourire vers ses vacillantes lueurs. »

Nous parlions tantôt de sa conférence sur *La nécessité des études superflues* (**120**).

« Il y a profit, dit-il, pour chacun de nous à appliquer son attention à des sujets de nature abstraite et sans utilité immédiate, à secouer la poussière des idées quotidiennes et à s'élever vers les régions du savoir théorique et désintéressé. »

Errera insiste sur le danger de l'utilitarisme qui tend

à nous envahir, de cette façon trop pratique d'envisager la vie, de l'*américanisation* comme l'appelait DU BOIS-REYMOND dans un discours célèbre :

« Encourageons le culte du superflu intellectuel; bien plus que les préoccupations de notre métier de chaque jour, il représente ce qu'il y a de durablement utile. Sachons sortir du terre-à-terre de notre vie pratique. Cherchons surtout à donner à la jeunesse une intelligence ouverte, et non pas seulement une carrière lucrative.

» Et de même que la Grèce rayonnera éternellement dans le monde par ses penseurs aux spéculations abstraites, par ses artistes aux œuvres superflues, persuadons-nous bien que la grandeur d'un peuple se mesure à son désintéressement. »

Dans *Les plantes ont-elles une âme* (**238**)? ERRERA insiste sur la parenté qui existe entre tout ce qui vit, plantes et animaux. Résumons-la d'après le texte paru dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (janvier 1901).

L'âme n'est pas le privilège exclusif de l'espèce humaine. Les propriétés fondamentales de ce que nous désignons sous le nom d'âme se retrouvent chez les animaux. Nous sommes obligés à leur en attribuer une. L'homme n'est pas un être à part dans la nature : c'est tout bonnement un mammifère qui a eu de la chance en même temps que de l'avancement — à peu près comme les Fourmis dans la grande classe des Insectes.

Ce premier pas franchi, nous nous retrouvons devant un problème analogue : Les plantes ont-elles une âme? Si elles semblent lentes, stupidement enracinées toujours à la même place, l'expérience nous apprend

qu'elles n'en sentent pas moins, qu'elles réagissent, qu'elles restent moins inertes qu'on pourrait le croire *a priori*.

Les actes mentaux ont pour caractéristique d'être accomplis en vue d'un but futur et par des moyens choisis. La plante nous offre des exemples nombreux d'actes (par exemple l'héliotropisme de la tige aérienne) présentant ces caractères. La plante peut percevoir des impressions. Elle y répond, comme les animaux, par des réactions appropriées.

Chez l'animal, il y a un rapport bien net entre la valeur de l'excitant et celle de la réaction. Ce rapport est donné par la loi de WEBER. Cette loi, regardée longtemps comme applicable seulement aux phénomènes psychiques de l'homme, a été vérifiée pour le chimiotaxisme des Protozoaires et pour la sensibilité héliotropique de certains Champignons. Tout récemment encore, on la vérifiait pour les propriétés osmotiques des cellules végétales proprement dites.

Si l'on répète les excitations, on observera chez la plante les phénomènes d'accoutumance. Comme les animaux, les plantes acquièrent des habitudes; elles ont une mémoire.

Quant à la question de savoir si la plante a conscience ou non des mouvements qu'elle exécute, on n'a pas à s'en occuper en physiologie végétale.

Cet ensemble de faits montre qu'au point de vue psychologique il existe une parenté des plus manifestes entre tout ce qui vit.

Ce qui, pour beaucoup, constitue l'*âme* : c'est-à-dire la faculté de sentir et de réagir suivant des lois détermi-

nées ; la faculté d'établir un raisonnement et de se diriger, par des moyens choisis, vers un but lointain; la possibilité de recueillir des impressions, de les conserver et de les utiliser après coup ; toutes ces propriétés qui se perdent à la mort, tout cela se retrouve jusqu'à un certain point chez les végétaux. Sans doute, tout chez eux est simple, rudimentaire, mais tout y est déjà esquissé. L'âme s'est compliquée et différenciée chez les animaux et chez l'homme. Elle en est arrivée à former un agrégat d'innombrables propriétés. *Elle n'a fait en cela que suivre l'évolution et la complication de la structure anatomique.*

Le 5 juin 1899, Léo Errera faisait devant la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, une conférence intitulée : *A propos de génération spontanée* (213).

Son but était de rechercher dans quelle mesure certaines études récentes de physico-chimie peuvent éclairer la question de l'origine première de la vie à la surface du globe et de montrer que les expériences négatives de Pasteur et de son école sur la génération spontanée ne résolvent pas définitivement la question.

Après avoir rappelé que la *génération initiale sans parents* apparait comme un postulat inéluctable, quoiqu'elle n'ait jamais été réalisée jusqu'ici dans des conditions expérimentales probantes, il s'est attaché à établir que la question est en quelque sorte prématurée.

Elle est prématurée, si on l'envisage au point de vue chimique. En effet, avant de l'aborder avec quelque chance de succès, il faudrait que nous fussions maîtres de la synthèse, non seulement des hydrates de carbone,

mais aussi des corps gras naturels et des matières protéiques dans le sens le plus large du mot.

La question est sans doute aussi prématurée, si on l'envisage au point de vue dynamique. On a souvent insisté sur les analogies que présentent la genèse des êtres vivants et la naissance des cristaux dont les solutions sont sursaturées. Une solution concentrée d'hyposulfite de soude, de chlorate de soude, de sel de Glauber ne cristallise que si l'on amorce la solution en y projetant un germe cristallin. Or, il résulte des expériences déjà anciennes de VIOLETTE et DE GERNEZ et de celles plus récentes d'OSTWALD et de TAMMANN, qu'il existe pour un liquide qui tend à cristalliser, deux domaines distincts : dans l'un, il ne se forme de cristaux que si l'on amorce au moyen de germes cristallins ; dans l'autre, la présence de ces germes n'est pas nécessaire. Ce sont deux façons diverses d'instabilité.

Le *bétol* est un corps solide à la température ordinaire, qui fond à 96°. Mais une fois fondu, il restera liquide, même si on le refroidit. Il ne cristallisera, par exemple à 40° ou 50°, que si l'on y projette des germes cristallins de *bétol*. A des températures plus basses, comprises entre + 25° et — 5°, le *bétol* surfroidi laissera apparaître spontanément quelques centres cristallins, d'où la solidification gagnera toute la masse.

Entre 25° et 96°, les cristaux ne se forment donc pas par génération spontanée ; il est nécessaire d'ensemencer le liquide pour les voir se développer. Au-dessous de 25°, il y a *génération spontanée* de cristaux.

On peut, avec OSTWALD, parler dans le premier cas d'*équilibre métastable :* c'est le domaine de la *génération*

par germes ou filiation, tandis que le second cas représente l'*équilibre labile* d'OSTWALD : c'est le domaine de la génération sans germes ou *génération spontanée.*

La glycérine, que nous sommes habitués à considérer comme un liquide, est en réalité solide à la température de 15° puisque son point de fusion est de 17° à 18° Mais la glycérine reste indéfiniment liquide par surfusion même à des températures très inférieures à 17°. Nous sommes ici dans l'équilibre *métastable* d'OSTWALD. La glycérine ne cristallise que si l'on y projette des cristaux de glycérine. Ces cristaux se sont produits spontanément dans deux ou trois circonstances sous l'influence de conditions mal déterminées. On ne pourra faire cristalliser la glycérine en dessous de 17° que si l'on possède un échantillon de ces cristaux.

On peut établir un rapprochement entre la genèse des cristaux dans le domaine de l'équilibre métastable et celui des êtres vivants par filiation. La formation des cristaux dans l'équilibre *labile* serait l'analogue de la génération spontanée des êtres vivants.

Voici la conclusion de LÉO ERRERA : « Au point de vue de la synthèse chimique, la question de la génération spontanée n'est pas mûre; au point de vue dynamique, nous n'avons probablement pas réussi jusqu'à présent à entrer dans le domaine de l'*équilibre labile* et nous sommes restés dans celui de la *métastabilité*, où il n'y a point d'espoir d'aboutir. Si donc la génération spontanée est encore irréalisée, rien ne prouve qu'elle soit irréalisable. »

Cette causerie était accompagnée de projections de la cristallisation du *salol* et d'expériences sur la cristallisation spontanée du *bétol.*

Un autre sujet de conférence qu'il a traité à différentes reprises c'est la *Notion de l'individu,* ou mieux *La genèse de l'individu* (222).

Il a résumé lui-même ses idées dans le *Numéro jubilaire de la Flandre libérale* (décembre 1899).

« Chez beaucoup d'êtres inférieurs, tout est subordonné à la reproduction, à la multiplication : l'organisme ne se nourrit, ne se développe que pour former le plus tôt possible et le plus abondamment possible des germes d'organismes semblables à lui. L'individu n'est que le moule passager des germes de l'espèce.

» Mais à mesure que l'organisation s'élève, que la structure se perfectionne, que la vie se différencie et se complique, que les rapports avec le monde ambiant deviennent plus variés et plus riches, nous voyons de plus en plus s'intercaler dans le développement une phase où l'être vit pour lui-même, où il étale ses propres organes et satisfait ses propres besoins

» Bientôt le besoin crée le désir — cette première et confuse ébauche d'un sentiment de l'idéal.

» L'individu s'affirme de plus en plus; le maintien de son existence devient une chose distincte et presque aussi importante que la perpétuation de l'espèce : il se réserve une place dans la vie spécifique L'arbre qui dure des siècles, l'animal supérieur qui survit à la période où il procrée, nous montrent clairement cette expansion de l'individu.

» Elevons-nous plus haut encore, et l'individu réclame sa part jusque dans la conservation de l'espèce : c'est l'amour.

» Mais cet épanouissement de la vie individuelle ne peut se réaliser que par une différenciation de plus en plus profonde entre des cellules corporelles et des cellules reproductrices. De là l'origine de la mort naturelle. Tant que l'être existe uniquement pour la reproduction, toutes ses

parties out la perpétuité qui appartient à l'espèce : il se résout tout entier en ses descendants et rien de lui ne meurt. Une fois, au contraire, que la vie individuelle se manifeste bien distincte de la vie de l'espèce, on voit survenir la mortalité qui est le propre de l'individu.

» Ainsi la mort nous apparaît — un peu comme dans la légende adamique – comme la rançon de l'individualité et de l'amour.

» Enfin. après que les individus sont bien constitués en entités indiscutables, une différenciation commence à se produire entre eux. Ils étaient tous pareils, ils seront de plus en plus divers. Les individus deviennent des personnes, l'agrégat devient société.

» Le rôle de la société sera donc d'assurer le mieux possible l'équilibre entre les exigences de l'individu et celles de l'espèce, entre les aspirations de chacun et les besoins de tous. »

Une leçon élémentaire sur le Darwinisme (215) nous donne un exposé magistral du *Transformisme* ou *Évolution des êtres vivants*, qui se termine par le passage suivant :

« Répétons-le une fois de plus : devant les énigmes de l'univers et surtout devant les finalités admirables que la nature vivante nous offre à chaque pas, il y a trois attitudes possibles :

» La *négation* : prétendre qu'il n'y a pas de finalité, mais simplement l'effet du hasard. C'est violenter les faits les plus clairs. C'est la politique de l'autruche qui s'imagine que la difficulté a disparu, parce qu'elle se refuse à la voir;

» L'*adoration* : admettre que tout est l'œuvre d'une intelligence supérieure et omnipotente, et renoncer ainsi délibérément à toute tentative d'explication; c'est, en d'autres termes, abdiquer;

» Enfin, l'*investigation* : rechercher patiemment s'il n'y a pas moyen de rendre compte de ces merveilleuses harmonies, les étudier dans leurs détails afin d'en discerner les facteurs et les causes.

» Entre ces trois alternatives, *nier*, *abdiquer* ou *chercher*, la troisième est la seule qui convienne à l'homme de science, la seule qui soit digne d'esprits éclairés et libres

» Et cette attitude qui nous paraît seule compatible avec l'esprit scientifique est respectueuse aussi d'une foi sincère. Car, revendiquer pour la science, sans nul partage, la totalité de son domaine, ce n'est pas méconnaître l'existence possible d'un domaine de l'inconnaissable La sphère chaque jour plus vaste du connu n'en est pas moins plongée dans l'inconnu immense. Libre à ceux qui le veulent de donner asile à la notion d'une Cause première ou d'un Être suprême dans ces régions inexplorables où chacun de nous erre au hasard de ses sentiments, de ses traditions et de ses désirs »

Dans une série de six leçons faites sous les auspices de l'Université de Bruxelles (182), il examine la question *Existe-t-il une force vitale?* Je transcris ici les conclusions telles qu'elles sont formulées dans l'excellent *Syllabus* destiné à ses auditeurs.

« Il résulte de l'ensemble de notre étude *que l'on n'a point démontré jusqu'ici l'existence, chez les êtres vivants, d'une source d'énergie indépendante des énergies qui se manifestent aussi en dehors d'eux.*

» Mais si aucune des composantes, prise isolément, n'appartient en propre à l'organisme, la résultante peut néanmoins être appelée *vitale*, c'est-à-dire liée à sa *structure* complexe et à son *intégrité* — tout comme nous pouvons décomposer le fonctionnement d'une machine à fabriquer le papier, par exemple, en mouvements dont aucun ne lui est

propre, mais dont la succession et le résultat sont caractéristiques pour elle.

» Quant à la structure actuelle de l'être vivant, elle nous apparaît comme la conséquence de son *développement historique*. Cet élément constitué par le *temps* existe également dans la nature inorganique : l'état actuel du système planétaire, la situation météorologique à chaque moment, etc., ont aussi leur histoire.

» Après avoir cherché à tout ramener à de la matière et à de l'energie, nous pouvons faire un pas de plus. Cette distinction même n'est probablement qu'un dernier reste de l'antique croyance à un *double* (§ 7). Car nous ne connaissons de la matière rien que les énergies qui agissent en elle. De la sorte, les deux notions de matière et d'énergie se fondent en une seule (CLAPARÈDE, DU BOIS-REYMOND, OSTWALD, etc.)

» Comme toutes les transformations de l'énergie s'accomplissent suivant des lois rigoureuses, nous voyons le caprice, qui dans la mythologie envahissait tout (§ 10), avoir reculé de plus en plus jusqu'à disparaître complètement

» Nos conceptions ont donc suivi en raccourci la marche du monde lui-même, s'élevant, par ses forces immanentes, du désordre à l'ordre, du chaos au cosmos. »

Sur la limite de petitesse des organismes. — La question de la limite probable de petitesse des organismes a été traitée dans une communication faite à la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles. Comme tant d'autres de ses communications si instructives et si suggestives, celle-ci soulève un problème de biologie générale à première vue peu accessible à l'investigation positive et pour laquelle il fournit cependant une réponse aussi ingénieuse que précise.

Les plus petits microbes (257) visibles au microscope, par exemple *Micrococcus progrediens* (SCHRÖTER), nous dit-il, ne mesurent que $0^{\mu}15$ de diamètre. En les supposant formés de 14 °/₀ d'albuminoïdes (NENCKI) et en admettant pour ces dernières substances un poids moléculaire de 10 166 environ (T. HOFMEISTER) et un poids absolu de 8.7×10^{-18} milligrammes, on arrive à la conclusion que le micrococcus de $0^{\mu}1$ de diamètre renferme au maximum 10 000 molécules de substance albuminoïde. Un micrococcus de $0^{\mu}05$ ne renfermerait qu'un millier de molécules albuminoïdes; enfin un micrococcus de $0^{\mu}01$ (soit un quinzième du diamètre du *Micrococcus progrediens*) n'aurait plus qu'une dizaine de molécules albuminoïdes.

On voit qu'il ne faut pas pousser bien loin la réduction des dimensions des microbes pour arriver à des grandeurs du même ordre que celui des molécules d'albuminoïde.

« *Il faut en conclure, avec un degré de probabilité qui est du même ordre que la probabilité de la théorie moléculaire de la matière, qu'il ne saurait exister des organismes qui soient aux Bactéries ordinaires ce que celles-ci sont aux organismes supérieurs,* c'est-à-dire d'une taille un million de fois moindre et, par conséquent, d'un poids un million de million de millions de fois plus faible. Bien mieux, l'existence de microbes quelques centaines de fois plus petits que ceux que nous connaissons serait déjà une impossibilité.

Les « microbes invisibles » dont nous avons parlé au début de cette étude ne sont donc, très probablement,

qu'un peu plus petits que les plus petits des microbes visibles (1). »

Pourquoi les éléments de la matière vivante ont-ils des poids atomiques peu élevés (73)? telle est la question examinée par Léo Errera dans un article qui a eu un juste et légitime retentissement.

Il propose d'appeler éléments *biogéniques* les corps simples, assez peu nombreux d'ailleurs, qui composent tous les êtres vivants. Comme Preyer et Sestini l'avaient fait observer les premiers, ces éléments ont tous des poids atomiques peu élevés.

Errera a fait un pas de plus et a montré que cette coïncidence n'est pas fortuite et que la légèreté des atomes de ces éléments est liée à un ensemble de propriétés dont l'importance pour les organismes est manifeste. De toutes les combinaisons possibles, celles des atomes légers avaient donc le plus de chance de présenter cette association de phénomènes complexes que nous nommons la vie, et de former les premiers êtres.

« Les éléments à atomes légers sont les plus répandus à la surface du globe ; leurs composés les plus simples sont généralement ou gazeux ou solubles dans l'eau, ce qui explique l'arrivée des aliments dans l'organisme et l'élimination des déchets ; la plupart sont mauvais conducteurs de la chaleur et de l'électricité, et tous ont,

(1) Les considérations théoriques développées ici par Léo Errera ont été confirmées récemment (septembre 1907), par les recherches expérimentales de Molisch sur les *Ultramicroorganismes* (*Naturwissensch. Rundschau*, 28 nov. 1907, p. 618).

d'après les règles de DULONG et PETIT, REGNAULT, KOPP et MARIGNAC, des chaleurs spécifiques élevées. Ceci permet aux organismes, tout en ayant relativement peu de masse, de supporter plus facilement et de ne subir que peu à peu les variations calorifiques et électriques du milieu extérieur, et de dépenser beaucoup d'énergie sans abaisser beaucoup leur température.

» Ce sont là des faits et non point des conjectures. Enfin, nous avons montré qu'il y a lieu de supposer, d'après la théorie mécanique de la chaleur, que les atomes légers, en s'accumulant en très grand nombre, donnent naissance à des molécules que la chaleur disloque beaucoup et échauffe peu. Nous aurions là un des facteurs de cette instabilité chimique qui caractérise le protoplasme vivant. »

Dans une conférence sur l'*Optimum* (168), LÉO ERRERA développe une idée introduite en 1860 dans la science par l'illustre botaniste SACHS, et que l'on peut formuler ainsi :

« La vie n'est possible qu'entre certaines limites, dans les conditions générales d'humidité, d'aération, de température, de pression du milieu extérieur. Entre ces limites, il existe un certain degré moyen ou *optimum* de ces conditions, pour lesquelles les manifestations vitales atteignent leur apogée. »

Cette loi de l'*optimum*, ERRERA l'avait déjà formulée d'une façon heureuse en 1878, à propos de ses études sur la *fécondation croisée* (11).

« Tout phénomène vital qui est fonction d'une variable, nous dit-il, commence à se produire à partir d'un cer-

tain état de la variable (*minimum*). se réalise de mieux en mieux à mesure que la variable croît jusqu'à un état déterminé (*optimum*), après quoi un accroissement de la variable fait se réaliser de moins en moins bien le phénomène; celui-ci s'arrête enfin quand la variable a atteint une certaine valeur (*maximum*). »

Il attachait à juste titre une importance considérable à cette notion de l'*optimum* et y revenait volontiers dans ses cours et dans ses publications.

Pourquoi dormons-nous? Théorie physiologique du sommeil. - LÉO ERRERA a développé pour la première fois sa théorie chimique du sommeil dans une causerie ayant pour titre *Pourquoi dormons-nous?* faite à la Société d'anthropologie de Bruxelles, le 26 juillet 1886 (1).

Il a repris le même sujet devant la Société d'anthropologie, le 23 mars 1895, sous le titre : *Sur le mécanisme du sommeil, aperçu critique.* Voici, en quelques mots, le nœud de son argumentation :

« L'activité de tous les tissus (et en première ligne des deux plus actifs qui sont le tissu nerveux et le tissu musculaire) est indissolublement liée à des écroulements chimiques. Au nombre des déchets qui en résultent figurent des corps, plus ou moins analogues aux alcaloïdes, les *leucomaïnes*, découvertes par ARMAND GAUTIER. Transportées par le sang, elles sont retenues, sans doute, chi-

(1) Voir *Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, 1887, V, fasc. 4, pp. 249-277. Reproduit sous le même titre dans la *Revue scientifique* du 23 juillet 1887, pp. 105-114; dans la *Revue norwégienne Naturen*, octobre 1887, sous ce titre: *Hvorfor sover vi?*

miquement par les centres cérébraux; et comme plusieurs d'entre elles ont une action fatigante et narcotique, elles doivent occasionner à la longue la fatigue et amener le sommeil. Pendant l'activité, il se forme plus de ces *leucomaînes* par écroulement, qu'il ne s'en détruit par oxydation.

» Mais, durant le sommeil, la destruction l'emporte. Leurs produits d'oxydation, n'ayant plus d'affinité spéciale pour le protoplasme et la substance grise, sont lavés et enlevés par le courant sanguin. La cellule nerveuse se trouve alors nettoyée : une légère excitation suffira à provoquer son réveil.

» *Travail, fatigue, sommeil, réparation* et *réveil* ne sont plus seulement des événements qui se succèdent, mais des phénomènes qui s'enchaînent les uns aux autres en un cycle régulier et nécessaire.

» Les alternatives de veille et de sommeil deviennent, dans cette hypothèse, semblables aux mouvements rythmiques de la respiration ou aux phases d'activité ou de repos d'un muscle. »

Cette hypothèse de la cause toxique du sommeil, en faveur de laquelle Errera avait réuni un imposant faisceau de probabilités, donna lieu à des discussions approfondies devant la Société d'anthropologie. A la théorie chimique du sommeil on opposa successivement la *théorie vasculaire*, qui voit dans l'anémie cérébrale la cause du sommeil, la *théorie histologique* de Rabl-Rückhard, Lépine et Duval, celles de Raphaël Dubois, de Serguéyeff, etc.

Léo Errera fit observer fort justement que la plupart de ces soi-disant *théories du sommeil* ne sont que des

descriptions amplifiées de certains signes du sommeil, et ne constituent en aucune façon des *théories explicatives* du sommeil. Quand on affirme que l'anémie corticale caractérise le sommeil, on indique simplement une des *conditions* du sommeil, mais on n'en donne pas une *explication*. La *théorie toxique* du sommeil, au contraire, montrera que les modifications circulatoires des centres nerveux sont une conséquence de l'empoisonnement des éléments nerveux par les *leucomaïnes*, formées et accumulées pendant l'état de veille. De même, en supposant établie la doctrine de la discontinuité par rétraction des prolongements des cellules nerveuses voisines chez l'individu qui dort, il faudrait encore rechercher la cause de ces phénomènes histologiques. Cette cause, la théorie chimique la trouve dans l'action toxique des leucomaïnes.

Errera ne se dissimulait pas le caractère hypothétique de sa théorie, sur laquelle il appelait en termes formels le contrôle de l'expérience. Malheureusement, ce sont des expériences fort difficiles : quoiqu'il s'agît d'un domaine qui ne lui était pas familier, il n'hésita pas, vu l'importance du sujet, à tenter dès 1888, soit seul, soit avec le Dr Jacques, un certain nombre d'expériences sur des chiens fatigués et non fatigués. « Les résultats ont été peu concluants, disait-il en 1895, et ces recherches doivent être reprises »

Comme il a été dit plus haut, les questions de physique et de physico-chimie, principalement celles qui touchent à la biologie, intéressaient Errera au plus haut point. Il fut certainement l'un des premiers à pressentir l'inter–

vention des forces de la physique moléculaire, *tension superficielle, pression osmotique, ionisation*, dans la structure et la vie cellulaires. Plusieurs fois il les a prises comme sujets de conférences ou de communications faites à des congrès ou à des sociétés savantes.

Il lisait tout ce qui paraissait en physique moléculaire, en chimie physiologique. Dès qu'une expérience de physique lui paraissait de nature à jeter quelque lumière sur les phénomènes de la vie, il la répétait, la variait, de manière à en faire matière de démonstration. Et la joie qu'il éprouvait devant une expérience nouvelle, simple et de portée élevée, il la faisait partager à ses élèves, à ses collègues, à ses amis. Nombreuses sont les séances de la Société des sciences médicales et naturelles où LÉO ERRERA exécuta, devant ses collègues ravis, les belles démonstrations qu'il venait d'introduire dans ses cours. Telles, par exemple, les expériences de TAMMAN sur le *bétol* et les solides surfondus (voir plus haut), les expériences sur les *amibes mercurielles*, sur la projection des *phénomènes plasmolytiques*, les phénomènes d'*accroissement* des plantes, sur les *bulles de savon*.

« L'étude de la tension superficielle paraît devoir nous donner la clef d'un grand nombre de phénomènes vitaux : elle nous aide en particulier à comprendre ce fait physiologique capital : le mouvement du protoplasme sous l'influence des excitants extérieurs », disait-il dans une causerie avec démonstrations faite le 30 octobre 1886, à la Société belge de microscopie, sur *Le mouvement protoplasmatique et la tension superficielle* (75).

Il a toujours donné une grande importance aux questions se rattachant à la *pression osmotique*. Il a le premier

proposé une unité rationnelle de pression osmotique.

« Il convient d'exprimer les pressions osmotiques et les pressions gazeuses en fonction d'une même unité rationnelle, dit-il dans une communication parue dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique* (Classe des sciences), n° 3, mars 1901, pages 127-133. L' « atmosphère » étant une unité arbitraire et qui, de plus, n'est pas fixe, il y a lieu de recourir au système des mesures absolues CGS et de prendre pour unité de pression ou d'effort la myriotonie ($\frac{T}{M}$), c'est-à-dire la pression de dix mille dynes par centimètre carré de surface, la dyne étant, comme on le sait, la force qui imprime à la masse de 1 gramme une accélération de 1 centimètre par seconde.

» La myriotonie correspond grossièrement à $^{1}/_{100}$ d'atmosphère. Elle est d'un ordre de grandeur très convenable pour les mesures et les calculs, tant de pression gazeuse que de pression osmotique.

» Avec cette unité, l'équation fondamentale $pv = i\,\mathrm{RT}$ devient $p_{\frac{T}{M}}\, v_{\mathrm{lit.}} = 8.32\, i\,\mathrm{T}$. » (**239** et **273**).

Citons encore deux travaux de physique pure :

Magnétisme et poids atomique. — « Quelques années après la publication du célèbre mémoire de Mendeleïeff et encore sous l'impression profonde que sa lecture m'avait produite, je remarquai que le magnétisme des corps simples est périodiquement dépendant de leur poids atomique, de telle sorte qu'un parallélisme étroit s'observe entre les propriétés magnétiques des éléments et leur position dans les séries établies par le chimiste russe. C'est ce que j'indiquai dans un billet cacheté dont l'Académie voulut bien accepter le dépôt en sa séance du 2 février 1878, et dont elle ordonna l'ouverture

et la publication en sa séance du 5 mars 1881. » Tel est le préambule d'une note insérée dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (**229**), dans lequel Léo Errera rappelait la principale conclusion de son billet cacheté de 1878 : *Le magnétisme des corps simples est périodiquement dépendant de leur poids atomique.... Les corps des séries impaires de Mendeléïeff sont diamagnétiques; les corps des séries paires sont paramagnétiques.*

Cette note se termine par un tableau des poids atomiques et du magnétisme des corps simples, d'où ressort nettement la nouvelle relation découverte.

Une pluie expérimentale, lettre à M. Lancaster (**170**), nous donne la curieuse expérience suivante que Léo Errera avait trouvée par un heureux hasard :

« On prend un vase cylindrique en verre de Bohême d'une vingtaine de centimètres de haut sur une dizaine de centimètres de diamètre, on le remplit à moitié d'alcool fort (92 p c.), on le couvre d'une soucoupe en porcelaine et on le chauffe au bain marie. Il faut chauffer assez longtemps, afin que le liquide, le vase tout entier et la soucoupe atteignent une température élevée et qu'un certain équilibre s'établisse entre eux, sans aller toutefois jusqu'à l'ébullition de l'alcool. Retirons alors le tout du bain-marie, en ayant soin de ne pas trop agiter le liquide, posons sur une table en bois et observons. Le liquide chauffé dégage en abondance des vapeurs d'alcool; au bout de quelques minutes, la soucoupe s'est suffisamment refroidie et les vapeurs commencent à se condenser dans son voisinage. Bientôt il se forme ainsi des nuages nettement visibles, et ceux-ci se résolvent à leur tour en très fines gouttelettes de pluie qui retombent régulières, verticales, innombrables dans le liquide. Les gouttelettes mesurées au microscope horizontal ont en moyenne 40 à

50 millièmes de millimètre de diamètre : il y en a parfois de plus grosses, souvent de plus petites. Ce spectacle intéressant peut durer près d'une demi-heure. Au début, les vapeurs montent jusque tout contre la soucoupe. Mais à mesure que tout le système se refroidit, le niveau où se fait la condensation s'abaisse naturellement de plus en plus et l'on constate maintenant, au-dessus de la zone des nuages, une zone parfaitement claire. On a, de la sorte, en raccourci, toute la circulation aqueuse de l'atmosphère : le liquide qui s'évapore représente l'océan; tout en haut, il y a le ciel pur, au-dessous, les nuages qui se résolvent en pluie véritable, et celle-ci retourne à l'océan. Seulement, au lieu de l'eau, tout celà est constitué par de l'alcool.

» Il serait étonnant que ces phénomènes si simples n'eussent jamais été décrits. Cependant, puisque nous ne nous souvenons pas de les avoir vu mentionner dans la littérature météorologique que vous connaissez si complètement, je crois bien faire en vous signalant ici les conditions où ils se produisent. »

Léo Errera avait publié dans la *Revue scientifique* (53 et 194) une courte note sur l'utilisation de l'hydrogène (ou du gaz d'éclairage) liquide dans les ascensions en ballon. Il proposait aux aéronautes d'emporter avec eux dans une série de bouteilles en métal une provision d'hydrogène liquide. Cet hydrogène aurait servi à gonfler une enveloppe accessoire du ballon, dans les cas où l'on veut augmenter la force ascensionnelle de celui-ci. Pour redescendre, il suffisait de laisser échapper le gaz de cette enveloppe. Dans ce système, l'hydrogène liquide remplaçait le lest sur lequel il présente de multiples avantages.

Son esprit toujours en éveil s'était aussi intéressé à la

reproduction photographique des couleurs. Il avait eu l'idée (réalisée par d'autres depuis) d'exécuter des épreuves colorées au moyen de trois impressions successives en trois couleurs élémentaires, appliquées sur une même base transparente.

V

Polémiques avec des journalistes catholiques à propos de questions philosophiques ou scientifiques.

Les idées développées par Léo Errera sur le *Darwinisme* furent le point de départ d'une polémique dans les journaux catholiques. Le *XXe Siècle*, le *Bien public*, le *Patriote*, le *Courrier de Huy* attaquèrent le *Darwinisme* au nom de la religion.

Léo Errera fit spirituellement remarquer que si les *journalistes* catholiques, en général fort ignorants en matière de science, croient devoir attaquer la théorie de l'*Évolution* en se plaçant sur le terrain religieux, la même unanimité n'existe pas parmi les *savants* catholiques, dont bon nombre sont des Darwinistes convaincus. Il insista sur le danger qu'il y a pour les théologiens à combattre au nom de l'Écriture sainte une doctrine scientifique qu'ils seront sans doute plus tard obligés d'admettre, et qui fait dès aujourd'hui partie du domaine classique de l'enseignement des Universités catholiques. La religion et la science sont deux domaines distincts. Il est imprudent de mêler l'un à l'autre.

Voici un échantillon (219) de son talent de polémiste combatif :

« .... l'histoire du progrès intellectuel depuis quinze siècles est faite presque tout entière de découvertes et d'idées contre lesquelles la théologie est entrée en lutte et auxquelles elle a, chaque fois, fini par devoir céder.

» Ce n'est pas le moment d'insister là-dessus et vous connaissez comme moi ces défaites successives : toute l'Église niant, avec saint Augustin, la possibilité d'antipodes et obligée peu à peu, après Christophe Colomb et Magellan, d'en avouer la réalité; la Scolastique, quoique imbue des idées d'Aristote, répudiant d'abord celles de ses œuvres qu'elle avait ignorées et que les Arabes et les Juifs lui transmettaient, pour s'en emparer ensuite et les imposer à son tour, fût-ce par la force; l'Inquisition, sur l'ordre du pape Urbain VIII, faisant abjurer par Galilée « l'erreur et l'hérésie du mouvement de la Terre » que la science orthodoxe n'a fini par admettre qu'après plus de deux cents ans de résistance aveugle; l'antiquité de la terre, celle de l'homme, acceptées, après avoir été opiniâtrement contestées au nom des Ecritures; la médecine triomphant à la longue des préjugés théologiques; la notion des maladies mentales et leur traitement remplaçant aussi la croyance à la possession démoniaque, que Bossuet professait encore; rappelez-vous Van Helmont condamné par l'Inquisition pour ses idées novatrices, Vésale obligé à entreprendre un pèlerinage expiatoire qui amena sa mort, Buffon contraint par la Faculté théologique de la Sorbonne à une humiliante rétractation — toutes victoires éphémères de la théologie qui n'eurent point de lendemain.

» Eh bien! ou je me trompe fort, ou la foi traditionnelle est précisément en train de subir une de ses déroutes coutumières. Lorsque avec Spencer, Wallace et Darwin, la doctrine de l'évolution reprit un nouvel et décisif essor, ce fut d'abord dans tous les milieux théologiques, catholiques

et protestants, une furieuse levée de boucliers Aujourd'hui la bataille est à peu près gagnée par la science et déjà les plus perspicaces parmi ses adversaires voudraient faire croire qu'ils ont toujours été du côté qui triomphe.

» Le mouvement des intellectuels catholiques vers l'évolution, on peut en suivre curieusement les phases dans la Société scientifique de Bruxelles... »

Les conférences sur la *force vitale* furent attaquées par le Père G. HAHN S. J. (*Revue des questions scientifiques*, 2, XIII, 20 janvier 1898, pp. 193-218. — *L'Ami de l'Ordre*, de Namur, 11 et 20 février 1898.)

LÉO ERRERA lui répondit également de sa meilleure encre dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, III, mai 1898 : *A propos de l'Église et de la science, réponse à un vitaliste* (1).

Enfin, je rappellerai une autre série d'articles à propos d'un étudiant de l'Université de Louvain qui avait été désavoué par ses professeurs, pour avoir fait le procès du *Darwinisme* dans une série de conférences publiques faites à Namur.

En politique, LÉO ERRERA était un esprit foncièrement libéral, aussi ennemi du cléricalisme que du socialisme,

(1) Citons dans le même ordre d'idées, les articles de polémique : *Une belle idée; Guerre au cléricalisme; Le comité des griefs; Usure approuvée par le pape; La liberté scientifique des professeurs de Louvain; A propos d'un défi*, insérés dans la *Flandre libérale* des 25 novembre, 2 et 7 décembre 1898, 9 décembre 1899, 30 janvier 1900 et 2 mai 1903. — *Un document volé*, dans la *Gazette* de Bruxelles, du 2 février 1902. — *Le P. Domenich et les Peaux Rouges*, dans le *Siècle* du 11 novembre 1902.

mais très large et très tolérant. L'intolérance, disait-il, prouve l'incapacité de comprendre que d'autres pensent autrement que soi. Après les défaites du libéralisme belge aux élections de 1884 et 1886, il écrivit une série d'articles non publiés, pour prêcher l'alliance des libéraux avec les radicaux : « *Exclure les radicaux du parti libéral*, disait-il, *ce serait faire du pain sans levain.* »

VI

Léo Errera conférencier.

Léo Errera n'était pas un mandarin de la Science s'isolant aristocratiquement dans sa tour d'ivoire, après avoir accompli sa tâche quotidienne de spécialiste. A côté du savant et du professeur, il y avait en lui l'*homme*, qui se sentait des devoirs sociaux envers ses frères, les humbles, les déshérités de la fortune et de la science. Il éprouvait le besoin de répandre autour de lui les trésors de son savoir. Il le faisait avec la plus grande simplicité, la plus exquise bienveillance La liste de ses conférences que l'on trouvera plus loin. donne une idée de la variété et de l'intérêt des sujets qu'il traitait avec cette parole élégante, claire, attrayante et persuasive dont on ne peut imaginer le charme et la puissance. On n'hésitait pas à faire appel à son dévouement, car on le savait toujours prêt à sacrifier ses loisirs si laborieusement mérités cependant. Que de soirées, que de dimanches dérobés aux douces réunions familiales ont été consacrés par lui à des conférences d'instruction ou de

propagande, aux cours publics de la ville de Bruxelles, à l'Extension universitaire (1) et dans de nombreux cercles de Bruxelles ou de la province, depuis Bruges jusqu'à Arlon, depuis Anvers jusqu'à Namur!

Il était d'ailleurs admirablement armé pour ce rôle d'éducateur du grand public, qui exige des dons particuliers : beaucoup de savoir et l'art si difficile de le communiquer à des esprits souvent peu cultivés et peu préparés.

Léo Errera s'est toujours exprimé avec facilité et élégance. Sa mère, au cours de son éducation, s'était efforcée de développer chez lui le don de l'élocution, qui devait lui rendre de si grands services dans sa carrière de professeur et de conférencier. Elle l'habituait à faire lui-même de vraies leçons orales dès l'âge de 14 à 15 ans.

Ses maîtres de littérature l'avaient poussé dans la même direction. M. Gravrand lui fait faire sa première conférence publique au *Cercle des Arts et des Sciences* de Bruges en 1876.

Ce don de la parole, Errera l'avait cultivé, pioché peut-on dire, avec la persévérance et l'application laborieuse qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Il avait pris des leçons de diction de Mlle Jeanne Tordeus. Sa voix était d'une grande netteté d'articulation et d'une variété d'inflexion remarquable. L'entendre c'était pour nos oreilles un vrai régal, régal auquel nous sommes rarement conviés dans ce pays. La phrase était impeccable de correction et à la fois très élégante.

(1) Léo Errera était depuis 1894 membre du Comité central de l'*Extension de l'Université libre de Bruxelles*.

C'est à force de travail qu'il était arrivé à ce degré de perfection. Il rédigeait ses cours et ses conférences en phrases courtes et claires. De ce résumé dont il n'avait plus le texte devant les yeux quand il parlait, il extrayait un certain nombre de *fiches*, sur lesquelles était noté tout l'enchaînement de la leçon ou de la conférence.

Il y soulignait au crayon bleu ou rouge tous les mots saillants, les idées principales, afin de ne rien oublier. Ces fiches étaient ses seules notes. Il les plaçait devant lui sur la table et les retournait à mesure que le sujet indiqué sur chacune d'elles était épuisé.

Seuls le début et la péroraison de ses conférences étaient parfois écrits en entier et appris par cœur.

Il commençait souvent par une petite anecdote, par une citation qui éveillait l'attention et orientait l'esprit dans la direction désirée, puis il avançait d'un pas égal jusqu'au but. Là, il s'arrêtait un instant, contemplait la route parcourue, affirmait très nettement le résultat acquis et finissait sans grands éclats de voix.

Il faisait des mots, mais pas trop. Il évitait jusqu'à l'apparence du pédantisme, ne voulant paraître ni professeur ni savant. Ce fut l'une des causes de ses succès constants comme conférencier.

Sa qualité dominante, celle à laquelle il attachait une importance primordiale, c'était la clarté. En une heure, alors que l'on ne peut demander à l'auditeur ni travail de contrôle, ni les moments de repos que le lecteur peut s'accorder, le but n'est atteint que si la conviction se forme complètement et immédiatement. Il faut donc mesurer le contenu de la conférence à la réceptivité moyenne de son public. C'est ce qu'Errera a toujours

fait, évitant à la fois les sujets trop techniques ou trop généraux. Mais il savait élever les matières qu'il traitait jusqu'aux régions où la science se confond avec la philosophie, ou plus exactement jusqu'aux régions de la philosophie des sciences.

Au fond, sa grande force comme conférencier aussi bien que comme écrivain, c'était qu'il ne parlait que de choses qu'il connaissait parfaitement. Le public s'en aperçoit toujours.

Un autre élément de son succès, c'est qu'il y allait de tout cœur. Comme sa mère, LÉO ERRERA avait la vocation du professorat. Tout enfant, il se faisait le professeur de son frère PAUL. « LÉO *m'a donné des leçons de calcul excellentes,* a dit PAUL ERRERA, *alors que plusieurs maîtres y avaient renoncé, me trouvant trop rétif.* LÉO *se fâchait et me donnait toutes sortes de noms ; il me brutalisait même, mais il m'a fait comprendre l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie et un peu de calcul supérieur.* »

Ce n'était pas seulement un devoir qu'il remplissait, c'était pour lui un vrai plaisir de communiquer aux autres les trésors de science et d'érudition qu'il accumulait par un labeur quotidien, incessant. Il serait impossible de donner une liste complète de toutes les conférences ou causeries qu'il a faites dans les milieux les plus divers, parlant tantôt devant le public élégant et lettré de nos grandes sociétés littéraires, tantôt faisant des conférences de propagande ou d'instruction devant des auditoires d'ouvriers ou d'étudiants. Nous donnons à la page suivante quelques-uns des sujets qu'il a traités, avec l'indication des dates et des localités.

DATES.	SUJETS.	LOCALITÉS.	
7 avril 1876.	Insectes et plantes.	Cercle des arts et sciences. Bruges.	
Déc. 1876.	Sur le Darwinisme.	Société des étudiants.	
9 févr. 1877.	Les côtes de Norwège et le cap Nord.	Cercle des arts et sciences. Bruges.	
18 mars 1877.	Sur l'espèce.	Cercle des jeunes botanistes.	
1877.	Étude d'une plante en pleine vigueur.	C. D. J. B.	École modèle.
26 févr. 1877.	La structure de la cellule végétale.	Id.	Id.
5 mars 1877.	La vie de la cellule végétale.	Id.	Id.
4 févr. 1878.	Sur les fougères.	Id.	Id.
25 févr. 1878.	Sur les phanérogames.	Id.	Id.
?	Galanthus nivalis.	Id.	En herborisant.
4 févr. 1879.	Sur la genèse et le développement des tiges, racines, feuilles et poils.	Id.	
1879.	Les plantes vis-à-vis du reste de la nature.	Id.	
30 déc. 1882.	Sur les Mucorinées.	Société belge de microscopie.	
23 févr. 1883.	Darwin et son œuvre.	Cercle des arts et des sciences. Bruges.	
8 févr. 1888.	L'architecture des plantes.	Société royale de botanique.	
?	Sur la microchimie.	Société belge de microscopie.	
24 mars 1888.	La vie et la mort.	Salle des ingénieurs à la Bourse.	
15 janv. 1889.	L'origine de la mort.	»	
24 févr. 1898.	Quelques bulles de savon.	Cercle des sciences.	
19 déc. 1899.	L'antisémitisme devant la science.	Assoc. des étud. en sciences.	
8 mars 1900.	»	Fédér. des étud. libér.	

DATES.	SUJETS.	LOCALITÉS.
4 déc. 1900.	Quelques préjugés sur les juifs.	Saint-Gilles.
11 févr. 1901.	»	Wavre.
12 janv. 1902.	»	Huy.
7 févr. 1902.	»	Bruges.
9 nov. 1902.	L'individu.	Etterbeek.
14 déc. 1902.	»	Liége.
16 déc. 1902.	»	Assoc. des étud. libér. Bruxelles.
22 déc. 1902.	»	Mons.
2 mars 1903.	»	Cercle artistique. Bruxelles.
25 janv. 1904.	»	Nivelles.
15 févr. 1904.	»	Uccle.
7 mai 1903.	L'affirmation de la vie.	Saint-Gilles.
10 nov. 1904.	»	Fédér. des étud. libér. Liége.
20 mai 1903.	Les massacres de Kichinew.	Meeting. Bourse à Bruxelles.
4 juin 1903.	»	Liége.
1 févr. 1904.	De quelques amibes artificielles.	Société des sciences médicales.
20 oct. 1904.	Sur le progrès. (Causerie biologique et sociologique.)	

COURS D'EXTENSION DE L'UNIVERSITÉ.

1896-1897.	Existe-t-il une force vitale ?	Bruxelles.
»	»	Anvers.
1897-1898.	»	Namur.
1898-1899.	»	Wavre.
1899-1900.	»	Braine-l'Alleud.
»	»	Gembloux.

DATES.	SUJETS.	LOCALITÉS.
1901-1902.	Existe-t-il une force vitale?	Arlon.
»	Les bases scientifiques de l'agriculture.	Remicourt.
1902-1903.	La vie des plantes.	Bruxelles.
»	Existe-t-il une force vitale?	Bruges.
»	»	Anvers.
1903-1904.	»	Saint-Gilles.
»	»	Dison.
22 nov. 1900.	Les plantes ont-elles une âme?	Assoc. des étud. en sciences.
1903-1904.	« L'épopée d'un rayon de soleil. »	Huy.

En plus, des conférences au Cercle des étudiants en sciences de Bruxelles, Liége, Gand, aux Universités populaires de Saint-Gilles *(Foyer intellectuel)*, d'Etterbeek, aux Sociétés de microscopie, de botanique, des sciences médicales et naturelles, d'anthropologie.

VII

Léo Errera et le judaïsme.

LÉO ERRERA était israélite. Mais il ne semble pas avoir jamais été réellement croyant. Quand il était petit, sa bonne bavaroise lui apprenait à dire, le soir, de courtes prières en allemand. Son père y ajoutait le commencement du *Schemah Israël* en hébreu (affirmation monothéiste prise dans le *Pentateuque)*. Tant que vécut son grand-père OPPENHEIM (mort en 1884), LÉO observa, par

déférence, un certain nombre de pratiques juives : assistance aux offices des grandes fêtes à la synagogue, initiation et confirmation religieuse, prière avant et après le dîner les deux premiers jours de Pâques, récit de la sortie d'Égypte lu en hébreu par le grand-père, pain azyme pendant la semaine de Pâques, jeûne le jour du grand pardon, etc. Au fond, les questions de dogme religieux le laissaient indifférent. Dans plusieurs de ses écrits, notamment dans ses œuvres de polémique anticléricale, on rencontre des attaques directes ou indirectes, non seulement contre le catholicisme, mais contre le surnaturel en général. Quand il cite un fait relaté dans la Bible, il aura soin d'y accoler une épithète qui souligne son incrédulité : il parlera de la *fable* d'Adam et Eve chassés du Paradis terrestre, de la *légende* de Joseph et de la femme de Putiphar, etc.

Quoique devenu sceptique au point de vue religieux, Léo Errera ne s'est jamais désintéressé des questions se rapportant au judaïsme. Il a combattu l'*Antisémitisme* sous toutes ses formes, tant par la plume que par la parole. J'ai sous les yeux une série nombreuse d'articles de journaux et de revues, de brochures où il se fait le champion ému et convaincu de ses coreligionnaires persécutés en Russie et en Roumanie, et où il combat les préjugés qui ont encore cours dans certains milieux dits civilisés, contre les Israélites.

Dans l'*Indépendance belge* du 21 août 1881, nous trouvons un article signé L. E., donnant une analyse détaillée du livre de l'illustre botaniste Schleiden sur l'*Histoire des Juifs et le rôle civilisateur qu'ont rempli les savants juifs au moyen âge.*

Dans *Les Grands Juifs* (153), il insiste sur le nombre considérable de Juifs qui occupent une place éminente dans l'histoire de la pensée humaine, spécialement dans l'histoire des sciences.

L'article *Acte de tolérance* (1) relate une fête universitaire à *University College* de Londres, fête présidée par le Dr ADLER, grand rabbin de l'Empire britannique :

« Du premier au dernier, aucun des orateurs qui prirent la parole ne crut même nécessaire de faire allusion à la religion du président de l'assemblée. On n'éprouva point le besoin de se féliciter de cette preuve éclatante d'émancipation et de tolérance. Et c'était justice : car la tolérance est un sentiment que *University College* a déjà dépassé, et des hommes de croyances diverses s'y coudoient sans même se souvenir de préjugés d'un autre âge.

» C'est là le véritable état d'esprit libéral : peut-être certains de nos voisins ne feront-ils pas mal de méditer l'exemple que donne la patrie de LOCKE et de SPENCER. »

Six sermons sur les Juifs, article paru dans le *Siècle* de Paris du 27 décembre 1898, nous donne une analyse de six sermons prononcés au local du *Culte protestant libéral,* par le pasteur HOCART, sur la *Question juive*. L'auteur envisage la question sous ses trois principaux aspects : le grief ethnographique, le grief religieux et le grief économique, que l'on peut considérer comme les griefs classiques et stéréotypés des antisémites. Il montre l'inanité et l'absurdité de ces griefs.

A propos du *Micrococcus prodigiosus*, étudié par

(1) *La Flandre libérale* du samedi 30 juillet 1898.

Ehrenberg, Errera avait reproduit le prétendu miracle des *hosties sanglantes*. Le microbe cultivé sur de la pâte de farine ou du pain azyme y forme des taches rouges, simulant des taches de sang. Ce sont vraisemblablement des hosties semblables qui firent brûler à Bruxelles, en l'an de grâce 1370, un certain nombre de Juifs accusés de les avoir poignardées.

Le village de Segnaro, près de Padoue, fut en 1819 le théâtre d'un miracle analogue.

Toujours la légende du « meurtre rituel », paru dans la *Flandre libérale* du lundi 19 février 1900, dénonce un exemple typique de la légèreté incroyable avec laquelle une accusation de meurtre rituel a été créée à Neu-Sander en Galicie et exploitée contre les Juifs.

Dans *A propos d'un défi*, paru dans la *Flandre libérale* du samedi 2 mai 1903, L. E. oppose au *Bien public*, de Gand, qui avait cité une série de passages de l'*Histoire des Juifs*, de Graetz, où l'attitude des Papes vis-à-vis des Juifs est favorablement appréciée, d'autres passages où Graetz et d'autres historiens des Juifs insistent sur les persécutions dont les Juifs eurent à souffrir de la part de l'Église et de la Papauté.

La Brochure du marquis Agénor ou le Manuel du parfait antisémite (256) est un plaidoyer, sous forme de petite nouvelle, à la fois chaleureux et humoristique, contre les préjugés dont les Israélites sont victimes principalement dans les milieux conservateurs.

Léo Errera a consacré une série d'articles (1) à

(1) *L'intolérance en Roumanie*, dans la *Flandre libérale* du mercredi 24 janvier 1894. — *Histoire d'une loterie*, dans la

l'examen de la situation lamentable à laquelle les lois ont réduit les Juifs en Roumanie, au mépris flagrant d'une des stipulations formelles du traité de Berlin.

« Les Juifs y sont exposés à toutes les vexations et à toutes les injustices. Il est incontestable que les professions libérales leur sont interdites. Toute fonction publique leur est inaccessible. On met des obstacles incroyables à leur admission même dans les écoles.

» Par une loi spéciale, le Gouvernement a défendu aux israélites de s'établir à la campagne et dans les bourgades : il a, de cette manière, anéanti leurs moyens d'existence antérieurs et il les a refoulés dans les grandes villes, aggravant encore la misère qui y régnait déjà....

» Il y a mieux encore. Un israélite fonde une fabrique, introduit en Roumanie une industrie nouvelle. Vous pensez qu'il va du moins pouvoir donner de l'ouvrage à ses coréligionnaires que le monopole gouvernemental a privés de leur gagne-pain? Erreur profonde. La loi veille : un quart seulement des ouvriers peuvent être israélites.

» Telles sont quelques-unes des restrictions forgées par la Roumanie contre ses sujets juifs. Entendez bien que la tolérance religieuse la plus large existe dans la législation roumaine. Oh! c'est un pays civilisé, c'est la « Belgique de l'Orient ». Ce n'est point contre les Juifs que ces mesures

Flandre libérale du 5 février 1894. — *La Roumanie et le traité de Berlin*, dans l'*Indépendance belge* du jeudi 23 décembre 1897 et dans celle du 17 janvier 1898. — *Bibliographie sur les Roumains en Transylvanie*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1899. — *En Roumanie. Un document interdit*, dans la *Flandre libérale* du vendredi 15 juin 1900. — *La Disette en Roumanie et le Gouvernement roumain*, dans la *Flandre libérale* du jeudi 28 juin 1900 — *En Roumanie*, dans la *Flandre libérale* des samedi 25, mardi 28 et mercredi 29 août 1900.

sont dirigées : c'est contre les étrangers. Seulement, voilà : quoique nés dans le pays, quoiqu'ils y habitent depuis des générations, qu'ils ne relèvent d'aucun autre État, qu'ils soient plus Roumains assurément qu'une grande partie du personnel gouvernemental formé par des Grecs récemment immigrés, quoique soumis à tous les devoirs des citoyens, y compris le service militaire, ils n'en sont pas moins considérés comme étrangers et exclus à ce titre de tous les droits et de toutes les fonctions.

» Telle est la théorie inouïe grâce à laquelle la Roumanie, depuis près de vingt ans, élude ses obligations. Veut-on savoir ce qu'en pense BLUNTSCHLI, ce maître incontesté du droit international que nous citions tout à l'heure? *C'est là*, dit-il, *une fiction inadmissible*, INCONCILIABLE AVEC LE TRAITÉ DE BERLIN. »

Les persécutions et les massacres organisés dont les malheureux juifs ont été les victimes en Russie au cours des dernières années ont inspiré à LÉO ERRERA une série d'articles parus dans nos grands journaux, ainsi que son livre : *Les Juifs russes. Extermination ou émancipation*, qui a eu un si grand retentissement et a été immédiatement traduit dans les principales langues de l'Europe (135).

Nous reproduisons ici la préface et la péroraison de ce plaidoyer d'une poignante éloquence :

PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION.

Au moment où le Tsar, ému par les souffrances des populations chrétiennes, s'efforce de contraindre le Sultan à exécuter le traité de Berlin, d'après lequel « la différence de religion ne pourra être opposée à personne comme un motif d'exclusion ou d'incapacité en ce qui concerne l'usage des

droits civils et politiques, l'admission aux emplois, fonctions et honneurs, ou l'exercice des différentes professions et industries », il doit être permis de rappeler que l'Autocrate de toutes les Russies a, dans son propre Empire, des milliers de persécutés qu'une législation barbare enserre, que l'administration opprime, que la police traque et exploite, et dont il pourrait, d'un trait de plume, briser les chaînes matérielles et morales. Que la Russie n'hésite pas à réaliser, au profit de ses malheureux sujets juifs, cette égalité civile et politique, cette admission de tous aux professions et aux emplois qu'elle a contribué, en 1878, à faire reconnaître solennellement par la Turquie et à imposer à la Bulgarie, au Monténégro, à la Serbie et à la Roumanie!

Il serait glorieux de célébrer par des actes de tolérance et d'émancipation le quarantième anniversaire de la libération des serfs, qui fit entrer la Russie dans le droit européen.

Bruxelles, mars 1903.

Dans ce pays où l'œuvre de la civilisation a été si rapide, deux courants d'idées, nettement opposés, se discernent encore : le courant asiatique, si l'on peut dire, et le courant européen. L'une et l'autre de ces tendances ont été représentées par des hommes supérieurs : la politique intérieure de l'Empire des tsars a sans cesse oscillé entre elles. On souhaite passionnément, dans l'intérêt de l'humanité, de la justice, de la Russie elle-même, que le courant européen l'emporte dans ce règlement de la question juive; et en soumettant à nouveau à l'opinion publique de l'Europe cette question si douloureuse, c'est en même temps à la Russie, à ce qu'il y a de meilleur en Russie, que l'on fait appel.

Étrange contradiction! Depuis trente ans, le gouvernement de Saint-Pétersbourg a aboli le servage, conduit une guerre difficile en faveur de la cause bulgare, apporté une civilisation qu'elles n'avaient pas connue depuis les jours d'Alexandre le Grand, dans les régions redevenues barbares

de l'Asie centrale; à l'intérieur, il a multiplié les écoles supérieures, encouragé la science, commencé à répandre l'instruction dans les campagnes, supprimé dans la discipline militaire les rigueurs inhumaines. Et ce gouvernement resterait l'auteur d'une persécution religieuse en plein XIXe siècle! Nous ne voulons pas le croire. Alors que la Russie porte la civilisation au centre de l'Asie, elle ne voudra pas laisser, sous le nom d'antisémitisme, dominer la barbarie chez elle.

Alexandre II a eu l'impérissable gloire d'émanciper les serfs de la Russie. Il serait beau qu'Alexandre III achevât l'œuvre paternelle en devenant le libérateur des juifs russes.

L'opinion des hommes éclairés de tous les pays sur les persécutions qui se commettent en Russie ne peut être douteuse un seul instant. Ce qui empêche beaucoup d'entre eux de se prononcer catégoriquement, c'est leur ignorance au sujet de l'atroce réalité, et aussi leur crainte de porter un jugement sans posséder tous les éléments de la question. Nous espérons leur avoir fourni dans cet opuscule des données complètes et précises, d'une authenticité indiscutable, puisées aux sources mêmes.

On dit parfois : « La question juive est une affaire intérieure de la Russie. L'étranger n'a pas à s'en préoccuper. » Mauvaise raison. Les Irlandais, les Roumains de Transylvanie, les chrétiens de Chine et tant d'autres ne sont point abandonnés de l'Europe sous prétexte que l'on ne peut pas éveiller les susceptibilités de la Chine, de la Hongrie ou de l'Angleterre. Et cependant, ces opprimés dont la situation n'est pas à comparer avec celle, bien plus douloureuse, des juifs russes, ils ont des protecteurs naturels : députés irlandais à Westminster, gouvernement roumain, diplomatie de toute la chrétienté. En Russie même, ne voyons-nous pas tous les dissidents trouver au dehors quelque défenseur attitré qui sache prendre en main leur cause vis-à-vis de l'orthodoxie? Mahométans, protestants et catholiques ont tous l'appui d'un sultan, d'un empereur ou d'un pape. Seuls

les juifs sont laissés sans défense. Le duc d'Argyll le disait déjà il y a deux ans : il n'y a pour eux d'autre ressource que l'opinion publique (1).

Involontairement, on songe aux nègres d'Amérique ou d'Afrique, en faveur desquels on n'a pas en vain fait appel à la conscience du monde civilisé. « Si une nation, même de l'Afrique centrale, souffrait comme souffrent les juifs de Russie, ce serait notre devoir d'intervenir ; comment ne remplirait-on pas ce devoir envers une race aussi remarquable que la race juive? » Ainsi parlait un des plus hauts dignitaires de l'Église catholique, un homme universellement vénéré, le cardinal MANNING (2).

L'Europe n'a donc pas seulement le droit de se préoccuper de cette situation : elle en a le devoir sacré. Ses intérêts matériels le lui commandent aussi impérieusement que ses principes moraux. PRÉVOST-PARADOL, en 1860, assurait que si les juifs souffrent encore de quelque persécution, ils voient aussitôt « leur cause prise en mains et leurs oppresseurs flétris par l'opinion du monde civilisé (3) ».

Les grandes idées d'humanité et de tolérance ne peuvent être obscurcies au point que cette promesse soit devenue vaine. Et nous voudrions qu'une voix assez puissante pour se faire écouter partout vînt crier au monde civilisé : *Tua res agitur!* « C'est de toi qu'il s'agit ici ! »

Pour échapper aux injustices et surtout à l'incertitude poignante du lendemain, beaucoup de juifs russes vont chercher ailleurs des lois moins barbares et des chrétiens plus chrétiens. Cette crise d'émigration n'est pas sans offrir, pour divers pays, des dangers au moins momentanés. Il faut

(1) *Standard*, 23 septembre 1891.

(2) Lettre publiée dans le *Report of a meeting in the Guildhall*, London, on the subject of the Jews in Russia. Londres, 1890.

(3) PRÉVOST-PARADOL, *Journal des Débats*, 12 octobre 1860.

le répéter aux nations civilisées des deux mondes : en obtenant de la Russie qu'elle améliore le sort de ses sujets israélites, vous protégez du même coup vos propres travailleurs. *Tua res agitur !*

Tua res agitur! Car l'entassement violent de la population juive dans un territoire sans cesse rétréci à mesure qu'on y refoule plus de malheureux, leur accumulation dans des ruelles trop étroites, dans des maisons quatre ou cinq fois trop petites, l'exclusion de la vie agricole, l'instruction mesurée avec parcimonie, les métiers interdits, les carrières fermées, tout cela doit amener un découragement auquel finiront par céder les plus forts, une misère matérielle et une déchéance physiologique dont les preuves ne sont déjà que trop évidentes. Et ainsi, sans s'en douter peut-être, le Gouvernement russe crée, par la persécution juive, un terrain propre aux épidémies qui, des Ghettos du Territoire, pourrait bien s'étendre à la Russie, à la Pologne, à l'Autriche, à l'Allemagne, à l'Europe tout entière.

Tua res agitur. C'est en chrétienté, c'est au nom d'une religion chrétienne que se commettent ces horreurs. « De pareilles cruautés, a écrit l'évêque de Londres, exécutées au nom de la religion, sont une tache pour toute religion et principalement pour le christianisme (1). » En persécutant les juifs, le christianisme se montre à la fois oublieux de ses origines et de ses principes. Il trahit la parole du Christ qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ! », comme l'Ancien Testament l'avait déjà proclamé (2).

Tua res agitur. La solidarité humaine ne saurait être un vain mot. Alors que l'Europe civilisée s'intéresse à toute souffrance et à toute misère, que l'on se préoccupe partout de la condition des humbles, qu'on institue une protection

(1) Lettre publiée dans le *Report*, etc., 1890.

(2) *Lévitique*, XIX, 18 et 33-34 : « Si un étranger habite parmi vous .. aimez-le comme vous-mêmes. »

pour l'enfance martyre, des patronages pour les condamnés libérés, qu'une grande poussée d'humanité a arraché les esclaves d'Amérique à leur servitude séculaire, que la diplomatie des deux mondes se réunit pour édicter des règlements et organiser la lutte contre la traite africaine, que des sociétés surgissent de toute part pour protéger les animaux eux-mêmes, comment pourrait-on se taire devant les iniquités criantes qui accablent en Russie tant de pauvres gens, coupables seulement d'être juifs?

Car ces prolétaires les plus pauvres de l'Europe, comme les appelle M. Leroy-Beaulieu, on leur dispute le morceau de pain de seigle qui est leur seule nourriture. Des malheureux auxquels on ne peut pas même reprocher l'apparence d'un délit, sont impitoyablement chassés du sol où ils sont nés. Dans leur propre patrie, dans le pays dont ils supportent toutes les charges et auquel ils fournissent chaque année plus de 12,000 soldats, ils sont traqués, envoyés d'étape en étape, à l'égal des voleurs et des assassins. Des innocents sont jetés en prison On expulse sans merci des infirmes, des femmes enceintes, des enfants. De misérables petits êtres sont morts de froid pour n'avoir pas obtenu à temps quelques jours de répit qu'on ne refusait point aux criminels.

Plus de quatre millions d'hommes souffrent injustement.

Comme le disait M. Armand Bloch aux funérailles de Léo Errera, ce ne sera pas son moindre titre de gloire d'avoir été un des défenseurs de la cause des opprimés, et son œuvre généreuse, *Les Juifs russes*, demeurera comme un monument impérissable, comme un titre grandiose à la reconnaissance du Judaïsme et à celle de tous les opprimés.

Léo Errera a d'ailleurs combattu toutes les iniquités. Citons ses articles en faveur de la Finlande. Après une conférence du cardinal Lavigerie à Sainte-Gudule,

Léo Errera lui adressa une offrande importante pour l'OEuvre de l'abolition de l'esclavage en Tunisie.

VIII

Vie de tous les jours, goûts et occupations.

Léo Errera était un travailleur acharné. Il semblait avoir pris pour devise le *Labor omnia vincit improbus* du poète. Il avait horreur de l'à peu près et voulait en toutes choses faire le mieux possible. En lui et autour de lui, tout annonçait l'ordre et la méthode.

Il lisait énormément et toujours la plume à la main. Il avait une incomparable faculté d'assimilation : il s'instruisait sans répit et sans fatigue. Quoique particulièrement doué, au point de vue de la mémoire, il refusait systématiquement de se fier à elle : tout renseignement intéressant était immédiatement consigné sur une *fiche* qui allait grossir un des nombreux *dossiers*, classés et étiquetés, dont sa bibliothèque regorgeait. Ce n'était pas seulement dans son cabinet de travail ou dans son laboratoire qu'il recueillait systématiquement toutes les données, tous les documents qui lui paraissaient pouvoir être utilisés plus tard. S'il lui venait une idée dans la rue, au théâtre, en voyage, aussitôt il l'inscrivait sur les fiches qu'il avait toujours sur lui, ou la sténographiait dans un agenda dont il ne se séparait sous aucun prétexte.

« Ce carnet, nous dit Massart, était devenu légendaire auprès de tous ceux qui connaissaient Errera : on

savait, dès qu'on rencontrait celui-ci, qu'il allait aussitôt tirer son agenda, et, après l'avoir consulté un instant, demander une foule de renseignements. Il se plaisantait d'ailleurs lui-même au sujet de son fameux carnet : On peut diviser les hommes, disait-il, en deux catégories, ceux qui se fient à leur mémoire, et qui naturellement oublient tout, et ceux qui se rendent compte que la mémoire est infidèle et qui ont pris le parti de tout inscrire dans un agenda. Ces sages, dont je suis, emploient la moitié de leur temps à prendre des notes, et l'autre moitié à les déchiffrer, de sorte qu'ils ne trouvent jamais le temps d'exécuter les besognes qu'ils ont annotées avec tant de soin. »

Il avait une bibliothèque très complète, classée tant par ordre de matières que par ordre alphabétique d'auteurs du catalogue sur fiches. Cette bibliothèque était si parfaitement ordonnée, que le soir il pouvait, même dans l'obscurité, mettre immédiatement la main sur le livre ou la brochure à consulter.

On lui envoyait beaucoup de livres et de brochures à titre d'hommage. Il recevait à vue ou se faisait envoyer, d'après les catalogues, tous les ouvrages qui paraissaient toucher de près ou de loin aux nombreux sujets dont il s'occupait. Il en gardait un grand nombre. Il ne mettait pas un livre, pas une plaquette dans sa bibliothèque sans avoir au moins une notion de ce qu'ils contenaient et sans avoir inscrit cette notion sur une fiche *ad hoc*.

Les notes qu'il inscrivait ainsi n'étaient pas de simples indications écourtées, en style hiéroglyphique, comme il arrive d'ordinaire. Non, la rédaction en était aussi achevée, aussi soignée que s'il se fût agi d'un travail destiné à l'impression.

Plusieurs de ces dossiers de fiches, retrouvés après sa mort, constituent un ensemble parfaitement cohérent et presque sans lacunes. Ainsi, la publication posthume de ses observations sur le *Glycogène* et le *Paraglycogène* a pu se faire dans le tome premier du *Recueil de l'Institut botanique*, rien qu'en copiant son cahier d'observations et les nombreuses séries de fiches qu'il avait réunies sur ce sujet, tant ces indications sont précises, complètes et bien classées. On pourra de même, au grand profit de la science et sans risquer de fausser la pensée d'ERRERA, faire paraître les documents qu'il avait réunis sur plusieurs sujets de physiologie végétale *(alcaloïdes, applications de la physique moléculaire et de la physico-chimie).*

ERRERA n'entreprenait la publication d'un ouvrage qu'après avoir amassé une énorme quantité de documents et épuisé pour ainsi dire toutes les sources d'information.

Il avait une tournure d'esprit tout à fait littéraire et devait écrire avec une facilité remarquable. La rédaction de ses travaux scientifiques, semble-t-il, était un jeu pour lui. Et pourtant, peu de savants ont, comme lui, peiné pendant des semaines et des mois sur la rédaction d'un mémoire. C'est qu'il ne se contentait jamais de l'à peu près et voulait la façon la plus exacte et la plus claire de dire chaque chose. Ses manuscrits étaient couverts de ratures, de remaniements et de variantes au choix. Fréquemment il lui arrivait de rédiger la même idée de deux, trois façons différentes, puis de soumettre ces variantes au jugement d'un ami ou d'un collègue, afin de choisir la plus claire.

Pour la façon consciencieuse et opiniâtre de préparer

un ouvrage et de le rédiger, on a fort justement comparé ERRERA à FLAUBERT. Chez l'un et l'autre, c'est le même souci laborieux, la même persévérance dans la récolte des documents ; puis, dans la rédaction, la préoccupation constante de la forme, la poursuite acharnée du mot juste.

Mais aussi quelle admirable clarté, quelle élégance et quelle simplicité, tout à la fois, dans tout ce qu'il a écrit !

ERRERA était remarquablement documenté sur un grand nombre de questions politiques, sociales, scientifiques et philosophiques. C'était une encyclopédie vivante, spécialement pour tout ce qui se rapporte aux grands problèmes généraux de la biologie. Ces trésors d'érudition qu'il avait accumulés par un labeur journalier durant de longues années, il les mettait libéralement à la disposition de ses élèves, de ses collègues, de ses amis. On pouvait le feuilleter comme un livre. Plusieurs de ses confrères belges avaient cessé de se tenir au courant de la bibliographie botanique : quand ils avaient besoin d'une indication, ils allaient simplement consulter ERRERA.

A chaque instant, des collègues étrangers avaient aussi recours à son obligeance pour lui demander un renseignement, un conseil, pour lui soumettre une idée, un manuscrit. L'avis ou le jugement qu'on sollicitait, il le donnait toujours aimablement, mais avec une entière sincérité.

Sa correspondance lui prenait beaucoup de temps ; il était en relation avec un grand nombre d'hommes de science de tous pays. Ici aussi il avait un profond souci

de la forme. Le moindre billet était soigné comme s'il devait être imprimé. Il se relisait toujours et fréquemment gardait copie de la lettre envoyée; souvent aussi il en faisait un brouillon sténographique.

Dès son âge le plus tendre, LÉO ERRERA avait montré un goût très vif pour la composition littéraire. Comme tout jeune homme, il admirait les romantiques et dédaignait les classiques, auquel il prit goût par la suite. Lui-même faisait des vers avec facilité et en usait en toute occasion familiale. Une fête de famille, l'anniversaire d'un des siens était pour lui l'occasion de donner libre cours à sa verve poétique. Son professeur GRAVRAND voyait en lui l'étoffe d'un *poète*, alors que HOUZEAU lui prédisait une vocation de *savant*. HOUZEAU voulait le pousser aux mathématiques, « *afin qu'il devienne mon successeur* ».

A l'âge de 14 ans, il fait des saynettes en vers. Une petite devinette à clef nommée *Lafontainiana* lui est achetée un peu plus tard et éditée par la maison *Giroux*, de Paris.

Voici, à titre d'exemple, un morceau daté d'août 1877 (ERRERA avait 18 ans !), paru dans l'*Indépendance belge :*

Pensée d'Estacade.

J'étais sur l'estacade — au bout — ... Ciel gris. Mer grise.
Le vent n'était pas fort et cette faible brise
N'imprimait guère aux flots qu'un léger ondoîment...
Et, rapide, voguait un pesant bâtiment...

Pour le pousser, il n'a pourtant, le gros navire
Rien que ce souffle, qui semble à peine suffire,
Roseaux du marécage, à vous faire ployer,
A vous faire osciller, feuilles du peuplier!

Mais voyez! ces trois-mâts portent, comme autant d'ailes,
Plusieurs voiles d'un blanc sombre. Chacune d'elles
Se tend, se courbe, s'enfle et prend sa part du vent;
Le lourd colosse alors cède et vogue en avant!

. . . .

Je sais une autre Mer..... Sur l'Océan immense
Des temps — dont la surface et finit et commence
Dans un lointain brouillard qui plane épaissement —
Chaque siècle qui passe est un faible ondoîment.

Et, semblable au bateau que la vague ballotte,
Sur cette Mer sans fin notre humanité flotte.
Le souffle du progrès la pousse avec effort,
Car la masse est pesante, et le vent n'est pas fort! —

Mais si faibles que soient les souffles qui la mènent
Ellè marche, et tous ceux qui pensent et qui peinent
— Que ce soit l'ouvrier, l'artiste ou le savant —
Voilà les voiles où peut s'engouffrer le vent!

Oh! ne carguons jamais les voiles!... Point de lâche
Défaillance! Courage! — A l'œuvre sans relâche,
Et notre long effort, sans cesse, répété
Fera bien avancer la lourde Humanité!

Nieuport, août 1877.

Parmi celles de ces pièces qui ont été conservées, bon nombre mériteraient d'être sauvées de l'oubli. Tantôt sa muse y cultive la note sérieuse et attendrie, tantôt elle

se livre à la verve comique ou au sans-gêne le plus fantaisiste (1).

Nous avons insisté sur la persévérance opiniâtre avec laquelle il polissait son style « et le repolissait ». Aussi, peu d'écrivains belges ont-ils atteint en français une telle pureté de langue. Nous avons reproduit à dessein dans cette biographie une série de citations assez longues, afin de donner une idée de son style, ample et clair comme du cristal, quand il traite des questions de science ou de philosophie, ému et indigné, lorsqu'il s'agit de la situation poignante des Juifs persécutés en Russie et en Roumanie, ironique et agressif dans ses écrits de polémique anticléricale.

Non seulement il attachait une grande importance à la forme, mais la difficulté vaincue, le tour de force ne le laissaient pas indifférent.

Il aimait le trait d'esprit, voire le calembour.

« *Les bons conseils* », disait-il, « *se reconnaissent à ce qu'on ne les suit pas.* »

Il caractérisait l'existence par cette boutade : « *La naissance est un mal mortel dont la vie est l'agonie.* »

« *Vous qui avez fait des mathématiques supérieures* », disait-il à un joueur de tennis, « *expliquez-moi comment on compte à ce jeu.* »

Après une phrase en *marollien*, il aimait à ajouter : « *Comme disait Mme de Sévigné, dans cette belle langue, dont elle seule avait le secret.* »

ERRERA parlait et écrivait l'*allemand*, l'*anglais*,

(1) Un volume d'œuvres littéraires est actuellement sous presse.

l'*italien* presque aussi couramment que le *français*. Il parlait et lisait le *flamand*.

Il n'avait jamais pris de leçons d'espagnol, mais il le comprenait bien et le parlait même un peu. En 1877, à l'occasion d'un voyage au *Cap Nord*, il s'était mis à l'étude du *suédois* et du *norwégien*.

Ce qu'il avait appris, il ne l'oubliait plus. Près de vingt ans après, en 1896, un botaniste suédois était venu travailler pendant quelques semaines à l'Institut botanique de Bruxelles; ERRERA, au grand étonnement de son entourage et de l'étranger lui-même, se mit à causer avec lui en suédois (1).

LÉO ERRERA était devenu ainsi un polyglotte remarquable. Dans les réunions internationales de savants, il mettait une certaine coquetterie à employer successivement dans les discussions la langue de chacun de ses interlocuteurs. Peu de semaines avant sa mort, au *Congrès international de botanique*, réuni à Vienne en juin 1905, on avait choisi Bruxelles comme lieu du prochain Congrès et nommé ERRERA président du *Comité d'organisation*. Il excita l'admiration générale en employant tour à tour le français, l'anglais et l'allemand le plus pur pour remercier l'Assemblée et inviter les botanistes à venir à Bruxelles en 1910.

Nous avons vu qu'il avait appris l'hébreu et qu'il avait eu l'occasion à l'Université de se perfectionner en grec et en latin.

« En présence de matériaux si riches, d'un registre si

(1) Voir LÉO ERRERA, par JEAN MASSART. (*Rev. univ. Bruxelles*, octobre 1905.)

étendu de connaissances linguistiques, un esprit comme celui d'ERRERA ne pouvait rester inactif, s'abstenir longtemps de comparaisons. Se servant tous les jours de ces souples et variés instruments, il devait finir par considérer l'outil en lui-même et se poser, quant à l'origine et à la formation des langues, les questions que lui dictait sa discipline scientifique (1). »

Il y avait d'ailleurs en lui toutes les qualités qui font un linguiste. L'intérêt qu'il prenait à la forme, aux caractères physiques du *mot*, s'attestait jusque dans cette innocente manie du calembour et jusque dans le jeu plus noble de faire des vers dont quelques-uns touchent à la vraie poésie.

Avec cette activité, cette curiosité qui était le vif-argent de son esprit, parmi ses entretiens, ses voyages et ses lectures, l'oreille alerte et l'œil au guet, il se plut à cueillir, à épingler çà et là, comme des échantillons de choix, les mots qui frappaient son attention ; il en forma l'un de ses chers *dossiers*, l'une de ces collections d'idées et de faits, dont regorge la bibliothèque de cet homme savant, précis et méthodique.

Ces documents se rapportent presque tous à un même phénomène : *les variations de la langue française hors de France*. ERRERA avait recueilli des listes copieuses de mots français employés en Allemagne avec une altération de leur acception, *de mots qui ne sont français qu'en*

(1) Ces renseignements sont empruntés presque textuellement à l'article de PAUL DE REUL, *Les récréations linguistiques de Léo Errera*. (REV. UNIV. BRUXELLES, octobre 1906, t. XII, pp. 66-74).

allemand. Lors d'un séjour à Hombourg (dans le Taunus), il avait étudié avec prédilection le parler de la petite colonie de réfugiés français de Friedrichsdorf qui constitue une *station linguistique* très originale. Il était resté longtemps abonné au journal français de Friedrichsdorf.

Le plus complet, le plus minutieux des inventaires de Léo Errera est sa liste alphabétique des *belgicismes.* Il n'y a guère de locutions vicieuses usitées en Belgique qui manquent à ce répertoire, antérieur de bien des années aux publications spéciales de Courouble (*Notre langue*) et de Cohen (*Le parler belge*, 1905) sur le même sujet.

Nous l'avons vu, Léo Errera était avant tout un laborieux : le travail quotidien, continu, était pour lui un besoin et un plaisir. Il se promenait peu, ne se livrait à aucun sport, ne perdait jamais une heure dans l'oisiveté. Il partageait sa journée entre sa bibliothèque particulière et son laboratoire de l'Institut botanique, et ne s'accordait quelque distraction que le soir, ou pendant les vacances.

Il allait parfois au théâtre, un peu dans le monde. La perspective d'une réunion mondaine l'ennuyait : mais une fois qu'il y était, il s'amusait généralement ; il avait du plaisir à causer et n'était jamais pressé de s'en aller.

Quand il éprouvait le besoin de se distraire, il aimait les jeux de société, les bouts-rimés, les charades, surtout les charades compliquées d'un jeu de mots. Il devinait tous les rébus ou problèmes qu'on lui posait et s'amusait même à chercher la clef des correspondances chiffrées à la quatrième page des journaux.

Il avait d'ailleurs toujours montré un goût très vif

pour les mathématiques : il avait poussé leur étude plus loin que ne le font généralement les naturalistes. Ceci peut nous expliquer, en partie, la netteté et la rigueur de ses démonstrations et de ses explications dans tous les domaines.

Il avait une vraie passion pour les échecs mais ne jouait que pendant les vacances, parce qu'en temps de cours, il jugeait que ce n'était pas un délassement.

Il adorait faire des jeux de mots, même mauvais. Il était naturellement d'une grande adresse des mains et il l'avait développée par un long exercice. Un *boomerang* en papier, un anneau de serviette porté autour du doigt, un chapeau mou lancé en l'air et rattrapé sur la tête étaient pour lui l'occasion de jeux qui émerveillaient les enfants.

Léo Errera passait une partie de ses vacances à la campagne, au château de *Vivier d'Oye* (à Uccle, près de Bruxelles). Il y travaillait une bonne partie de la journée, s'accordant seulement un tour de promenade dans le parc entre deux lectures ou après le dîner.

Mais il aimait aussi à voyager. Il avait parcouru soit seul étant jeune homme, soit plus tard en famille, une grande partie de l'Europe *(France, Pyrénées, Suisse, Tyrol, Italie, Grèce, Sicile, Allemagne, Suède et Norvège, Cap Nord, Angleterre, Écosse, Irlande)* et avait même poussé jusqu'à *Tunis*. Homme de devoir avant tout, il ne se serait jamais mis en route sans avoir terminé les travaux en cours : cela devait être fait coûte que coûte. La dernière semaine avant le départ, talonné par le temps, il menaçait parfois de ne pas être prêt, de ne

pouvoir partir; puis, le jour et l'heure arrivés, une fois monté en voiture pour se rendre à la gare, il secouait toute préoccupation. En chemin de fer, il était gai et folâtre comme un écolier en vacances. Il avait ce que les siens appelaient son *humeur de voyage*. Pourtant, en route, il ne manquait pas d'occupations : sa correspondance le suivait et il avait toujours quelque épreuve à corriger. Dans ses premiers voyages, il prenait avec lui toute une bibliothèque de livres de science, *pour travailler*, disait-il. Mais il avait fini par reconnaître que cela n'allait guère et il se bornait à emporter quelques lectures sérieuses, parfois un ou deux romans.

En voyage, l'histoire naturelle et spécialement la botanique ne perdaient jamais leurs droits. Quoique n'ayant pas le tempérament d'un vrai *collectionneur*, il ramassait des minéraux, des plantes qu'il rapportait ou qu'il expédiait à l'Institut botanique, par exemple quand il s'agissait d'exemplaires vivants. Il avait toujours avec lui sa flore, à côté de son BAEDEKER, et une demi-douzaine de flacons remplis d'alcool absolu, pour y plonger des algues ou ses chers Champignons à glycogène (voir page 166). Il pêchait les plantes aquatiques avec sa canne ou son parapluie, ne craignait pas de se mouiller les pieds pour attraper une chose intéressante, ou de sauter ou de grimper, exercices auxquels il était fort adroit. Aucun obstacle ne l'arrêtait quand il avait aperçu une plante difficilement accessible et qu'il croyait ne pas connaître. On retrouvait ici cette passion, cette ardeur juvénile qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Une excursion botanique, ou même de simple agrément une fois décidée, rien n'aurait pu l'amener à y renoncer.

Malgré une pluie torrentielle ou une chaleur tropicale, le programme devait être exécuté, coûte que coûte. Il ne se plaignait d'ailleurs jamais de la fatigue et était aussi gai et dispos à la fin de la journée qu'au commencement.

Tout l'intéressait en voyage : les monuments, les musées, les curiosités archéologiques ou artistiques, les habitudes de la population, sa manière de vivre et de penser. Il faisait longuement causer les cochers, les bateliers, les gens du peuple dans la rue. Il a d'ailleurs toujours aimé à faire de nouvelles connaissances, fût-ce avec des personnes d'intelligence ordinaire. Il appelait cela *feuilleter des âmes*.

Mais ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était la conversation avec d'autres gens distingués, la rencontre de spécialistes dont il pouvait apprendre quelque chose. Il ne se lassait pas de les interroger sur les sujets qui les préoccupaient.

Ce plaisir, il le goûta pleinement aux excursions de la Société de botanique et plus encore aux réunions des congrès scientifiques : à la *British Association*, en 1892, à Édimbourg; en 1894, à Oxford; en 1898, à Bristol; en 1904, à Cambridge; au *Deutscher Naturforscher Verein*, à Wiesbaden, en 1887; enfin, aux Congrès de botanique de Paris (1900) et de Vienne (1905).

Il s'intéressait vivement à la peinture et à la sculpture, et visitait, en voyage, chaque musée consciencieusement, sans rien omettre. Ses préférences allaient à la peinture flamande : la visite de l'Exposition des primitifs flamands à Bruges, en 1904, avait été pour lui un vrai régal. En sculpture, il admirait surtout les chefs-d'œuvre de l'art grec et ceux de la Renaissance. De même, aucun monu-

ment ne dépassait pour lui l'architecture des temples grecs, pas même une belle église romane ou la cathédrale de Strasbourg, qu'il préférait cependant aux autres églises gothiques.

Tout jeune, il abandonna le piano. Il n'allait pour ainsi dire jamais aux concerts, et ne faisait d'exception que pour entendre un artiste de tout premier ordre. Cependant il remarquait quand on jouait faux et ressentait très bien le rythme. Maniant le vers avec facilité, il a souvent refait des paroles — par exemple à des traductions de Lieder de SCHUMANN — pour mieux adapter la prosodie à l'accent de la musique.

En fait de théâtre, il préférait la comédie, la pièce à thèse. Cela ne l'empêchait pas, car il voulait être au courant de tout, d'aller parfois entendre des pièces exclusivement *à esprit parisien,* quand il s'agissait d'acteurs en renom.

Il connaissait et appréciait les chefs-d'œuvre des littératures grecque, latine, française, italienne, anglaise, allemande. qu'il avait savourés chacun dans sa langue. Il avait beaucoup lu dans sa jeunesse et continuait à s'intéresser au mouvement littéraire actuel; mais il n'admettait pas l'école moderne des *vers-libristes*. Il appelait cela de *la prose rimée ou à peine rimée.* Sans être un grand poète, comme se le figurait son maître GRAVRAND, il faisait de jolis vers, dans le style classique, et n'en écrivait jamais pour ne rien dire.

Par sa position de fortune, LÉO ERRERA avait été amené à s'occuper d'affaires industrielles. Cet homme universel avait également fait preuve de capacités exceptionnelles dans ce domaine si étranger à ses

travaux ordinaires. Il présidait chaque mois deux conseils d'administration *(Société de gaz, Société de chemins de fer)* composés de financiers et d'ingénieurs.

Errera avait parcouru une heureuse carrière : il avait pu librement suivre son penchant pour l'étude et le travail désintéressé, et consacrer sa vie au culte de l'idéal. Ses efforts n'avaient pas été vains : il avait derrière lui une œuvre scientifique considérable et justement estimée, et avait réussi à susciter toute une pléiade de jeunes vocations scientifiques. Il avait le droit d'être fier de son œuvre. Rien d'étonnant à ce qu'il eût conservé l'optimisme de ses jeunes années. On lisait sur sa physionomie ouverte et avenante, la gaieté calme de l'homme heureux qui sent qu'il accomplit dignement sa tâche.

Il était très bon, très patient, serviable au possible, toujours prêt à s'intéresser aux affaires des autres, ne ménageant ni ses conseils ni ses peines pour leur venir en aide de toutes façons. Aussi était-il adoré des siens, de ses amis, de ses élèves.

Il était très droit, mais aussi très ferme, ayant toujours le courage de ses opinions. C'était le devoir incarné. S'agissait-il pour lui de prendre une décision importante, il y réfléchissait mûrement, hésitait longtemps, consultait ses proches ou quelque ami sûr. La décision une fois prise, il y restait inébranlablement fidèle, convaincu d'avoir agi pour le mieux. Il se montrait alors tenace, énergique, même un peu autoritaire.

Il avait une volonté de fer. Par ses efforts, il était arrivé à dompter ses passions et certaines faiblesses physiques. Étudiant à Strasbourg, il imita Gœthe en

montant souvent à la tour de la Cathédrale, pour se guérir du vertige; une seule fois, dans la suite, il ressentit légèrement ce malaise dans les Dolomites. Il parvint de même à vaincre le mal de mer.

Durant sa jeunesse, il lui arrivait de se laisser aller à la colère. Mais un beau jour, il décida de se maîtriser, et réussit à ce point, que plus tard, il dut parfois simuler la colère, pour produire une impression sur ceux qui lui avaient manqué de respect ou d'obéissance. C'est ainsi qu'éducateur hors ligne, il savait au besoin punir ses enfants avec fermeté, mais restait toujours entièrement maître de lui-même. Ils lui sauront toujours gré de la logique inflexible qu'il mit à leur éducation.

En dehors de ses occupations de plume et de laboratoire, toute sa vie, tous ses intérêts se concentraient sur le cercle de famille.

Il avait eu le bonheur d'épouser une femme supérieure qui partageait ses goûts et s'intéressait à ses travaux. De son mariage (11 juin 1885) avec sa cousine EUGÉNIE-ROSE MAY, il avait eu trois enfants : un fils, ALFRED (1886), et deux filles, IDA (1888) et LOUISE-MARIE (1896). Il dirigeait de très près leur éducation, s'intéressait à tout ce qu'ils faisaient ou apprenaient. Il leur donnait des explications sur cent sujets variés, leur enseignait une foule de notions utiles, était toujours prêt à les aider, à éclaircir quelque point resté obscur dans leurs leçons ou leurs cours. En 1904, il fit pour sa fille aînée et quelques amies un vrai cours de botanique. Ces leçons, où les rudiments seuls de la science étaient enseignés, étaient préparées avec autant de minutie que ses cours universi-

taires; parmi les notes qu'il a laissées et dont beaucoup ont déjà été publiées, figurent de gros dossiers relatifs à ces leçons enfantines.

S'il est intéressant de connaître le caractère d'un homme éminent, les particularités de ses facultés physiques méritent aussi d'être rappelées. ERRERA était admirablement doué en ce qui concerne les sens : sa vue et son odorat étaient singulièrement développés. Grâce à des yeux excellents, il pouvait, sans se fatiguer, faire de longues observations au microscope; ceux qui le connaissaient bien, remarquaient une différence entre ses deux yeux, due justement à la division du travail : observer de l'œil gauche, dessiner de l'œil droit. Son odorat exceptionnel lui permettait de désigner sans erreur une personne qui avait quitté une pièce depuis plus d'une heure. Cette sensibilité de l'odorat lui causait presque une souffrance, si des fleurs parfumaient un appartement. Lui, le botaniste, bannissait toute plante phanérogame de son cabinet de travail, et interdisait tout parfum chez ceux qui l'entouraient.

LÉO ERRERA était de taille moyenne. Le portrait qui figure dans cette notice et le buste qui orne l'Institut botanique rappellent l'expression si fine et si sympathique de cette belle tête. Mais rien ne peut rendre la mobilité intelligente de sa physionomie, le feu qui animait son regard, la franchise et la douceur de ses grands yeux bruns.

Il était de constitution robuste et très endurant : jamais il ne se serait plaint de fatigue; il était capable, le cas

échéant, de fournir une somme énorme de travail, sans s'en ressentir. Il avait toujours joui d'une excellente santé, sauf une longue bronchite en 1885, et une seconde moins grave au commencement de 1905. Il avait d'ailleurs l'âme d'un stoïcien et n'attachait aucune importance aux petits malaises physiques qu'il fallait, disait-il, *traiter par le dédain*.

Cependant l'auscultation avait, dans les dernières années, révélé quelques troubles cardiaques. On lui avait conseillé d'éviter le surmenage physique : il avait dû renoncer à la bicyclette, dont il n'avait d'ailleurs usé que comme moyen de locomotion.

Mais rien ne faisait prévoir la catastrophe qui éclata le 1er août 1905. Il fut terrassé par l'embolie cérébrale au milieu des apparences de la santé, peu de jours après son retour de Vienne. Il se promenait en famille, le soir après dîner, dans une allée du parc de Vivier d'Oye et causait gaiement. Tout à coup, il se sentit indisposé et voulut s'asseoir : « Ce n'est rien, dit-il, un peu de vertige. »

On eut à peine le temps de le soutenir. La mort avait accompli son œuvre ! Il avait suffi d'un petit caillot dans une artère du cerveau, pour éteindre prématurément cette haute et noble intelligence, et arrêter pour toujours un cœur qui ne battait que pour la justice et la vérité.

La nouvelle de sa mort se répandit en Belgique et dans les milieux scientifiques étrangers avec une rapidité foudroyante, causant partout un douloureux étonnement. On ne pouvait croire à la disparition de cet homme encore si plein de vie quelques jours auparavant, et qui avait, à ce Congrès de Vienne, joué un rôle prépondérant parmi les botanistes d'Europe et d'Amérique.

A l'étonnement, s'ajoutait l'amer regret de voir disparaître une intelligence aussi cultivée, aussi active, aussi ouverte, qui s'était dépensée dans des domaines si divers et qui semblait capable de produire encore tant d'œuvres de valeur et de contribuer largement au progrès et à la diffusion de la Science.

Léo Errera laisse une œuvre scientifique considérable; ses recherches sur le *glycogène*, la *localisation des alcaloïdes*, les *applications de la physico-chimie aux phénomènes élémentaires de la vie cellulaire,* les *relations des fleurs et des insectes,* les *structures défensives des plantes*, pour ne citer que les principales, lui assurent une place éminente parmi les botanistes contemporains, et ont largement contribué à étendre notre renom scientifique à l'étranger. Le *savant* était chez lui doublé d'un *professeur* incomparable : la création de l'*Institut* qui porte son nom, depuis sa mort, a renouvelé l'enseignement de la Botanique à l'*Université de Bruxelles.* Enfin, il a suscité autour de lui toute une pléiade de jeunes vocations scientifiques et créé cette École de Botanistes bruxellois, qui marche dignement sur ses traces et ne laissera pas périr son œuvre.

Les qualités de cœur étaient à la hauteur de celles de l'intelligence. Léo Errera s'est consacré avec un dévouement inlassable à l'instruction des humbles et à la défense des opprimés. On peut dire qu'il a passé, semant autour de lui le bien sous toutes ses formes. Il appartenait à cette élite que dévore le feu sacré de l'idéal et qui domine de toute sa supériorité morale, la foule anonyme, vouée à la poursuite des jouissances vulgaires ou des

satisfactions de la vanité. Son âme fortement trempée ne reconnaissait qu'une règle de conduite, le devoir. Toute sa vie a été consacrée à la recherche désintéressée de la vérité et à la réalisation de l'idée de justice.

De tels hommes sont l'honneur et l'orgueil d'une nation.

X

Distinctions.

28 déc. 1876. Membre effectif de la Société belge de microscopie.

22 janv. 1884. Membre du Conseil de surveillance du Jardin botanique de l'État.

14 avril 1884. Secrétaire du même Conseil (les deux mandats furent renouvelés en 1887).

11 juill. 1884. Membre de la Société allemande de botanique.

Juillet 1887. Lauréat de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

15 déc. 1887. Correspondant de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique.

19 avril 1888. Correspondant de l'Ateneo Veneto.

11 oct. 1889. Correspondant de la Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.

14 nov. 1889.	Membre de la Société mycologique de France.
Mars 1890.	Correspondant de la Société des sciences, arts et lettres du Hainaut.
Nov. 1892.	Correspondant de la British Association for the advancement of science.
Mars 1893.	Correspondant de la Botanical Society of Edinburgh.
6 avril 1893.	Membre du Conseil général de surveillance du refuge des vieillards aux Ursulines.
Mars 1896.	Membre honoraire de la Société scientifique Antonio Alzate de Mexico.
22 mai 1896.	Chevalier de l'Ordre de Léopold.
11 déc. 1896.	Membre étranger de la Société chimique allemande.
1897.	Diplôme de mérite à l'Exposition de Bruxelles.
15 déc. 1898.	Membre de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique.
26 déc. 1902.	Membre correspondant de l'Accademia reale d'agricoltura de Turin.
1903	Médaille de vermeil à l'Exposition d'agriculture de Gand (planches de physiologie).
1904.	Médaille de bronze à l'Exposition de Düsseldorf.

XI

Fondations Errera.

A. INSTITUT LÉO ERRERA (*Institut botanique de l'Université de Bruxelles*) :

Un immeuble, dans le voisinage immédiat du Jardin botanique, acquis en 1891, *grâce à de généreux anonymes* (voir page 156), permit la création de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles. L'avenir matériel de cet Institut a été assuré, grâce à la générosité de la famille ERRERA. Le buste de LÉO ERRERA, sculpté par le jeune artiste SCHNEIDER, y a été inauguré le 23 mai 1906.

B. Prix Léo Errera pour la Biologie générale :

LÉO ERRERA a laissé par testament à l'Académie royale de Belgique une somme de 25 000 francs pour la création d'un prix de *Biologie générale*. La Classe des sciences décernera tous les trois ans, sous le nom de *Prix Léo Errera,* ce prix de 1 800 francs à l'auteur ou aux auteurs belges ou étrangers du meilleur travail original de biologie générale. La première période de ce concours s'est ouverte le 1er janvier 1906 et sera close le 31 décembre 1908.

C. Prix triennal de Botanique, à décerner par la Société royale de botanique de Belgique.

XII

Bibliographie.

1874

1. Indications concernant quelques espèces peu communes de la zone argilo-sablonneuse ou nouvelles pour cette zone. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XIII, p. 311, 1874, 2 1/2 pages.)

1875

2. Lettre sur la végétation des environs de Nice. (*Ibid.*, t. XIV, p. 200, 18 janvier 1875, 13 1/2 pages.)
3. La clôture de la kermesse de Rotterdam. (Signé : L. E.) (*Le Journal de Bruges*, 23 août 1875, feuilleton de 4 colonnes.)

1876

4. Affinités. (Signé : Galacthydre.) (*Journal des Étudiants*, 13 janvier 1876, 1 colonne.)
5. Compte rendu d'une conférence de M. Vanderkindere. (Signé : Aermys.) (*Journal des Étudiants*, 11 mai 1876, 4 1/2 colonnes.)

1877

6. L'agriculture et l'horticulture en Norvège. (Die Pflanzenwelt Norwegens, par F. C. Schübeler.) (*Revue de l'Horticulture belge et étrangère*, pp. 66-69, 1877, 7 pages.)
7. Les plantes insectivores. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XVI, pp. 256-260, 23 avril 1857, 4 1/2 pages.)
8. Note sur la flore des bas-fonds du Parc de Bruxelles. (*Ibid.*, t. XVI, pp. 160-161, 23 juin 1877, 1/2 page.)

9. Compte rendu de travaux de l'Académie des sciences de Stockholm. (Signé : L. E.) (*Bulletin des séances de la Société de microscopie*, t. IV, pp. XC-XCI, le 27 décembre 1877, 1 page.)

1878

10. Compte rendu de mémoires du Dr P. Th. Cleve. (Signé : L. E.) (*Ibid.*, t. IV, pp. CLXX-CLXXI, 28 février 1878, 2 pages.)
11. Sur la structure et les modes de fécondation des fleurs et en particulier sur l'hétérostylie du *Primula elatior*, par Léo Errera et Gustave Gevaert, 1re partie. Avec un appendice sur les *Pentstemon gentianoïdes* et *Pentstemon Hartwegi*, par Léo Errera. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XVII, pp. 38-248, 1878, 244 pages.)
12. Compte rendu de : La chimie pour tous, par A. D. Deluc. (Signé : E.) (L'*Athenæum belge*, 17 novembre 1878, 1 colonne.)

Idem. (*Journal de Bruges*, 23 novembre 1878, 1 colonne.)

1879

13. Note sur la fécondation du *Geranium phaeum* L. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XVIII, 2e partie, pp. 15-23, 11 janvier 1879, 9 pages.)
14. Réponse à M. Heckel au sujet de la fécondation dans le genre *Geranium*. (*Ibid.*, t. XVIII, 2e partie, pp. 40-43, 1er mars 1879, 3 pages.)
15. Observations sur la flore des côtes de Belgique. (*Ibid.*, t. XVIII, 2e partie, pp. 43-45, 1er mars 1879, 2 pages.)
16. Deux mots sur la Dionée. (*Ibid.*, t. XVIII, 2e partie, pp. 53-56, 5 avril 1879, 3 1/2 pages.)

1880

17. Sonnet solennel et badin. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 8 avril 1880.)

18. Communication sur la division cellulaire. (*Bulletin des séances de la Société royale de microscopie*, t. VI, p. LXXXI, 29 avril 1880, 1 page.)
19. Comptes rendus de : Sur des cellules végétales à plusieurs noyaux, par M. Treub, et de : Ueber aus mehrkernigen Zellen aufgebaute Dicotyledonen Keimtraeger, F. Hegelmaier. (*Ibid.*, t. VI, pp. CIX et CXIII, 29 juillet 1880, 4 pages et 2 1/2 pages.)
20. Compte rendu de : Les Nectaires, par Gaston Bonnier. (*Botanische Zeitung*, 29 août 1888, pp. 584-588, 2 pages.)
21. Compte rendu de deux ouvrages de botanique de A. F. W. Schimper et F. Delpino. (*L'Athenæum belge*, 1er octobre 1880, 3 colonnes.)

1881

22. Cellules végétales plurinucléées. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. VII, pp. XCVII-C, 29 janvier 1881, 3 pages.)
23. Un moyen simple de constater la fécondation croisée chez les Primevères. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XX, 2e partie, pp. 20-22, 5 février 1881, 2 pages.)
24. Communication sur un nouveau moyen pour éclaircir les tissus opaques qu'on veut étudier au microscope. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. VII, p. CII, 26 février, 1/2 page.)
25. Sur le magnétisme des corps en relation avec leur poids atomique. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. I, pp. 313-317, mars 1881, 4 1/2 pages.)
26. Sur la loi des propriétés magnétiques. Note préliminaire. (*Ibid.*, 3e série, t. I, pp. 318-323, mars 1881, 5 1/2 pages.)
27. Coloration des noyaux par la nigrosine. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. VII, pp. CXXXIV-CXXXV, 25 juin 1881, 1 page.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 99, 1906, 1 page.)

28 Communication sur le *Fucus platycarpus* et le *F. serratus.* (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie,* t. VII, pp. CXLII-CXLIII, 30 juillet 1881, 1 page)

29. L'histoire des Juifs, d'après Schleiden. (*L'Indépendance belge,* 21 août 1881, 3 1/2 colonnes.)

30. Vie et travaux de M. J. Schleiden. (*Revue scientifique de la France et de l'étranger,* t. XXVIII, pp. 289-298, 3 septembre 1881, 9 pages.)

1882

31. Communication au sujet de la genèse des spores chez les Truffes. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie,* t. VIII, pp. LXXIX-LXXX, 29 avril 1882, 1/4 page.)

32. Lettre collective de condoléance du Bureau de la Société belge de microscopie à Mme Ch. Darwin. (*Ibid.,* t. VIII, p. XCI, 29 avril 1882, 1 page.)

33 Compte rendu de : The formation of vegetable mould through the action of worms, with observations on their habits, par Ch. Darwin. (*L'Athenæum belge,* 1er mai 1882, 4 1/2 colonnes.)

34. L'épiplasme des Ascomycètes et le glycogène des végétaux. (*Thèse d'agrégation.* Bruxelles, 27 mai 1882, 82 pages in-8o.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles,* t. I, 1906, 70 pages.)

35. Troisième centenaire de l'Université de Wurtzbourg. (*L'Indépendance belge,* 3, 7 et 10 août 1882, 1 1/4, 2 1/4 et 3 colonnes.)

36 Communication au sujet d'une note de M. W. Gardiner. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie,* t. IX, pp. 5-6, 28 octobre 1882, 2 pages.)

37. Sur le glycogène chez les Mucorinées. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique,* t. IV, pp. 451-457, novembre 1882, 6 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles,* t. I, p. 71, 1905, 5 pages.)

1883

38. Rapport sur les préparations microscopiques de houille de P. F. Reinsch. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. IX, pp. 88-91, 31 mars 1883, 3 pages.)
39. Discussion sur le degré de certitude de la recherche du Bacillus de la tuberculose dans la pratique médicale. (*Ibid.*, t. IX, pp. 119-123, 26 mai 1883, 5 pages.)
40. Routines et progrès de la botanique systématique. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XI, pp. 207-226, 14 juillet 1883, 19 pages.)

Idem. (*Revue scientifique*, Paris, 19 janvier 1884, pp. 65-71, 6 1/2 pages.)

41. Rapport sur la participation de la Société à l'Exposition internationale de photographie. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. IX, pp. 160-164, 29 septembre 1883, 4 pages.)
42. Conférence sur la morphologie et la physiologie des Lichens. (*Ibid.*, t. IX, pp. 178-179, 29 septembre 1883, 1 page.)
43. Le 12 octobre 1883. (Pièce de vers dédiée à M. et Mme Félix Delhasse, 1 page.)
44. Rapport annuel de la Société belge de microscopie. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. X, pp. 181-185, 14 octobre 1883, 3 1/2 pages.)
45. Discussion au sujet de l'état actuel de la chimie physiologique. (*Ibid.*, t. X, pp. 67-69, 28 décembre 1883, 2 pages.)

1884

46. Essai de description scientifique. (*Ciel et Terre*, 1er janvier 1884, pp. 481-483, 2 pages.)
47. Discussion sur les Diatomées. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. X, pp. 82-86, 25 janvier 1884, 3 1/2 pages.)

48. Analyse d'une notice de P. F. Reinsch, présentée à la Société belge de microscopie le 28 mars 1884. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. X, pp. 127-128, 28 mars 1884, 1 page.)

49. Communication : Sur l'emploi de la canarine. (*Ibid.*, t. X, p. 183, 26 juillet 1884, 1/2 page.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 101, 1906, 1/2 page.)

50. Sur l'emploi de l'encre de Chine en microscopie. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. X, pp. 184-188, 26 juillet 1884, 4 pages.)

Idem. (*Ibid*, t. II, p. 103, 1906, 3 1/2 pages.)

51. Sur le glycogène chez les Basidiomycètes. (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVII, pp. 1-50, 3e mémoire, 1885, 50 pages in-8o.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p. 77, 1906, 46 pages.)

52. Die grosse Wachsthumsperiode bei den Fruchtträgern von *Phycomyces*. (*Botanische Zeitung*, no 32-36; pp. 498-503, 514-522, 530-537, 546-552, 562-566, 1884, 13 pages.)

53. La liquéfaction de l'hydrogène et les ballons. (*Revue scientifique*, 20 septembre 1884, p. 382, 1/4 page.)

Idem. (*Le Moniteur belge*, 30 septembre 1884.)

Idem. (*L'Ingénieur-Conseil*, 15 octobre 1884.)

54. Questions de terminologie. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. X, pp. 217-220, 12 octobre 1884, 2 1/2 pages, et t. XI, pp. 36-38, 26 octobre 1884, 1 1/2 page.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 107, 1906, 3 pages.)

55. Le rôle du laboratoire dans la science moderne. (*Revue de Belgique*, t. XXXVII, pp. 168-183, 1884, 15 pages.)

Idem. (*Congrès international de botanique et d'horticulture d'Anvers*, 1885, pp. 17-29, 12 pages.)

1885

56. Sur l'existence du glycogène dans la levure de bière. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, t. CI, pp. 253-255, 20 juillet 1885, 2 1/2 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p. 125, 1906, 3 1/2 pages.)

57. Les réserves hydrocarbonées des champignons. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, t CI, pp. 391-393, 3 août 1885, 2 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p. 129, 1906, 3 pages.)

58. Questions de concours. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXIV, p. 162, 6 décembre 1885, 1/2 page.)

1886

59. Une expérience sur l'ascension de la sève chez les plantes. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXV, 2e partie, pp. 24-32, 9 janvier 1886, 9 pages.)

60. Ein Transpirationsversuch. (*Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft*, Berlin, p. 16, 29 janvier 1886, 2 pages.)

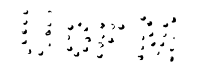
61. Ueber den Nachweis des Glycogens bei Pilzen. (*Botanische Zeitung*, pp. 316-320, 7 mai 1886, 2 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p. 133, 1906, 1/2 page.)

62. Un ordre de recherches trop négligé. L'efficacité des structures défensives des plantes. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXV, 2e partie, pp. 80-99, 11 juillet 1886, 19 pages.)

Idem. (*Bulletin de l'Association des élèves de l'École d'horticulture de Vilvorde*, 1887, pp 29-41, 12 pages.)

63. Sur une condition fondamentale d'équilibre des cellules vivantes. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIII, pp. 12-16, 30 octobre 1886, 4 pages.)



Idem. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, t. CIII, pp. 822-824, 2 novembre 1886, 2 1/2 pages.)

Idem. Traduction allemande. (*Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft*, p. 441, 1886, 2 1/2 pages.)

64. Comment l'alcool chasse-t-il les bulles d'air ? (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIII, 22 décembre 1886, 6 1/2 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 111, 1906, 5 pages.)

1887

65. Sur la méthode des bactéries. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIII, pp. 84-86, 29 janvier 1887, 3 pages.)

Idem. Traduction espagnole. (*Cronica cientifica Barcelone*, 10 septembre 1887.)

66 Correspondance sur Weismann. (*Naturwissenschaftliche Rundschau*, p. 64, 19 février 1887, 1/2 page.)

67. A propos de l'assimilation chlorophyllienne (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIII, pp. 126-127, 26 mars 1887, 2 pages.)

68 Premières recherches sur la localisation et la signification des alcaloïdes dans les plantes. — Note préliminaire par M. Léo Errera; (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XIII, pp. 272-275, mars 1887, 3 pages.)

69. Premières recherches sur la localisation et la signification des alcaloïdes dans les plantes (en collaboration avec MM. Maistriau et Clautriau.) Mémoire couronné par la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles. (*Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacologie de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, p. 97 et pp. 146-155, 84e volume, 1887, 29 pages in-8o.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 147, 1906, 33 pages.)

70. Note bibliographique sur : Mélanges d'histoire et d'art par L. Bachelin. (Signé : E. Oël.) (*Indépendance belge*, 17 avril 1887.)

71. Ueber Lokalisation der Alkaloïde in den Pflanzen. (*Biologisches Centralblatt*, p. 201, 1er juin 1887, 8 1/2 pages.)

72. Pourquoi dormons-nous? (*Revue scientifique*, Paris, juillet 1887, p. 105, 10 pages.)

Idem. (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. V, p. 249, 1887, 29 pages.)

Idem. Traduction norvégienne. (*Naturen*, Bergen, octobre 1887.) Perchè dormiamo? Traduction italienne, 1888.

73. Pourquoi les éléments de la matière vivante ont-ils des poids atomiques peu élevés? (*Malpighia*, t. I, fasc. I, pp. 1-19, juillet 1887, 13 pages.)

Idem. Traduction allemande. (*Biologisches Centralblatt*, t. VII, p. 22, 1er mars 1887, 9 pages.)

74. La micrographie à l'Exposition de Wiesbaden. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIV, pp. 22-35, 29 octobre 1887, 13 pages.)

75. Mouvement protoplasmique en tension superficielle. (*Ibid.*, t. XIV, pp. 43-46, 24 décembre 1887, 2 1/2 pages.)

76. Anhäufung und Verbrauch von Glycogen bei Pilzen. (*Tageblatt der Versammlung deutscher Naturforscher und Aerzte in Wiesbaden*, n° 4, pp. 89-90, 1887, 1/2 page.)

Idem. (*Biologisches Centralblatt*, t. VII, p. 541, 1er novembre 1887, 2 1/2 pages.)

Idem. (*Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft*, t. V, p. LXXIV, 1887, 3 1/2 pages.)

Idem. (*Botanisches Centralblatt*, t. XXXII, p. 59-61, 1887, 2 pages.)

Idem (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p. 133, 1906, 1/2 page.)

77. Ueber Zellenformen und Seifenblasen. (*Tageblatt der Versammlung deutscher Naturforscher und Aerzte in Wiesbaden*, n° 8, pp. 246-248, 1887, 2 pages.)

Idem. (*Botanisches Centralblatt*, t. XXXIV, p. 395, 1888, 3 1/2 pages.)

. A propos des éléments de la matière vivante. (*Malpighia*, 1887, p. 440, 1/2 page.)

Idem. (*Biologisches Centralblatt*, t. VII, p. 216, 1/2 page.)

1888

79. Rapport sur : Mode de détruire le spectre secondaire dans les puissants objectifs à immersion, par A. Brachet. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XV, p. 502, mars 1888, 1 page.)

80. Communication au sujet de la structure cellulaire et de la conjugaison du *Spirogyra porticalis* Cleve. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XIV, pp. 150-151, 26 mai 1888, 1 1/2 page.)

81. Rapport sur : Recherches sur les jeunes Palmiers par M. Micheels. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XVI, pp. 152-157, août 1888, 5 pages.)

82. Sur des appareils destinés à démontrer le mécanisme de la turgescence et le mouvement des stomates. (*Ibid.*, 3e série, t. XVI, pp 458-472, novembre 1888, 15 pages.)

83. Rapport sur : Recherches sur les organismes inférieurs. La Loi psycho-physique de Weber vérifiée pour l'héliotropisme d'un Champignon, par J. Massart. (*Ibid.*, 3e série, t. XVI, p. 552, décembre 1888, 1 page.)

1889

84. Les plantes-boussoles. (*Revue scientifique*, 12 janvier 1889, p. 59, 1 page.)

85 Revue de chimie physiologique des végétaux. (*Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacologie de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, 89e volume, pp. 289-296, 20 juillet, 1889, 8 pages.)

86. Rapport sur : Note sur les fermentations visqueuses, par H. Van Laer. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XVIII, p. 39, juillet 1889, 1/2 page.)
87. Compte rendu en allemand de : La Loi de Weber vérifiée pour l'héliotropisme d'un Champignon, par J. Massart. (*Botanische Zeitung*, 2 août 1889, pp. 512-513, 1 page.)
88. Sur la distinction microchimique des alcaloïdes et des matières protéiques. (*Annales de la Société belge de microscopie* t. XIII, fasc. 2, pp. 73-121, septembre 1889, 48 1/2 pages.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, p. 189, 1889, 39 pages.)

89. Rapport sur : Expériences de culture concernant *Matthiola annua* et *Delphinium Ajacis*, par Mac Leod, Staes et Van Eeckhaute. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XVIII, p 638, décembre 1889, 1 page.)
90. Rapport sur : Les Salicornes du littoral belge et de Terneuzen, par Ad. Vandenberghe. (*Ibid.*, 3e série, t. XVIII, p. 639, décembre 1889, 2 pages.)

1890

91. L'aimant agit-il sur le noyau en division ? (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXIX, 2e partie, pp. 17-27, 11 janvier 1890, 7 1/2 pages.)
92. La « plante météorologique ». (*Ibid.*, t. XXIX, 2e partie, pp. 43-44, 11 janvier 1890, 1 page.)
93. Note sur le travail de M. E. Maupas sur la conjugaison des Infusoires ciliés. (*Ibid.*, t. XXIX, 2e partie, pp. 44-45, 11 janvier 1890, 1 page.)
94. Rapport sur : Expériences sur l'absence de bactéries dans les vaisseaux des plantes, par É. Laurent. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XIX, pp. 163-164, mars 1890, 1 page.)
95. Le fond des mers : Compte rendu d'une conférence de M. Paul Pelseneer (non signé). (*La Flandre libérale*, 21 mars 1890.)

96. Microscope d'excursion de M. Amrhein. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XVI, pp. 48–49, 29 mars 1890, 1 page.)

97. Rapport sur le prix Joseph De Keyn : 1888–1889. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XIX, pp. 680-698, mai 1890, 21 pages.)

98. Compte rendu, en allemand, de : Recherches microchimiques sur la localisation des alcaloïdes dans le *Papaver somniferum*, par G. Clautriau. (*Botanische Zeitung*, 2 mai 1890, pp. 284–285, 1 page.)

99 Rapport collectif de MM. Errera et Crépin sur : Expériences sur la production des nodosités chez le Pois à la suite d'inoculation, par É. Laurent. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XIX, pp. 163–164, juin 1890, 1 page.)

100. Rapport sur : La réduction des nitrates par la levure de bière et par quelques moisissures, par É. Laurent. (*Ibid.*, 3e série, t. XX, pp 246 247, août 1890, 1/2 page.)

101. La respiration des plantes. (*Revue de Belgique*, t. LXV, p. 333, 15 août 1890, 24 pages.)

Idem. Traduction bulgare, 1893, et nouvelle édition, 1898.

102. Rapport sur : La réduction des nitrates en nitrites par les graines et les tubercules, par É. Laurent. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XX, pp 437-438, novembre 1890, 1 page.)

103. Rapport annuel de la Société royale de botanique de Belgique. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXIX, 2e partie, pp. 164–169, 7 décembre 1890, 5 pages.)

104 Rapport sur l'organisation de la salle de botanique au Palais du Peuple, à Bruxelles. (*Ibid.*, t. XIX, 2e partie, pp. 169-215, 7 décembre 1890, 46 pages.)

105. Rapport sur un mémoire de concours : Étudier l'influence de la température sur la marche, la durée et la fréquence de la caryocinèse dans un exemple emprunté au règne végétal.

(*Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacologie de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, 191e volume, pp. 548-549, 20 décembre 1890, 1 page.)

1891

106. Zur Frage nach den Beziehungen zwischen Atomgewicht und Magnetismus. (*Bericht der deutschen chemischen Gesellschaft*, t. XXIV, pp. 88-89, no I, janvier 1891, 1 1/2 page.)

107. Les sphères attractives dans les cellules végétales. (Signé L. E.). (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXX, 2e partie, pp. 65-66, 14 mars 1891, 2 pages.)

108. Rapport sur : Les sphères attractives dans quelques cellules végétales, par É. De Wildeman. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXI, p. 527, mai 1891, 1/2 page.)

109. Carl von Nägeli. (Signé : L. E.). (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXX, 2e partie, pp. 148-152, 3 mai 1891, 4 pages.)

110. Notice sur Nägeli. (*Bulletin de la Société belge de microscopie*, t. XVII, pp. 148-151, 30 mai 1891, 3 pages.)

111. Discussion au sujet d'une communication de M. Ch. Bommer sur un Champignon pyrénomycète se développant sur le test des Balanes. (*Ibid.*, t. XVII, pp. 152-154, 30 mai 1891, 1 1/2 page.)

112. Discussion au sujet d'une communication de M. R. Verhoogen sur l'action du courant électrique constant sur les micro-organismes pathogènes. (*Ibid.*, t. XVII, pp. 188-191, 27 juin 1891, 2 1/2 pages.)

113 Rapport sur : *Ranunculus arvensis* par Éd. Nihoul. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t XXI, p. 792, juin 1891, 1 page.)

114. Note sur la théorie toxique du sommeil. (*Comptes rendus de la Société de biologie de Paris*, 2 juin 1891, p. 508, 1/2 page.)

115. Note bibliographique sur : Pflanzenbiologische Studien aus Russisch Lappland, par Osw. Kilhlman. (Non signé.) (*Revue scientifique*, 11 juillet 1891, p. 53, 1 page.)

116. De grâce des noms latins! (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXX, 2e partie, pp. 164-166, 19 juillet 1891, 3 pages.)

117. Rapport sur : Recherches sur les organismes inférieurs, par J. Massart. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXII, p. 92, juin 1891, 1/2 page.)

118. Sur la loi de la conservation de la vie. (*Revue philosophique*, Paris, octobre 1891, 10 pages.)

119. Jean-Servais Stas. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XVIII, pp. 57-80, 28 déc. 1891, 23 pages.)

Idem. (*Revue de Belgique*, pp. 192-218, 15 février 1892, 18 pages.)

1892

120. La nécessité des études superflues. (*Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et lettres du Hainaut*, 1891, pp. 323-336, 14 pages.)

Idem. (*Revue universitaire*, Bruxelles, 15 mai 1892, 12 pages.)

121. Note bibliographique sur : Recherches sur la fixation de l'azote libre par les plantes, par É. Laurent et Th. Schloesing fils. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXIII, pp. 335-338, avril 1892, 3 pages.)

122. Expériences relatives aux bulles de savon. (*Bulletin de la Société belge de microscopie*, t. XVIII, pp. 132-133, 16 mai 1892, 1 page.)

123. Quelques mots à propos d'une communication du Dr Verhoogen : Sur la structure des bactéries. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XVIII, pp. 154-155, 20 juin 1892, 1/2 page.)

124. Communication au sujet d'expériences de M. Sachs sur le développement des racines chez les plantes cultivées en pot. (*Ibid.*, t. XVIII, p. 160, 18 juillet 1892, 1/2 page)

125. Compte rendu collectif de MM. Errera et Durand de la manifestation du 6 décembre 1891 en l'honneur de M. F. Crépin. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXXI, 1re partie, pp 7-68, 27 juillet 1892, 61 pages et portrait.)
126. Rapport sur : Monographie du genre *Galeopsis*, par John Briquet. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXIV, p. 14, juillet 1892, 1/2 page.)
127. Rapport sur : La fermentation bactérienne des sardines, par le Dr A. B. Griffiths. (*Ibid.*, 3e série, t. XXIV, p. 618, décembre 1892, 1/2 page.)
128. On the cause of physiological action at a distance. (*Annals of Botany*, t. VI, pp. 373-375, décembre 1892, 2 pages.)

1893

129. Rapport sur : Études sur l'attache des cloisons cellulaires, par E. De Wildeman. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXV, pp. 5-8, janvier 1893, 3 1/2 pages.)
130. Note bibliographique sur MM. Th. Schloesing fils et E. Laurent. (*Ibid.*, 3e série, t. XXV, pp. 72-73, février 1893, 1 1/2 page.)
131. A propos de la conférence de M. Raoul Pictet sur le libre arbitre en face de la physique contemporaine. Deux mots. (*Revue universitaire*, Bruxelles, pp 261-267, 15 mars 1893, 6 pages.)
132 Notice sur Schübeler. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXXII, 2e partie, pp. 81-83, 7 mai 1893, 3 pages.)
133 La sainte Russie. (*La Gazette*, Bruxelles, 9 mai 1893.)
134. Sur le « Pain du Ciel » provenant du Diarbékir. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXVI, pp. 83-91, juillet 1893, 8 pages, et *Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, 1907.)

135 Les Juifs russes : Extermination ou émancipation? Bruxelles, octobre 1893, 184 pages. Deuxième édition française, mars 1903, 184 pages.

Idem. Traduction anglaise, 1894.

Idem. Traduction allemande, août 1903.

136. Discussion au sujet de la communication de M. Jacques : Y a-t-il un type juif? (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, p. 233, 27 novembre 1893, 2 pages.)

137. Les bases scientifiques de l'agriculture. Cours d'extension de l'Université libre de Bruxelles, 1893-1894. (27 pages.)

Idem. (2e édition, 1902.)

Idem. Traduction flamande. (*De Landbode*, 7 livraisons, août-octobre 1903, 24 colonnes.)

Idem. Traduction flamande, 1904.

Idem. Traduction italienne, 1906.

1894

138. A propos d'un livre récent. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 20 janvier 1894, 2 colonnes.)

139 Les Juifs et le service militaire. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 23 janvier 1894, petite note.)

140. L'intolérance en Roumanie. (Non signé.) *La Flandre libérale*, 24 janvier 1894, petite note.)

141. Barbares et civilisés. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 29 janvier 1894, 1/2 colonne.)

142. Histoire d'une loterie. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 5 février 1894, petite note.)

143. Rapport sur : Sclérotes et cordons mycéliens, par M. Ch. Bommer. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXVII, pp. 344-347, mars 1894, 4 pages.)

144. Joseph Böhm Nécrologie. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXXIII, 2e partie, pp. 34-35, 10 mars 1894, 1 page)

145. Correspondance sur Stas. (Signé : Un Bruxellois.) (*La Liberté*, Bruxelles, 26 avril 1894, 1/2 colonne.)

146. Rapport sur : Contribution à l'étude de l'irritabilité des spermatozoïdes chez les Fucacées, par M. Bordet. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXVII, pp. 863-866, juin 1894, 4 pages.)

147. Pringsheim. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 24 octobre 1894, 1/2 colonne.)

148. Remarque sur une note de tératologie, par M. Christ. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXXIII, 2e partie, pp. 85-87, 10 novembre 1894, 1 1/2 page.)

149. La pointe de la racine. (*Ibid.*, t. XXXIII, 2e partie, pp 87-88, 10 novembre 1894, 1 page.)

150. La feuille comme plaque photographique. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XXI, pp. 30-35, 17 décembre 1894, 5 pages.)

1895

150bis. La feuille comme plaque photographique. (*Bulletin de l'Association belge de photographie*, pp. 489-493, juillet 1895, 4 pages.)

151. Compte rendu de « Ueber den Zellinhalt von *Bacillus oxalaticus* Zopf », par M. W. Migula. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XXI, pp. 43-46, 21 janvier 1895, 3 pages.)

152. Finlande et Russie. (Signé X.) (*L'Indépendance belge*, 19 février 1895, 1 colonne.)

153 Les grands Juifs. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 19 février 1895, 1 colonne.)

154. Sur le mécanisme du sommeil. Aperçu critique. (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles*, t. XIV, pp. 46-66, 25 mars 1895, 20 pages.)

155. Communication sur les microbes lumineux. (*Ibid.*, t. XIV. p. 68, 29 avril 1895, petite note.)

156. Discussion au sujet d'une communication de M. Dollo sur la télégonie. (*Ibid.*, t. XIV, pp. 68-71, 29 avril 1895, 2 1/2 pages.)

157. Rapport sur : Étude chimique du glycogène chez les Champignons et les levures, par G. Clautriau. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXIX, p. 601, mai 1895, 1/2 page.)

158 Rapport sur : Recherches de microchimie comparée sur la localisation des alcaloïdes dans les Solanacées, par Ph. Molle. (*Ibid.*, t. XXIV, pp. 823-826, juin 1895, 3 1/2 pages.)

159. Rapport sur : Étude chimique sur huit terres du Bas-Congo, par E. Stuyvaert. (*Ibid.*, t. XXX, pp. 7-8, juillet 1895, 1 1/2 page.)

160 Notice sur l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles, 28 octobre 1895, 24 pages.

Idem. Notice sur l'Exposition universitaire (1897).

161. Notice nécrologique sur J.-E. Bommer. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XXXIV, 1re partie, pp 7-21, 1895, 15 pages et portrait.)

1896

162. Note bibliographique sur la *Revue de l'Université de Bruxelles*. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXI, pp. 242-243, mars 1896, 2 pages.)

163. Comptes rendus de : La différenciation ramiale chez les lianes, par J. Massart, et de : Respirabilité de l'air dans lequel une bougie a brûlé jusqu'à extinction, par Frank Clowes. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1896, pp. 341-342, 1 page et 1/2 page.)

164. Expérience relative à l'action des rayons X sur le *Phycomyces*. (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences de Paris*, t. CXXII, p. 787, 30 mars 1896, 1/2 page.)

165. Essais de philosophie botanique. I. L'optimum. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, avril 1896, pp. 321-346, 25 pages.)

166. Compte rendu de l'*Annuaire du Musée de Bergen* pour 1894-95. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, avril 1896, pp. 391-392, 1 1/2 page.)

167. Compte rendu de : La défaite du matérialisme scientifique, par Ostwald. (Signé : E.) (*Ibid.*, avril 1896, pp. 392-396, 3 1/2 pages)

168. Lettre-préface à la Flore des Algues de Belgique, par M. E. De Wildeman. (Avril 1896, 6 pages.)

169. Note sur : Un tronc de hêtre à cœur rouge. (*Bulletin de la Société centrale forestière de Belgique*, mai 1896, p. 311, 3 pages.)

170. Une pluie expérimentale. (*Ciel et Terre*, 1er août 1896, pp. 353-356, 2 1/2 pages.)

171. Note bibliographique sur la Flore des Algues de Belgique, par M. E. De Wildeman. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXII, pp. 225-226, août 1896, 1 page.)

172. Rapport sur le concours : On demande des recherches nouvelles au sujet de l'intervention de la phagocytose dans le développement des invertébrés, par M. le Dr C. De Bruyne. (*Ibid.*, 3e série, t. XXXII, pp. 767-768, décembre 1896, 1 1/2 page.)

173. Rapport sur le concours : On demande de nouvelles recherches sur le mécanisme de la cicatrisation chez les végétaux, par J. Massart. (*Ibid.*, 3e série, t. XXXII, pp. 784-792, décembre 1896, 8 pages.)

174. Rapport sur : Recherches expérimentales sur l'assimilation de l'azote ammoniacal et de l'azote nitrique par les plantes supérieures, par Laurent, Marchal et Carpiaux. (*Ibid.*, 3e série, t. XXXII, pp. 813-814, décembre 1896, 2 pages.)

175. The preservation of plants for exhibition. Report on experiments made at the « Institut botanique de l'Université de Bruxelles ». (*Report of the British Association*. Liverpool, pp. 686-692. 1896, 7 pages.)

1897

176. Note bibliographique sur un livre de M. P. De Vuyst. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXIII, pp. 6-7, janvier 1897, 1 page.)
177 Compte rendu de l'*Annuaire du Musée de Bergen* pour 1896. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1897, p. 463, 1 page.)
178. La vérité sur le Juif russe. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 18 avril 1897, 2 colonnes.)
179. Note sur une communication du professeur Pfeffer. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mai 1897, p. 636, 1/2 page.)
180. Rapport sur : Existe-t-il un noyau chez les Schizophytes? (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXIV, pp. 1091-1095, décembre 1897, 5 pages.)
181. Planches de physiologie végétale; texte descriptif français avec 86 figures et explications des planches en français, en allemand et en anglais (en collaboration avec E. Laurent). (In-4o avec 15 planches in-folio en chromolithographie, 1897, 98 pages.)
182. Existe-t-il une force vitale? Cours d'extension de l'Université de Bruxelles, 1897, 28 pages; 2e édition, 1898; 3e édition, 1899; 4e édition, 1900, 5e édition, 1901; 6e édition, 1902.)

1898

183. La Roumanie et le traité de Berlin. (Signé : Un libéral belge.) (*L'Indépendance belge*, 23 décembre 1897 et 17 janvier 1898, 1/2 colonne dans chaque numéro.)
184. Rapport sur : Recherches anatomiques et physiologiques sur le *Tradescantia Virginica*, par M. Gravis. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXV, p. 20, janvier 1898, 1/2 page.)

185. Rapport sur : Réaction osmotique des cellules végétales, par Fr. Van Rysselberghe. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique,* 3e série, t. XXXV, pp. 21-23, janvier 1898, 3 pages.)

186. Les Arabes et la scolastique. (*L'Ami de l'Ordre,* 20 février 1898, 1/2 colonne.)

187. Compte rendu de : Les écrits philosophiques et pédagogiques de Giuseppe Allievo, par G. B. Gerini. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles,* avril 1898, p. 555, 1/2 page.)

188. A propos de l'Église et de la Science. Réponse à un vitaliste. (*Revue de l'Université de Bruxelles,* mai 1898, pp. 561-584, 23 pages.)

189. Sur l'origine de l'agriculture : Discussion de la communication de M. Goblet d'Alviella. (*Bulletin de la Société d'anthropologie de Bruxelles,* t. XVII, pp. 19-20, 28 mars 1898, 1 page, et pp. 147-151, 27 juin 1898, 4 pages; t. XVIII, p. XXII, 27 mars 1899, petite note.)

190. Tous les êtres vivants ont-ils besoin d'oxygène libre? Note additionnelle à l'Optimum. (*Revue de l'Université de Bruxelles,* juillet 1898, pp. 773-776, 3 1/2 pages.)

Idem. (*Revue scientifique,* pp. 688-689, 20 novembre 1898.)

191. Un recueil des lois de la biologie. (*Revue de l'Université de Bruxelles,* juillet 1898, pp. 788-792, 4 pages.)

192 Note bibliographique sur le « Prodrome de la Flore belge », par Durand et De Wildeman. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique,* 3e série, t. XXXVI, pp. 8-9, juillet 1898, 1 1/2 page.)

193. Rapport sur : La réparation chez quelques Algues, par E. De Wildeman. (*Ibid.,* 3e série, t. XXXVI, p. 22, juillet 1898, 1/2 page.)

194. Les gaz liquéfiés et la direction des ballons. (*Ciel et Terre,* pp. 229-230, 16 juillet 1898, 1/2 page.)

195. Une belle idée. (Signé : X.) (*La Flandre libérale,* 25 novembre 1898, 1 colonne.)

196. Guerre au cléricalisme! (Signé : L.) (*La Flandre libérale*, 2 décembre 1898, 1/2 colonne.)

197. Le Comité des griefs. (Signé : X.) (*Ibid.*, 7 décembre 1898, 1 colonne.)

198. Six sermons sur les Juifs. (Signé : Belga.) (*Le Siècle*, Paris, 27 décembre 1898, 1 colonne.)

199. Rapport sur le concours : On demande de nouvelles recherches macrochimiques et microchimiques sur la digestion chez les plantes carnivores (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXVI, pp. 586-590, décembre 1898, 5 pages.)

200. Structure of the Jeast cell. (*Annals of Botany*, p. 567, décembre 1898, 1/2 page.)

Idem. (*British Association Report*, 1898, p. 1068, 1/4 page.)

201. Theoretical calculation of an osmotic optimum. (*Annals of Botany*, p. 568, décembre 1898, 1 page.)

Idem. (*British Association Report*, 1898, p. 1068, 1/2 page.)

202. On the Unit to be adopted for osmotic measurement. (*Annals of Botany*, décembre 1898, p. 568, 1/2 page.)

Idem. (*British Association Report*, 1898, p. 1068, 1/4 page.)

203. Sommaire du cours d'éléments de botanique pour la candidature en sciences naturelles, 1898, 140 pages; 2e édition, revue et corrigée, 1904, 155 pages in-8o.

1899

204 Hérédité d'un caractère acquis chez un Champignon pluricellulaire. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXVII, pp. 81-102, février 1899, 21 pages.)

205. Rapport sur : La raffinose composée comme aliment hydrocarboné de l'*Aspergillus niger*, par H. Gillot. (*Ibid.*, 3e série, t. XXXVII, p. 159, mars 1899, 1/2 page.)

206. Une tentative néo-vitaliste. Aperçu critique. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1899, pp. 439-445, 6 pages.)

207. L'énergie chimique des cellules vivantes. A propos d'un ouvrage de M. Loew. (Non signé.) (*Ibid.*, mars 1899, pp. 445-449, 4 1/2 pages.)

208. Adresse collective de MM. Errera, Laurent et De Wildeman à M. Ch. Van Bambeke, à l'occasion de son 70e anniversaire. (*Bulletin des séances de la Société belge de microscopie*, t. XXV, pp. 20-23, 24 avril 1899, 2 1/2 pages.)

209. Les conférences de laboratoire de l'Institut botanique (*Revue de l'Université de Bruxelles*) :

I. Année académique 1898-1899, par G. Clautriau, t. IV, juin et juillet 1899.

II. Année académique 1899-1900, par J. De Meyer, t. VI, novembre et décembre 1900.

III. Année académique 1900-1901, par J. De Meyer et Maria Maltaux, t. VII, mai, juin, juillet 1902.

IV. Année académique 1901-1902, par G. Barger, t. VIII, octobre, novembre et décembre 1902.

V. Année académique 1903-1904, par J.-W. Commelin, t. X, novembre et décembre 1904 et janvier 1905.

210. Compte rendu de : Les Roumains en Transylvanie, par Aug. De Vreught. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, t. IV, juin 1899, p. 724, 1/2 page.)

211. Intelligence des fourmis. (*Ibid.*, juin 1899, t. IV, p. 804, 1/2 page.)

212. L'Église et le Darwinisme. (*Ibid.*, juin 1899, t IV, p. 804, 1/2 page.)

213. A propos de génération spontanée. (Résumé d'une conférence dont le texte complet a été publié, en 1900, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*.) (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, pp. 40-41, juin 1899, 1 1/2 page.)

214. Discussion au sujet de l'analyse bactériologique des eaux du Bocq. (*Ibid.*, 10 juillet 1899, pp. 49-54, 6 pages.)

215. Une leçon élémentaire sur le Darwinisme. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, pp. 1-28, octobre 1899, 28 pages.)

Idem. 2e édition, revue et considérablement augmentée, 1904, 85 pages.

216. Gemeinverständlicher Vortrag über die Darwinische Theorie, mit Berücksichtigung einiger neueren Untersuchungen. Odenkirchen. (1902, 44 pages.) Traduction de la 2e édition française.

217. Compte rendu de : Les oscillations séculaires de la température à la surface du globe terrestre, par Svante Arrhenius. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, décembre 1899, pp. 228-230, 2 1/2 pages.)

218. Note bibliographique sur : Miscellanées biologiques offertes à M. A. Giard. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXVII, pp. 708-712, décembre 1899, 3 1/2 pages.)

219. La foi catholique et la théorie de l'évolution. (*La Flandre libérale*, 7 décembre 1899, 1 1/2 colonne.)

220. Deux lettres réponses au *XXe Siècle*, 8 décembre et 17 décembre 1899, 1 1/2 colonne chacune.

221. Usure approuvée par le Pape. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 9 décembre 1899, petite note.)

222. La genèse de l'individu. (*Ibid.*, numéro jubilaire, décembre 1899, 1/2 colonne.)

1900

223. La liberté scientifique des professeurs de Louvain. (Non signé.) (*Ibid.*, 30 janvier 1900, 1/3 colonne.)

224. Rapport sur : Recherches expérimentales sur l'hydrolyse et l'utilisation de la raffinose par le *Penicillium glaucum*, par H. Gillot. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVIII, pp. 27-28, février 1900, 1 page.)

225. Remarques sur la toxicité moléculaire de quelques alcools, à propos des recherches de M. le Dr Vandevelde. (*Bulletin de la Société royale de sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, pp. 18-31, 5 février 1900, 13 pages.)

226. Snobisme socialiste. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 6 février 1900, petite note.)

227. Toujours la légende du meurtre rituel. (Non signé) (*La Flandre libérale*, 19 février 1900, petite note.)

228. Rapport du jury chargé de décerner en 1899 le prix décennal, des sciences botaniques; période 1889-1898. (*Moniteur belge*, 31 mars 1900, 18 pages.)

229. Magnétisme et poids atomique. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVIII, pp. 152-161, mars 1900, 9 pages.)

230. Essais de philosophie botanique. II. A propos de la génération spontanée. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, pp. 545-565, mai 1900, 21 pages.)

231. Discours aux funérailles de G. Clautriau. (*Ibid.*, juin 1900, pp. 705-706, 1 1/2 page, et *Gazette de Charleroi*, 3 juin 1900, 1/2 colonne.)

232 En Roumanie. Un document interdit. (Non signé.) (*La Flandre libérale*, 15 juin 1900, 1 colonne.)

233. La disette en Roumanie et le Gouvernement roumain. (Non signé) (*Ibid.*, 28 juin 1900, 3/4 colonne.)

234. En Roumanie. (Non signé.) (*Ibid.*, 25, 28 et 29 août 1900, 1 colonne dans chaque numéro.)

235. G. Clautriau. Esquisse biographique. (*Annales de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, t. IX, fasc. 2-3, pp. 1-29, 1900, 28 pages.)

236. Extrait de l'esquisse biographique de G. Clautriau. (*Mémoires de la Société belge de microscopie*, 1900, pp. 15-38, 24 pages.)

237. Rapport sur le concours : Existe-t-il un noyau chez les Schizophytes, par J. Massart. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXVIII, pp. 1006-1007, décembre 1902, 2 pages.)

1901

238. Les plantes ont-elles une âme? Compte rendu, par J. De Meyer de la conférence faite le 22 novembre 1900 par M. Léo Errera. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier 1901, pp. 295-300, 5 pages.)

239. Sur la myriotonie comme unité dans les mesures osmotiques. (*Recueil de l'Institut botanique de Bruxelles*, t. V, p. 153, février 1901, 15 pages; *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXIX, mars 1901. 18 pages.)

240. Note bibliographique sur un travail du Dr Starke. (*Ibid.*, t. XXXIX, mars 1901. 2 pages.)

241 Rapport sur : Influence de la température sur la perméabilité du protoplasme vivant pour l'eau et les substances dissoutes, par Fr. Van Rysselberghe. (*Ibid.*, t. XXXIX, mars 1901, 2 1/2 pages.)

242 L'Église et l'évolution. (Non signé) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1901, pp. 459-460, 1 1/2 page.)

243. Compte rendu de : Influence du sol sur la dispersion du Gui et de la Cuscute en Belgique. (Signé : E.) (*Ibid.*, mai 1901, pp. 628-631, 2 1/2 pages.)

244. Rapport sur : Expérience sur l'accoutumance héréditaire des levures aux solutions salines concentrées, par Clerfeyt. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXIX, juin 1901, 1 page.)

245. Rapport sur : L'irritabilité des plantes supérieures, par J. Massart. (*Ibid.*, t. XXXIX, n° 1, pp. 517-519, septembre-octobre 1901, 2 1/2 pages.)

246. Rapport sur le concours : On demande de nouvelles recherches relatives à l'influence des facteurs externes sur la caryocinèse et la division cellulaire chez les végétaux. (*Ibid*, t. XXXIX, n° 1, pp. 767-768, décembre 1901, 2 pages.)

247. Rapport sur le concours : On demande de nouvelles recherches sur le rôle physiologique des substances albuminoïdes dans la nutrition des animaux ou des végétaux. (*Ibid.*, t. XXXIX, n° 1, pp. 746-751, décembre 1901, 6 1/2 pages.)

248 A propos d'un acte de lèse-science. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, décembre 1901, pp. 245-246, 1 page.)

249. Sur une bactérie de grandes dimensions : *Spirillum colossus*. (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et*

naturelles de Bruxelles, pp. 177-186, décembre 1901, 9 pages, et *Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. V, p. 347, 1901, 10 pages.)

1902

250. Rapport sur : Une expérience sur l'influence des solutions salines concentrées sur les propriétés de la levure de bière, par L. Lepoutre. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XL, n° 1, pp. 106-107, février 1902, 1 page.)
251. Un document volé. (Non signé.) (*La Gazette*, Bruxelles, 2 février 1902, 1/2 colonne.)
252. L'influence des unions consanguines. (Signé : L. E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, avril 1902, pp. 580-581, 1 page.)
253. Exposé de divers phénomènes de la vie végétale, avec expériences. (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, juin 1902, pp. 89-90, 1 1/2 page.)
254. Le P. Domenech et les Peaux-Rouges. (Signé : L. E.) (*Le Siècle*, Paris, 11 novembre 1902, 1/4 colonne.)
255. Rapport sur le concours : On demande de nouvelles recherches sur la formation des substances albuminoïdes chez les végétaux. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XL, n° 1, pp. 1038-1044, décembre 1902, 6 pages.)

1903

256. La brochure du Marquis Agénor, ou le Manuel du parfait antisémite. (Signé : E. Lenoir.) (*Le Siècle*, Paris, janvier 1903, 9 numéros de feuilleton et la *Flandre libérale*, juin 1903.)
257. Sur la limite de petitesse des organismes. (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, pp. 13-22, janvier 1903, 8 1/2 pages; et *Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. VI, p. 73, février 1903, 9 1/2 pages, et *Revue scientifique*, pp. 169-172, 7 février 1903, 3 pages.)

258. Compte rendu de : Recherches microchimiques sur la présence des alcaloïdes et des glycosides dans la famille des Renonculacées, par Vanderlinden. (*Botanisches Centralblatt*, t. XCII, numéro 8, p. 167, 1903, 1 ½ page.)

259. Compte rendu de : La prétendue existence de solanine dans les graines de tabac, par J. Starke. (*Ibid.*, t. XCII, p. 182, numéro 9, 1903, ½ page.)

260. A propos d'un défi. (Non signé.) *La Flandre libérale*, 2 mai 1903, 1 ½ colonne.)

261. Une question indiscrète. (Signé : Un vieux Juif.) (*Ibid.*, 26 mai 1903, 1 colonne.)

262 De quelques progrès récents de la théorie de l'évolution. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, juin-juillet, pp. 641-691, 1903, 50 pages.)

263. La jeunesse laïque. (*Le Réveil de Bruges et de la West-Flandre*, 21 septembre 1903, ½ colonne.)

264. Les massacres de Kichinew. (*Bulletin de la Ligue belge des droits de l'homme*, t. I, fasc. 2, septembre 1903, 29 pages.)

265. Discussion au sujet de la communication de MM. Delcourt et Mayer sur les tumeurs de l'encéphale. (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, pp. 183-187, décembre 1903, 5 pages.)

1904

266. Quelques bévues. (Non signé.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier 1904, pp. 323-324, 1 page.)

267. Notice sur É. Laurent. (*La Gazette*, 25 février 1904, 1 colonne.)

268. Compte rendu de : Table de mortalité et de survie, par J. M. J. Leclerc. (Signé : E.) (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mars 1904, p. 147, 1 page.)

269. Discussion au sujet d'une communication de M. Slosse sur la formation de la graisse aux dépens de l'albumine. (*Bulletin de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, pp. 38-40, mars 1904, 2 pages.)

270. Cérémonie commémorative à l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, mai-juin, pp. 667-684, 17 pages, et *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XLII, 1re partie, août 1905.)

271. Discours à la cérémonie Pasteur. (*Le Temps*, 20 juillet 1904, 1/2 colonne.)

272. Trop de périodiques scientifiques. (*La Suisse universitaire*, juillet-août 1904, 2 pages.)

273. Note sur la myriotonie. (*Travaux de l'Association de l'Institut Marey*, Paris, 30 août 1904, 1 page.)

274. Conflits de préséance et excitations inhibitrices chez les végétaux. (VIe Congrès international des physiologistes, Bruxelles, août-septembre 1904, 1/2 page, et *Archives internationales de physiologie*, Liége-Bruxelles, vol. II, décembre 1904, 1/2 page.)

275. L'Église et la maladie du sommeil. (*La Gazette*, Bruxelles 10 octobre 1904, 1/2 colonne.)

276. Projections d'expériences de microchimie et de microphysique. (*Archives internationales de physiologie*, Liége-Bruxelles, vol. II, décembre 1904, 2 pages.)

277. Rapport sur : Quelques expériences sur l'attraction des abeilles par les fleurs, par Joséphine Wery. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XLII, p. 1192, décembre 1904, 1 page.)

278. L'évolution et l'Église. (Extrait de la préface de la 2e édition de : Une leçon élémentaire sur le Darwinisme, 1904, 16 pages.)

279. François Crépin. (*Bulletin de la Société royale belge de géographie*, pp. 258-261, 1904, 3 pages.)

280. François Crépin. (En allemand.) (*Berichte der bayerischen botanischen Gesellschaft*, t. IX, 1904, 2 pages, et *Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft*, t. XXII, p. 21, 20 September 1904, 2 1/2 pages.)

281. *Micrococcus prodigiosus*. (*Jewish Encyclopedia*, 1904, 2 colonnes.)

282. Struggle for preeminence and inhibitory stimuli in plants. (*British Association*, Cambridge, section K, A p. 814, 1904, 1/2 page.)

283. Some general results on the localisation of alcaloïds in plants. (*Ibid.*, 1904, pp. 815-817, 1 1/2 page.)

284. Idem. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. II, pp. 185-187, 1906.)

1905

285. Discours à l'inauguration du médaillon Laurent, à Gembloux. (*L'Ingénieur agricole de Gembloux*, mai 1905, 3 pages, et *Annales de Gembloux*, 15e année, p. 339, juin 1905, 3 pages.)

286. Note sur le Congrès botanique international de Vienne. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XLIII, juillet 1905, 3 pages.)

287. Conflits de préséance et excitations inhibitoires chez les végétaux, avec 6 planches. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique*, t. XLII, 1re partie, 4 août 1905, 19 pages, et *Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. VI, pp. 125, 196, 14 pages.)

De plus : Diverses communications à la Société belge de microscopie, à la Société royale de botanique de Belgique, à la Société d'Anthropologie et à la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

OEUVRES POSTHUMES.

288. Glycogène et « Paraglycogène » chez les végétaux. (*Recueil de l'Institut botanique de l'Université de Bruxelles*, t. I, p 343, 1905, 37 pages.) (Terminé par M. J. Massart.)

Additions. (*Ibid.*, t. I, p. 247, 3 pages.)

289. Liste bibliographique du glycogène et du paraglycogène. (*Ibid.*, t. I, p. 384, 1905, 48 pages.) (Réunie par M. Commelin.)

290. Dessins relatifs au Glycogène et au Paraglycogène. (*Ibid.*, t. I, p 431, 1905, 16 pages et 5 planches.)

291. Sur les caractères hétérostyliques secondaires des Primevères. (*Ibid.*, t. VI, p. 223, 1905, 31 pages.) (Complété par Mlle Wery.)

292. Sur l'hygroscopicité comme cause de l'action physiologique à distance découverte par Elfving. (*Ibid.*, t. VI, p. 304, 1906, 62 pages.) (Terminé par M. Commelin.)

293. Notice sur François Crépin. (*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1906, 112 pages et portrait.) (Revue et complétée par M. Th. Durand.)

294. Notre préliminaire sur les feuilles. (Billet cacheté déposé dans la séance de la Classe des sciences de l'Académie royale de Belgique du 6 mai 1879, et ouvert par la famille en 1906. — *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, t. XLIV, janvier 1906, 1 page.)

Idem. (*Recueil de l'Institut botanique Léo Errera.*)

295. Bibliographie des alcaloïdes, glycosides, tanins, etc. (*Recueil de l'Institut botanique Léo Errera*, t. II, p. 375, 1906, 39 pages.) (Réunie par M. Commelin.)

296. Cours pratique de microchimie végétale fait au doctorat en sciences botaniques à l'Université de Bruxelles. (Bruges, 1906, 19 pages.)

297. Cours de physiologie moléculaire fait au doctorat en sciences botaniques en 1903. Leçons recueillies et rédigées par M. H. Schouteden. (*Recueil de l'Institut botanique Léo Errera*, t VII, 1907.)

XIII

Matériaux consultés (1).

Discours prononcés aux funérailles de LÉO ERRERA, le 4 août 1905 (*Revue de l'Université libre de Bruxelles*, avril 1906) :

Discours de MM. le chevalier EDM. MARCHAL, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique; MAURICE VAUTHIER, recteur de l'Université de Bruxelles; REYCHLER, au nom de la Faculté des sciences; DURAND, directeur du Jardin botanique de l'État, à Bruxelles; G. HERLANT, au nom de l'Extension de l'Université de Bruxelles; ERCULISSE, au nom des Étudiants; MASSART, pour l'Institut botanique; CH. BOMMER, au nom de la Société royale de botanique de Belgique; PRISSE, au nom de la Compagnie du gaz; ARMAND BLOCH, grand rabbin de Belgique.

LÉO ERRERA, par JEAN MASSART, *Annales de la Société royale des sciences naturelles et médicales de Bruxelles*, 1905.

LÉO ERRERA †, Nachruf, von Professor Dr F. LUDWIG, *Naturwissenschaftliche Rundschau*, 1905, XX, nº 43, pp. 553-556.

LÉO ERRERA, par TH. DURAND, dans la *Galerie des personnalités horticoles*, de la *Tribune horticole*, du 28 juillet 1906, pp. 36-37.

(1) Outre les œuvres citées dans la Bibliographie, et les notes manuscrites fournies par la famille.

LÉO ERRERA, mit Bildniss, von E. DE WILDEMAN, *Berichte der deutschen botanischen Gesellschaft,* 1905, XXIII, pp. 43-55.

A l'Institut botanique : Inauguration du buste de LÉO ERRERA, le 23 mai 1906 (*Revue de l'Université de Bruxelles,* juillet 1906) :

Discours de MM. PAUL HEGER, professeur à l'Université libre de Bruxelles; J. MASSART, professeur à l'Université de Bruxelles, directeur de l'Institut botanique LÉO ERRERA; A. LAMEERE, professeur à l'Université de Bruxelles; TH DURAND, directeur du Jardin botanique de l'État, à Bruxelles, secrétaire de la Société royale de botanique de Belgique; Professeur CALMETTE, directeur de l'Institut Pasteur de Lille; Mademoiselle J. WERY, ancienne élève.

Les récréations linguistiques de LÉO ERRERA, par PAUL DE REUL, *Revue de l'Université de Bruxelles,* octobre 1906, pp. 66-74.

LÉO ERRERA, 1858-1905, par E. DE WILDEMAN, *Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique,* 1907, XLIV, 56 pages et portrait, et *Mémoires de la Société belge de microscopie,* 1907, pp. 65-114 et portrait.





Henri Beyaert

NOTICE

SUR

HENRI BEYAERT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

né à Courtrai le 29 juillet 1823, mort à Bruxelles le 23 janvier 1894.

C'est à Courtrai, dans notre belle West-Flandre, que naquit, le 29 juillet 1823, Henri-Joseph-François Beyaert. Durant son adolescence il avait pu admirer le beffroi, le clocher bulbeux de Saint-Martin, les grandes halles de la Renaissance, les lourdes tours gothiques de la Lys, le prestigieux décor en marbre du chœur de Notre-Dame; l'étude de ces monuments eut sur son art éclectique une influence indéniable et détermina, sans nul doute, sa vocation.

Comment expliquer autrement sa fugue d'une maison de banque où son père l'avait placé et son départ pour Tournai où il se fit manœuvre maçon? Il exerça ce dur

apprentissage aux travaux de la station et ne se doutait pas alors, disait-il souvent, qu'il serait, trente ans plus tard, l'architecte de la nouvelle gare qui contribua à établir sa célébrité.

Quelques mois après, un de ses concitoyens le décida à s'occuper de la gérance d'une librairie à Bruxelles. Beyaert vit là un moyen de pouvoir y suivre les cours de l'Académie des Beaux-Arts; ses études lui montrèrent si bien sa vraie voie qu'il renonça à la vente de livres et entra, en 1843, chez l'architecte Janlet père, où il fit un stage de six ans et demi.

En 1851 arrivèrent les premières commandes, et Beyaert, déjà chercheur et ne se résignant pas à emboiter le pas aux corrects mais monotones architectes du Quartier-Léopold, imagina de faire revivre le style Louis XVI; son premier hôtel (1), de belles proportions et largement vu, tient encore bien sa place au milieu d'œuvres plus récentes La même année, il fut chargé d'élever le Kursaal d'Ostende, vaste construction où se trouvait une salle mauresque : ce bâtiment fut démoli lors de la transformation de la digue et reconstitué à Dunkerque.

De 1851 à 1860, Beyaert fit quantité de travaux de nature et d'importance variées, parmi lesquels il faut citer les maisons de M. Jamar (2); il considérait quelques-uns d'entre eux comme « des péchés de jeunesse qui furent, convenait-il, ses meilleurs maitres ». Il ne les reniait pas cependant et avouait qu'il ne se sentait plus

(1) Avenue des Arts, 26, à Bruxelles.

(2) Chaussée de Charleroi, 5, 7 et 9.

capable de les refaire, car il fallait pour cela « la fougue et même l'étourderie de la jeunesse ».

Son ingéniosité et son goût du pittoresque trouvèrent à se dépenser dans les illuminations pour les fêtes de Septembre (1857-1860) et pour les fêtes du Cinquantenaire (1); qui ne se souvient des effets variés, des motifs si harmonieusement combinés qu'il obtint par les verres de couleur groupés en lustres, en guirlandes, en arcades triomphales, etc.? Les dessins, qui furent exposés en 1904, étonnèrent et ravirent les artistes.

En 1860, il fut chargé, de concert avec M. Wynand Janssens, d'élever l'hôtel et les bâtiments d'administration de la Banque Nationale. Dans la composition de la façade, un des morceaux les plus monumentaux de notre pays, on sent la griffe du maître par sa façon robuste de concevoir les ensembles et d'en faire, par des nus et des repos habilement ménagés, valoir les principaux éléments constitutifs. Le vestibule et la salle des fêtes du Gouverneur ont beaucoup de caractère, et le grand escalier, qui descend à la salle des guichets, attire l'attention par l'ampleur des proportions et le calme harmonieux de son vaisseau terminé en hémicycle.

Les communications entre le haut et le bas de la ville le préoccupèrent, et, en un projet très étudié, il trouva une solution qui fut approuvée en 1865 par le Conseil communal de Bruxelles. Malheureusement la construction du palais du Comte de Flandre et de celui des Beaux-Arts en empêcha l'exécution.

En 1866 fut inaugurée la fontaine de Brouckere que

(1) *Émulation*, 1904, pl. 26.

Beyaert avait projetée dans des dimensions plus vastes, mais qu'il dut réduire pour tenir compte des ressources budgétaires; ceci soit dit pour expliquer l'effet rapetissé que ce monument produit au milieu d'un vaste carrefour et avec un déplorable fond de maisons banales. Si elle était entourée d'arbres et de fleurs, on apprécierait mieux la conception originale de cette fontaine où les figures de marbre s'allient étroitement à la sculpture ornementale et aux heureuses combinaisons des vasques et des jeux d'eau.

Chargé, en 1860, par le Ministre de l'Intérieur Rogier d'étudier un projet d'agrandissement du Musée d'antiquités et d'armures installé à la Porte de Hal, il ne vit d'autre moyen de donner un accès facile aux salles de l'étage, qu'en renonçant à conserver, à ce vestige d'architecture militaire, son caractère d'entrée de ville, et plaça, dans l'axe, un escalier en tour ronde, à noyau à jour, qui est remarquable par sa sobriété et les difficultés de construction habilement résolues. Ce dispositif, critiqué par nos archéologues, reçut cependant l'entière approbation de Viollet-le-Duc. Le Musée devait être complété par des galeries contournant, en manière de cloître, le square actuel; la crainte de créer un écran massif entre le faubourg et la ville fit renoncer à leur réalisation.

L'orangerie du château de Maillard près de Jodoigne, traitée dans le goût du XVe siècle, la fabrique d'orgues de Merklin (1) et l'hôpital militaire de Bruges occupèrent Beyaert jusqu'au jour où il fut chargé par M. de Sauvage-

(1) Située chaussée de Wavre, et démolie en 1875.

Vercour de la reconstitution du château de Faulx près de Namur dont il ne restait que des substructions de tours des XIIIe et XIVe siècles, et une aile de la Renaissance. Rien n'est plus saisissant que de voir tout à coup, à un tournant de la route, la silhouette du château avec ses tours rondes, son donjon, ses échauguettes, produisant, toutes proportions gardées, l'effet de pittoresque de Pierrefonds; la chaude polychromie de ses moellons le fait tenir étroitement au paysage de roches hérissées de sapins qui l'entoure. La cour d'honneur, que l'on voudrait voir précédée de la poterne prévue, impressionne par sa sévère grandeur; à l'intérieur, la cheminée Renaissance de la salle à manger requiert par son étude très poussée. Le château de Faulx est une des œuvres dont Beyaert était le plus fier; le chevalier de Sauvage, non moins enthousiaste, eut la délicate pensée d'ériger, à la place d'honneur du grand escalier, la statue en bronze du Maître de l'œuvre (1). Cet hommage posthume, d'initiative privée, est chose trop rare, surtout en honneur d'un architecte, pour qu'il ne soit pas consigné ici.

Beyaert avait « la passion de l'étude et la manie de la nouveauté », ainsi qu'il l'avouait; c'est ce qui lui permettait de mener de front des travaux de styles les plus variés. A Chaudfontaine, il élevait l'entrée de la ferme du château de la Rochette dont le curieux porche triangulaire, surmonté d'un colombier en tour ronde, réalisait un exemple parfait d'architecture de manoir gallois bien

(1) Reproduction de la statue du Petit-Sablon, œuvre de Van de Kerckhove.

avant l'époque du lançage du genre anglais sur le continent; puis il travaillait aux plans de la salle des fêtes du Concert noble, concevait en Louis XVI le grandiose hôtel du Chastel qui semble presque un fragment d'un monument plus vaste, et enfin préludait à la résurrection de la Renaissance flamande en construisant à Soignies, dès 1874, l'orphelinat, l'école moyenne et l'école primaire, à Bruxelles l'hôtel de Marnix, à Namur l'hôtel Kegeljan, où il remit en honneur lucarnes et pignons et affirma ses principes en laissant les matériaux apparents.

A cette époque, Beyaert était à l'apogée de son talent et, pendant une vingtaine d'années, produisit des œuvres de tout premier ordre, typiques par l'originalité de la conception, l'étude consciencieuse des détails et l'application constante d'une construction raisonnée. Il remporta un succès d'enthousiasme lorsque la première prime du concours fut décernée à sa petite maison du boulevard du Nord ayant pour enseigne « In de Kater en de Kat »; traitée dans la note des maisons à ordres superposés de la Grand'place, elle revêt un cachet personnel qui donne à son pignon une saveur toute nouvelle; en guise de signature, l'artiste termina par son profil un des rinceaux en bronze de la balustrade terminale.

La gare de Tournai, étudiée dans une gamme sobre, est surtout intéressante par sa salle des pas perdus, construite en pierre bleue et briques rouges, où Beyaert s'est joué des difficultés en combinant une calotte sphérique, des voûtes en berceau avec pénétrations, une voûte d'arête et des voûtes en arc de cloître d'un effet architectural des plus réussis. Tout auprès, l'entrepôt, au

vigoureux caractère d'ensemble résultant d'une expression exacte de sa destination, est réputé pour sa puissante porte, ses multiples lucarnes, ses pignons d'un beau jet que couronnent l'emblème communal et le Mercure de Jean de Bologne. Enfin le pavillon de la douane dont les façades, variées selon leur but d'utilité, sont d'un imprévu captivant.

Tournai fut représenté à l'Exposition de Bruxelles de 1888 par une tour pour laquelle Beyaert s'inspira des armoiries de la ville; elle était constituée par les pierres de ses carrières, et elle subsiste encore au Parc du Cinquantenaire.

L'espace étriqué mis à sa disposition ne permit pas à Beyaert de donner au monument Orts l'ampleur décorative que comportait cette fontaine; il se sentit plus à l'aise dans sa chapelle votive de Londerzeel et à l'église d'Everberg, au pittoresque porche sur angle.

L'insuffisance des locaux de la Banque Nationale amena Beyaert à les étendre vers la rue de Berlaimont. Il y éleva une façade, à avant-corps et arrière-corps alternés, qui est remarquable par son parti très franc, la sobriété de son ordonnance et l'étude de ses profils, d'une rare élégance. En tête se détache la tour où un superbe escalier, à noyau à jour, déroule son hélice; les piliers et arcades sont traités en un style Louis XVI d'une belle tenue et conduisent l'œil vers la colonnade de la coupole. Sous celle-ci, selon la coutume des architectes du moyen âge et de la Renaissance, se trouve la statue du Maître accoudé, regardant le public admiratif de son œuvre. Au-dessous un panneau attend encore l'humoristique inscription suivante :

Deze steenen man
verbeeldt.
HENDRIK-JOZEF-FRANZ BEYAERT
geboren te Kortrijk in West-Vlaenderen
den 29ten July 1823
Bouwmeester in Brussel
daer levende wel te pas
in 't jaer 1876
om welzeker daer ook te sterven
God weet wanneer!
maer hoe later hoe beter.
Bid voor zijne arme ziel.
Hij peist wel dat 't zal noodig zijn.

(Traduction.)

Cet homme de pierre
représente
HENRI-JOSEPH-FRANÇOIS BEYAERT
né à Courtrai en West-Flandre
le 29 juillet 1823
Architecte à Bruxelles
où il vit en bonne santé
en l'an 1876
pour y mourir aussi certainement
Dieu sait quand!
mais au plus tard au mieux.
Priez pour sa pauvre âme.
Il pense bien que ce sera nécessaire.

Ici se placent deux œuvres particulièrement intéressantes : l'église de Tombes et le square du Petit-Sablon, terminés tous deux vers 1880.

L'église de Tombes, située à une portée de fusil du château de Faulx, en forme le digne complément ; traitée en style roman et construite avec ces beaux moellons roux, gris ou noirâtres de la région, elle a bien le caractère de simplicité que doit avoir une modeste église de village. A l'intérieur, elle séduit par la coloration de ses matériaux apparents, l'imprévu du jubé placé devant le chœur, l'intérêt de ses trente chapiteaux variés et le souci archéologique des motifs de sa chaire de vérité en pierre.

Pour le square du Petit-Sablon, d'une réputation européenne, Beyaert s'inspira des anciennes bailles de la cour de Bruxelles (1); mais au lieu des balustrades en pierre, non exemptes de lourdeur, il eut l'heureuse idée de leur substituer des grilles en fer forgé dont il varia, avec une virtuosité incomparable, les motifs de chaque travée. Les colonnes, aux fûts décorés de gaufrures et damassures, supportent les statues des chefs de corps de métiers et notamment, à l'angle, celle de l'architecte sous laquelle on souhaiterait voir sa signature. Les parterres de broderie et les niches de verdure complètent cette savoureuse réminiscence du XVI[e] siècle.

Tout en prônant bien haut l'art et les artistes flamands, dont il retrouvait avec joie les productions à Dijon, dans les églises d'Espagne ou au palais de Caserte (2), Beyaert

(1) L. Hymans, *Bruxelles à travers les âges*, t. I, pp. 212, 213, d'après *Bruxella septenaria*.

(2) OEuvre de Van Kalf, dont la statue, érigée sur la place de Caserte, porte le nom italianisé de Van Vitelli.

savait admirer, en toute justice. les monuments dus à des architectes d'autres nationalités. C'est ainsi qu'il fut vivement impressionné par le château de Chambord et ne cessait d'exalter le mérite sans égal des tours, des lucarnes, des cheminées et de la lanterne fameuse qui couronne l'escalier à double vis. Il ne se cachait pas d'avoir voulu produire un effet du même genre lorsqu'il composa la Banque Nationale d'Anvers et il faut convenir que le pittoresque qui se dégage de ce joyeux assemblage de pignons, de tours, de tourelles, de lucarnes et flèches, requiert l'œil et l'amuse. L'architecture qui se déroule le long des côtés de ce vaste triangle est magistralement conçue et puissamment réalisée : l'entrée, avec l'horloge, constitue un motif éminemment décoratif, le pavillon en retour acquiert, par ses grands pilastres, une noble allure, les ordres superposés des ailes composent des travées bien calées, enfin les tours d'angle encadrent copieusement l'hôtel des directeurs au pignon délicatement échafaudé.

Ces qualités de parfait technicien et d'artiste amoureux de son art que possédait le Maître, nous les retrouvons dans l'hôtel du sénateur Hanrez, au château de Bornhem et surtout dans le château de Wespelaer, près Louvain où donjon, tourelles, échauguettes et bretèches, se mirant dans l'eau. sont du même charme très prenant qu'on ressent dans le grand hall aux combinaisons de voûtes d'une ossature puissante et d'un décor constructif des plus ingénieux.

Après tous ces monuments d'une Renaissance flamande épurée, il est surprenant de voir, en 1882, Beyaert, avec une souplesse de talent et avec un éclectisme peu ordi-

naires, faire renaître la Chambre des Représentants de ses cendres et créer une œuvre d'un classicisme impeccable. L'idée de reconstruire les deux colonnades superposées de la salle des séances lui déplut et, au lieu de cette ordonnance petite d'échelle, il édifia, sur un soubassement robuste, un seul ordre ionique de grand caractère et très monumental. Il créa un remarquable escalier à noyau à double vis donnant accès séparément aux deux étages des tribunes, fit plusieurs variantes du trône royal, combina un mobilier avec pupitres ascendants pour les orateurs et dessina même le maillet du président.

Ses préoccupations utilitaires l'amenèrent à collaborer avec son confrère Émile Janlet à la construction de l'hôpital civil de Tournai, et il apporta à Franz Baekelmans son concours d'archéologue entendu et de chercheur infatigable pour l'église romane de Borgerhout, remarquable surtout par son clocher à plan carré se terminant en tour ronde.

A la Caisse d'épargne de Bruxelles, Beyaert s'imposa un problème de composition des plus ardus en réservant les parties nues de la façade pour les avant-corps et en décorant les arrière-corps de colonnes ioniques, de gaines, etc., contraste un peu heurté avec l'unité calme du rez-de-chaussée à bossages qu'entrecoupent de superbes grilles. Des alternances de pierres blanches et de mosaïque donnent une élégance particulière aux voûtes du vestibule. Faut-il ajouter que l'installation des bureaux est parfaite au point de vue de l'éclairage, de la distribution des services et de leur fonctionnement pratique?

Ces rares mérites, une nouveauté pour l'époque, nous

les rencontrons encore, dans de vastes proportions, au Ministère des Chemins de fer où le plan général comporte quatre ailes parallèles soudées à une aile transversale et séparées par de longues cours qui dispensent abondamment l'air et la lumière dans tous les locaux. Ceux-ci sont rendus extensibles grâce à l'emploi de légères colonnettes permettant le déplacement des cloisons suivant les nécessités du service. Au lieu de briques. Beyaert ressuscita dans les façades l'opus romain en larges carreaux de terre cuite séparés par de gros joints de ciment farci de gravier et érigea à l'angle vers la rue Royale, une tour d'une imposante silhouette.

Il est fâcheux que l'on n'ait pas exécuté son projet d'Hôtel des Télégraphes et de la Marine; la majestueuse entrée et la tour du grand escalier eussent fait merveille au fond de la rue Ducale.

Beyaert venait, en novembre 1893, de signer les intéressantes feuilles de détails d'une cheminée monumentale pour la salle d'attente de 1re et 2e classe de la gare de Tournai (1) lorsqu'un refroidissement le terrassa et l'emporta le 23 janvier 1894, en pleine possession de ses admirables facultés.

Les honneurs mérités ne firent point défaut à notre illustre confrère. Dans l'Ordre de Léopold, il fut nommé chevalier en 1866 à l'inauguration de la fontaine de Brouckere, officier en 1879 à l'inauguration de la gare de Tournai et commandeur en 1886 après la reconstruction du Palais de la Nation. Dès 1865 il siégea à la Commission royale des Monuments et, en 1880, au Conseil supé-

(1) *Émulation*, 1904, pl. 30 et 31.

rieur d'hygiène; il reçut en 1881 le titre de membre agrégé de l'Académie d'Anvers. Notre Compagnie l'élut correspondant le 1er mars 1883 et membre titulaire en 1888. Il prit une part importante aux travaux de la Classe des beaux-arts, et y fit montre de ses convictions profondes en art; comme l'a dit M. Stallaert, directeur, à ses funérailles, sa parole était chaleureuse, vibrante, entraînante et il savait intéresser et convaincre par ses arguments serrés et sans réplique.

Notons encore que son nom fut donné à des rues de Tournai et de Bruxelles par les administrations communales de ces villes.

Les électeurs libéraux de Bruxelles l'envoyèrent, en 1876, siéger au Conseil communal où il se fit remarquer par ses critiques, ses remarques, ses conseils qui furent particulièrement précieux à la Section des travaux publics. En 1877, il prononça, au sujet des rues droites et des rues courbes, un sensationnel discours dont nous détachons les passages suivants :

« Depuis environ deux siècles et demi, tous les tra-
» vaux de voirie sont tracés d'après un principe inva-
» riable : la ligne droite et la symétrie. Notre quartier
» Léopold en est un échantillon important. Si l'on a
» cette manière de voir, on en a eu une tout autre
» pendant un grand nombre de siècles précédents...
» Bruxelles possède quelques artères anciennes d'un
» tracé très artistique et que je considère comme des
» monuments : la rue du Marché-aux-Poulets et la rue
» du Marché-aux-Herbes...

» *La règle aujourd'hui tient lieu d'imagination;* ne
» pourrait-on pas la mettre un peu au repos pour céder

» la place à l'imagination et à l'originalité artistique qui
» étaient les principes de nos ancêtres, principes avec
» lesquels ils ont su donner à chaque rue et à chaque
» place un cachet spécial ?

» Quand on a vu des villes pittoresques comme Prague
» et Nuremberg, on en revient pénétré d'enthousiasme
» et on ne peut assez en louer l'originalité...

» N'est-il pas fatigant d'apercevoir, à l'extrémité de
» ces longues artères droites, constamment la même
» silhouette : la plus belle construction a tout à perdre
» à cette épreuve. L'hôtel de ville de Louvain en est
» un exemple : on l'aperçoit à une distance telle qu'il
» est impossible de distinguer ce qui en fait le principal
» mérite; et quand on arrive à la distance convenable,
» il n'y a plus aucune surprise. On peut dire que *ce*
» *splendide monument est une victime de la ligne droite.* »

« Il est à remarquer que les façades disposées sur
» une ligne droite ne se voient pas, tandis que dans les
» rues sinueuses on les voit toutes... Aux nouveaux
» boulevards, les belles constructions se perdent dans
» les lignes trop fuyantes et l'œil ne s'y arrête pas... »

« *La destruction du caractère ancien des rues doit être*
» *considérée comme un acte de vandalisme...* »

« Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que en moins de cin-
» quante ans, un revirement s'opère en faveur des rues et
» des places anciennes... On recherchera tous les docu-
» ments qui pourront aider à la restauration de certaines
» voies publiques. Alors, *rectification d'alignement* signi-
» fiera exactement le contraire de ce que ces mots disent
» aujourd'hui : on corrigera les alignements droits créés
» de nos jours et j'espère même que l'on ne négligera

» pas le quartier Léopold. Puissé-je à ce moment occuper
» encore la place à laquelle je me trouve : je me venge-
» rai avec usure ! »

Il est intéressant de constater combien Beyaert dut batailler pour une question d'esthétique unanimement admise de nos jours; il fut vraiment le précurseur des Buls et des Stübben, les spécialistes attitrés en matière de tracés de villes...

Dans une lettre écrite en 1876 à un de ses concitoyens qui lui avait demandé une notice sur ses œuvres, Beyaert définit d'une façon amusante la mission de l'architecte :

« Je crois, dit-il, que les artistes *rassis* ne sont pas
» mauvais juges de leurs propres œuvres : c'est pour-
» quoi je me suis permis d'ajouter une note favorable
» en regard de certaines d'entre elles que je cite. Du
» reste, Monsieur, — et je vous autorise à le dire, —
» nous sommes loin de ne faire que des chefs-d'œuvre :
» que de croûtes produites, que de fiascos obtenus, que
» d'argent gaspillé pour arriver à faire à peu près bien
» en architecture ! Mais aussi quelles études prélimi-
» naires, quelle expérience ne faut-il pas pour déter-
» miner sur papier l'effet que produiront en exécution
» certaines combinaisons de lignes ! Le peintre, le
» statuaire, le musicien, le graveur ne laissent sortir de
» leurs mains que des œuvres complètes; jusqu'au der-
» nier moment ils peuvent corriger et remanier leur
» travail; l'architecte seul doit concevoir *parfait* sans
» reprise et sans retouche, et c'est au vu et au su de tout
» le monde que ses travaux naissent, grandissent et
» s'achèvent. En outre il faut qu'il compte avec la bourse
» de son client et souvent même avec ses stupides pré-
» tentions et ses sottes exigences.

» Je souhaite que, pour terminer ma carrière artistique,
» je puisse avoir l'occasion de faire une analyse critique
» de mes propres œuvres ; c'est, je pense, le travail le
» plus parfait que je produirais, car il n'y a pas une seule
» de mes constructions que je ne malmènerais d'impor-
» tance, afin de garantir mes successeurs en architec-
» ture contre les nombreuses bévues que j'ai commises. »
Quelle sincérité et quelle modestie dans ces lignes!

La critique de ses œuvres, il la faisait constamment aux élèves de son bureau, pour qui il fut un remarquable professeur, saisissant la moindre occasion pour donner, à propos d'une correction, une précieuse leçon sur les sujets les plus variés; dur et sévère pour le travail des autres comme pour le sien, mais enthousiaste des belles choses de l'architecture, il communiquait son entrain à ceux qui travaillaient sous sa direction et qui en étaient fiers; aussi ce qu'il enseignait laissait dans leur esprit des traces ineffaçables. « Je lamine mes élèves, dit-il dans
» un banquet, mais ils m'en seront reconnaissants plus
» tard! » Et, en effet, ce sont les sentiments qui les animent encore et que les années ont plutôt avivés.

Son humour était caractéristique. « Savez-vous, de-
» mandait-il, quel est l'instrument dont je me sers le
» plus pour mes dessins? — C'est ma gomme! » Rien n'était plus vrai, car il effaçait, effaçait jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'esquisse ou le profil désiré. D'autres fois, après avoir essayé divers motifs décoratifs : « Je crois,
» déclarait-il, que rien du tout fera encore mieux. »
N'est-ce pas là une conclusion qui dénotait sa science de simplification en matière de composition? « Les lucarnes
» sont toujours trop grandes », remarque dont on peut

constater l'exactitude et dont il fit son profit dans les toitures de ses monuments. « Que faites-vous donc des » règles d'architecture? lui disait un conseiller commu- » nal. — En fait de règle, sachez que je ne connais que » celle qui se trouve sur ma planche à dessiner! » Cette boutade ne corrobore-t-elle pas l'esprit d'originalité de ses œuvres?

Où Beyaert excella entre tous, c'est dans l'étude des détails qu'il poussait aux dernières limites, trouvant cependant que l'architecte français Millet lui était supérieur sous ce rapport. Ses dessins de fer forgé étaient remarquables et ont contribué à la remise en honneur de cette belle industrie d'art. Il attachait une grande importance à la composition des souches de cheminées, complément indispensable du décor des toits. Il ne faisait jamais de dessins en perspective, mais sa science et son raisonnement lui permettaient d'en déterminer sûrement les effets, en évitant les *bains-de-pied* et les déformations de courbes. Il voyait l'architecture largement, à la façon de Philibert Delorme, d'Androuet du Cerceau et de Mansart, mais en y apportant le sens pittoresque d'Hans Vredeman de Vries et des fantaisies personnelles dans lesquelles il mettait toujours du goût et du style. « C'est » du Beyaert! » disait-il avec un orgueil légitimé par son talent incontesté.

Le recul des années n'a altéré en rien la valeur de tout ce qu'a produit Beyaert (1); son Œuvre reçut une consécration définitive lors de l'exposition de ses dessins (2)

(1) Cfr. *Travaux d'architecture exécutés par H. Beyaert*, 2 vol.

(2) Catalogue, avril 1904. Hayez imprimeur.

qu'un groupe de ses élèves organisa en 1904 au Musée des Arts décoratifs et industriels, grâce à l'initiative du conservateur en chef, M. Van Overloop. Le Ministre de l'Agriculture en magnifia les merveilles graphiques et souhaita de les voir réunies au futur musée d'architecture, où elles constitueraient tout un enseignement.

Là ne se borna pas le souvenir reconnaissant des élèves à leur Maître disparu; le concours des pouvoirs publics leur permit d'apposer à un angle du Ministère des Chemins de fer le beau mémorial en bronze où le sculpteur Dubois a groupé les figures de l'Architecture et de l'Archéologie glorifiant Beyaert.

Cet hommage était légitimement dû à un confrère illustre qui laisse une trace lumineuse dans l'histoire de l'architecture de notre pays.

JULES BRUNFAUT.



CAISSE CENTRALE DES ARTISTES BELGES

EXPOSÉ DE LA SITUATION

au 31 décembre 1907, par M. H. Hymans, secrétaire.

MESSIEURS,

La Caisse centrale des artistes belges entre dans la soixantième année de son existence. Gérée avec sollicitude elle a continué de faire face, en 1907, au principal objet de son programme : la collation des pensions de veuves d'artistes.

Réservées à celles que la mort d'un époux laisse dans une situation précaire, ces pensions, imputées sur le revenu de l'avoir social, sont, pour le moment, au nombre de dix-sept; elles étaient de dix-huit durant l'exercice écoulé.

S'il ne nous est guère permis de soutenir qu'à leur taux actuel nos pensions puissent donner l'aisance aux bénéficiaires, il ne nous est pas interdit de croire qu'elles

procurent à beaucoup un utile appoint et concourent à assurer l'indépendance, autant dire la dignité de leurs titulaires. N'est-ce point le but qu'avaient en vue les promoteurs de l'institution?

Pour l'exercice écoulé, une somme de 9,766 fr. 32 cent. a été affectée au service des pensions.

Graduellement majoré, le taux présent de ces annuités doit l'être encore dans l'avenir, de manière à correspondre mieux aux nécessités croissantes de la vie. Dès aujourd'hui cependant, à celles qui les détiennent, nous nous flattons de penser qu'elles aident à faire face à des devoirs pressants.

Payons un nouveau tribut de reconnaissance à la mémoire de l'illustre inspirateur de l'œuvre, le peintre Louis Gallait. On ne disposait point en 1848, comme de nos jours, des multiples et ingénieuses combinaisons permettant d'assurer le sort des siens en cas de décès. Tout au plus l'assurance sur la vie était-elle un peu usitée. Ce fut chose louable entre toutes chez un artiste, un artiste haut placé dans l'estime publique, de songer à soustraire à l'insécurité des lendemains ceux que la nature de leurs occupations détourne si naturellement de l'idée du profit matériel.

Réduits à nos seules forces, il nous eût été de bien longtemps impossible de pouvoir aspirer à notre situation présente. La générosité de quelques amis éclairés des arts nous est heureusement venue en aide.

L'affirmation du principe de solidarité que notre titre

même proclame, a attiré vers l'institution de multiples et précieuses sympathies. Aux libéralités de feu M. Henri van Cutsem, l'opulent amateur ; à la généreuse donation de Mme Marlier et ses enfants, est venu s'ajouter le legs de *dix mille francs* fait en faveur de la Caisse par feu notre excellent et regretté confrère Alexandre Markelbach.

A notre gratitude envers la mémoire du testateur, il convient d'ajouter nos vifs remerciements à ses héritiers. Généreusement, ils ont délivré à l'œuvre la somme dont elle était appelée à bénéficier, car, inutile de le rappeler, la Caisse, aux yeux de la loi, est sans capacité pour hériter. En fait, c'est donc aux héritiers Markelbach qu'est due la libéralité dont bénéficie notre institution.

Nous nous en voudrions d'omettre de reporter aussi nos souvenirs reconnaissants vers la mémoire d'un de nos membres les plus dévoués, le peintre Léon Herbo, enlevé à l'art au cours de l'année 1907. Il avait généreusement tenu à verser à la Caisse le produit d'une exposition de ses œuvres, organisée expressément à notre profit.

Avec d'autres, auxquelles il a été rendu hommage en temps et lieu, ces libérales interventions permettent aux administrateurs, sans se départir de la règle d'une sage prévoyance, d'allouer des secours et des subventions à des membres de la famille artistique momentanément éprouvés par la maladie ou les infortunes.

Discrètes, comme doivent l'être ces interventions,

elles appartiennent essentiellement au rôle que nous assigne le règlement et concordent avec son esprit.

La misère qui se cache est de toutes la plus cruelle et d'autant plus respectable. Intermédiaire des philanthropes précités, le Comité aime à proclamer que leurs volontés ne sont point restées stériles. Elles ont aidé à relever les courages, à stimuler les énergies, en même temps qu'à attester le rôle bienfaisant de l'association.

Une somme de 2,145 francs a été, au cours du dernier exercice, répartie en secours extraordinaires.

Ne terminons pas cet exposé sommaire sans attirer une fois de plus l'attention des artistes sur le caractère élevé, en même temps que confraternel de notre institution de prévoyance. Rien dans ses interventions ne froisse la dignité de ceux qui estiment devoir recourir à elle dans l'intérêt de leur famille.

Entre tous, le sort de l'artiste est incertain. Lié intimement aux vicissitudes du goût, il n'échappe non plus aux caprices de la mode. La poussée des générations nouvelles est chose encore dont pâtissent ceux que la faveur publique, trop souvent versatile, élève au rang suprême dans leur profession.

Qu'est la minime cotisation réclamée des participants à la Caisse pour ceux que la fortune dispense d'y recourir, sinon un acte de louable solidarité?

Pour terminer, un mot d'avertissement à ceux que la chose concerne.

Assez fréquemment des demandes d'affiliation par-

viennent au Comité de la part d'artistes ayant dépassé l'âge fixé par les statuts pour l'admission parmi les membres effectifs. Le fait d'apprendre à ces aspirants l'impossibilité d'accueillir leur demande, cause des déceptions toujours cruelles. Ayons à cœur de les leur éviter.

Il importe donc de prévenir les intéressés que la limite de l'âge d'admission est de quarante ans. Seuls, peuvent être exceptés de la prohibition les membres de l'Académie.

Nous ne pouvons, si fort qu'il nous en coûte souvent, faire fléchir ces dispositions réglementaires. A leur respect nous devons notre prospérité dans le présent. Nous lui devrons notre sécurité dans l'avenir.

***ÉTAT GÉNÉRAL** des recettes et des dépenses pendant l'exercice 1907, dressé en conformité de l'article 16 du Règlement, par M. Edm. Marchal, trésorier.*

I. — RECETTES.

1. Reliquat de l'exercice 1906	427 97	
2. Cotisations des membres honoraires et effectifs.	915 »	
3. Intérêts des fonds placés, en 4 1/2 p. %, au Crédit communal	19,700 »	
4. Soulte de la conversion en 3 p. % du Crédit communal	733 26	
5. Intérêts des fonds placés, en 3 p. %, au Crédit communal	3,931 50	
6. Soulte du tirage d'une obligation . . .	80 »	
7. Intérêts des fonds placés en rente belge, 2 1/2 p. %	1,500 »	
ENSEMBLE . . . . . fr.		27,287 73

II. — DÉPENSES.

1. Pensions de seize veuves à 600 francs chacune, et solde d'une pension éteinte avant la fin de l'exercice	9,766 32	
2. Secours : 1° à Mlle J... D.., 475 francs; 2° à M. M..., 450 francs; 3° à M. De M..., 250 francs; 4° à Mme de B..., 220 francs; 5° à Mme M... N..., 200 francs; 6° à Mme De R..., 50 francs; 7° à Mlle H..., 500 francs	2,145 »	
3. Écritures et frais divers	330 »	
4. Achats : quinze obligations de 1,000 fr., Crédit communal 3 p %	13,777 40	
5. Reliquat le 31 décembre 1907	1,269 01	
ENSEMBLE . . . . . fr.		27,287 73

III. — AVOIR SOCIAL.

	VALEURS.	INTÉRÊTS.
Capital inscrit au Grand-livre 4 1/2 p. % du Crédit communal, le 31 décembre 1906, fr. 436,800, réduit le 31 décembre 1907 à . . . . fr. par suite de la conversion en 3 p. % de 10,500 fr. d'obligations sorties au tirage au sort.	426,300 »	19,183 50
Capital inscrit au Grand-livre 3 p. % du Crédit communal, augmenté des 10,500 francs précités et de 15,000 fr. d'achats en 1907.	140,300 »	4,209 »
Capital inscrit au Grand-livre 2 1/2 p. % de la Dette publique belge	60,000 »	1,500 »
TOTAUX. . . . . fr	626,600 »	24,892 50
Numéraire en caisse le 31 décembre 1907.	1,269 01	»
ENSEMBLE. . . . fr.	627,869 01	24,892 50

Progression des intérêts : fr. 322,50.

COMPOSITION DES COMITÉS EN 1908.

COMITÉ CENTRAL.

Bureau de la Classe des beaux-arts.

MM. EDG. TINEL, directeur;
H. HYMANS, vice-directeur, *secrétaire* du Comité;
MARCHAL (le chev. EDM.), secrétaire perpétuel, *trésorier.*

Membres délégués de la Classe.

MM. ÉD. FÉTIS;
J. ROBIE;
H. MAQUET;
ERN. ACKER;
ÉM. JANLET.
N. . . . .

Sous-comité d'Anvers.

N. . . . .

Sous-comité de Gand.

M. F. VAN DER HAEGHEN, président.

Sous-comité de Liége.

M. RADOUX, président.

LISTE DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION.

(10 janvier 1908.)

Haut Protecteur.

SA MAJESTÉ LE ROI.

Donateurs.

SOCIÉTÉ ROYALE D'ENCOURAGEMENT DES BEAUX-ARTS D'ANVERS;
VAN CUTSEM (feu HENRI);
MARKELBACH (feu ALEXANDRE);
MARLIER (Madame Veuve —) et ses enfants.

Membres honoraires.

	Quotité par an.
ACKER, Ernest (de l'Académie), architecte, chaussée de Charleroi, 94, à Saint-Gilles lez-Bruxelles	12
DE HAAS, J.-H.-L., peintre, place du Luxembourg, 9, à Bruxelles	20
DE LALAING, le comte Jacques (de l'Académie), rue Ducale, 42, à Bruxelles	15
ERRERA (Mme Marie), rue Royale, 14, à Bruxelles	20
FOLOGNE, Égide, architecte honoraire du Palais du Roi, rue de Hongrie, 72, à Saint-Gilles lez-Bruxelles	12
HYMANS, Henri (de l'Académie), conservateur en chef de la Bibliothèque royale, rue des Deux-Églises, 15, à Bruxelles	12

LAMBERT (le baron), membre de la Commission directrice des Musées royaux, rue d'Egmont, 2, à Bruxelles 20

MAQUET, Henri (de l'Académie), architecte, rue du Trône, 20, à Bruxelles. 12

MARCHAL (le chev. Edm.), secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique, rue de la Poste, 63, à Saint-Josse-ten-Noode 12

PRISSE, le baron É., rue Gallait, 146, à Schaerbeek . . . 12

ROBIE, J. (de l'Académie), peintre, chaussée de Charleroi, 147, à Saint-Gilles lez-Bruxelles 12

SIGART, Fl., avocat, rue de l'Arbre-Bénit, 97, à Ixelles . . 12

VANDER HAEGHEN, Ferdinand (de l'Académie), bibliothécaire en chef de l'Université de Gand, Fossé d'Othon, 2, à Gand. 12

Membres effectifs.

ABRAS, Philippe-Gustave-Ghislain, professeur à l'Académie de musique, rue du Collège, 25, à Namur 12

ALLAERT, Polydore-François, peintre, rue Basse-des-Champs, 15, à Gand. 12

ANTOINE, Charles-Léon, professeur à l'École de musique, rue Émile Cuvelier, 43, à Namur 12

AUDELHOF, Frans, directeur de l'École de musique de Turnhout 12

BASELEER, Richard, peintre, rue des Images, 126, à Anvers. 12

BRAECKE, Pierre, statuaire, rue de l'Abdication, 31, à Bruxelles 12

CANTILLON, Émile, sculpteur, professeur à l'Académie des beaux-arts de Hasselt, avenue Guffens, 32, à Hasselt . . 12

CHARLIER, Guillaume, statuaire, avenue des Arts, 16, à Bruxelles 12

COPPENS, Omer, peintre, rue des Coteaux, 10, à Saint-Josse-ten-Noode 12

De Groot, G. (de l'Académie), statuaire, avenue Louise, 484, à Bruxelles 12
De Jans, Édouard-Bernard, peintre, professeur à l'Académie royale des beaux-arts, rue Schul, 35, à Anvers 12
De Rudder, Isidore, statuaire, rue de Hennin, 74, à Ixelles . 12
De Ruyter, André, littérateur, rue Boisot, 28, à Anvers (Sud). 12
Dewaele, Joseph, architecte, professeur à l'Académie des beaux-arts, boulevard de la Citadelle, 59, Gand 12
Farasyn, Edgar, peintre, rue du Moulin, 30, à Anvers . . 12
Fétis, Éd. (de l'Académie), conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque royale, ancien professeur à l'Académie des beaux-arts, rue Bodenbroeck, 25, à Bruxelles 12
Gevaert, le baron F.-A. (de l'Académie), directeur du Conservatoire royal de musique, place du Petit-Sablon, 17, à Bruxelles 12
Goeyens, Alphonse, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, rue Saint-Bernard, 186, à Saint-Gilles . . . 12
Haseleer, E.-A., peintre, rue le Titien, 22, à Bruxelles . . 12
Hermans, Ch. (de l'Académie), peintre, avenue Louise, 290, à Bruxelles. 12
Hertogs, Joseph, architecte, chaussée de Malines, 182, à Anvers. 12
Houyoux, Léon, artiste peintre, rue Ernest Allard, 35, à Bruxelles 12
Huberti, Gustave (de l'Académie), professeur au Conservatoire royal, 30, avenue Rogier, à Schaerbeek 12
Janlet, Émile (de l'Académie), architecte, rue Félix Delhasse, 25, à Saint-Gilles lez-Bruxelles 12
Kerckx, Jean, statuaire, professeur à l'Académie royale des beaux-arts, chaussée de Malines, 113, à Anvers 12
Lagae, Jules, statuaire, avenue Michel-Ange, 8, à Bruxelles. 12
Lamorinière, J.-P.-J. (de l'Académie), peintre, rue de la Province, 163, à Anvers 12
Laureys, Armand, professeur à l'École normale des arts

du dessin de Saint-Josse-ten-Noode, rue de l'Abondance, 23, à Saint-Josse-ten-Noode 12

LUFFIN, Victor, professeur à l'Académie de musique, rue Émile Cuvelier, 30, à Namur 12

LYNEN, Amédée, peintre, rue de la Roue, 6, à Bruxelles. . 12

MATHIEU, Émile (de l'Académie), directeur du Conservatoire royal de musique, rue Haut-Port, 56, à Gand. 12

MOTTE, Émile, directeur de l'Académie des beaux-arts de Mons, avenue Haveskerke, 19, à Forest lez-Bruxelles . . . 12

PELLENS, Édouard, professeur de gravure sur bois à l'Institut supérieur des beaux-arts, rue Coppenol, 4, à Anvers . 12

PION, Louis, peintre, directeur de l'Académie des beaux-arts de Tournai. 12

PORTIELJE, Edward, peintre, rue Kets, 68, Anvers (Borgerhout). 12

PORTIELJE, Gérard, peintre, rue de l'Harmonie, 80, à Anvers. 12

RADOUX, Théodore (de l'Académie), directeur du Conservatoire royal de musique de Liége, boulevard Piercot, 29, à Liége. 12

ROOSES, Max. (de l'Académie), conservateur du Musée Plantin-Moretus, rue de la Province (Nord), 83, à Anvers . . . 12

RUL, Henri, artiste peintre, rue du Moulin, 43, à Deurne lez-Anvers. 12

SOUBRE, Léon, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, rue Keyenveld, 106, à Ixelles 12

SOUBRE, Léon, fils, violoncelliste au Théâtre royal de la Monnaie, chaussée de Waterloo, 319, à Saint-Gilles. . . . 12

STROOBANT, François, peintre, rue d'Édimbourg, 8, à Ixelles. 12

TIMMERMANS, H., peintre, rue Van Diepenbeek, 46, à Anvers 12

TOMBU, Léon, directeur de l'École de dessin académique et artiste peintre, à Huy 12

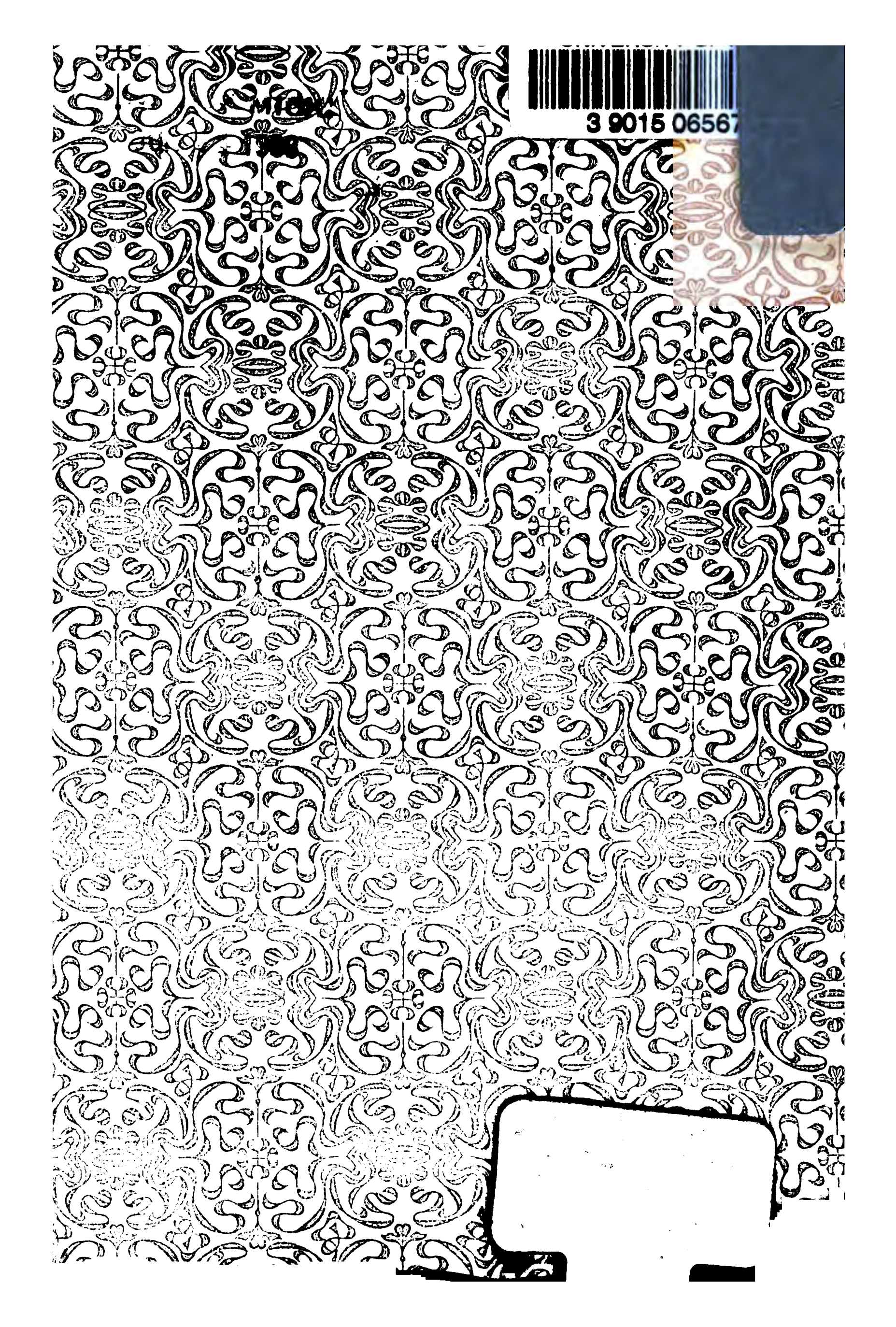
VAN BIESBROECK, L., statuaire, professeur honoraire à l'Académie des beaux-arts, rue d'Egmont, 17, à Gand 12

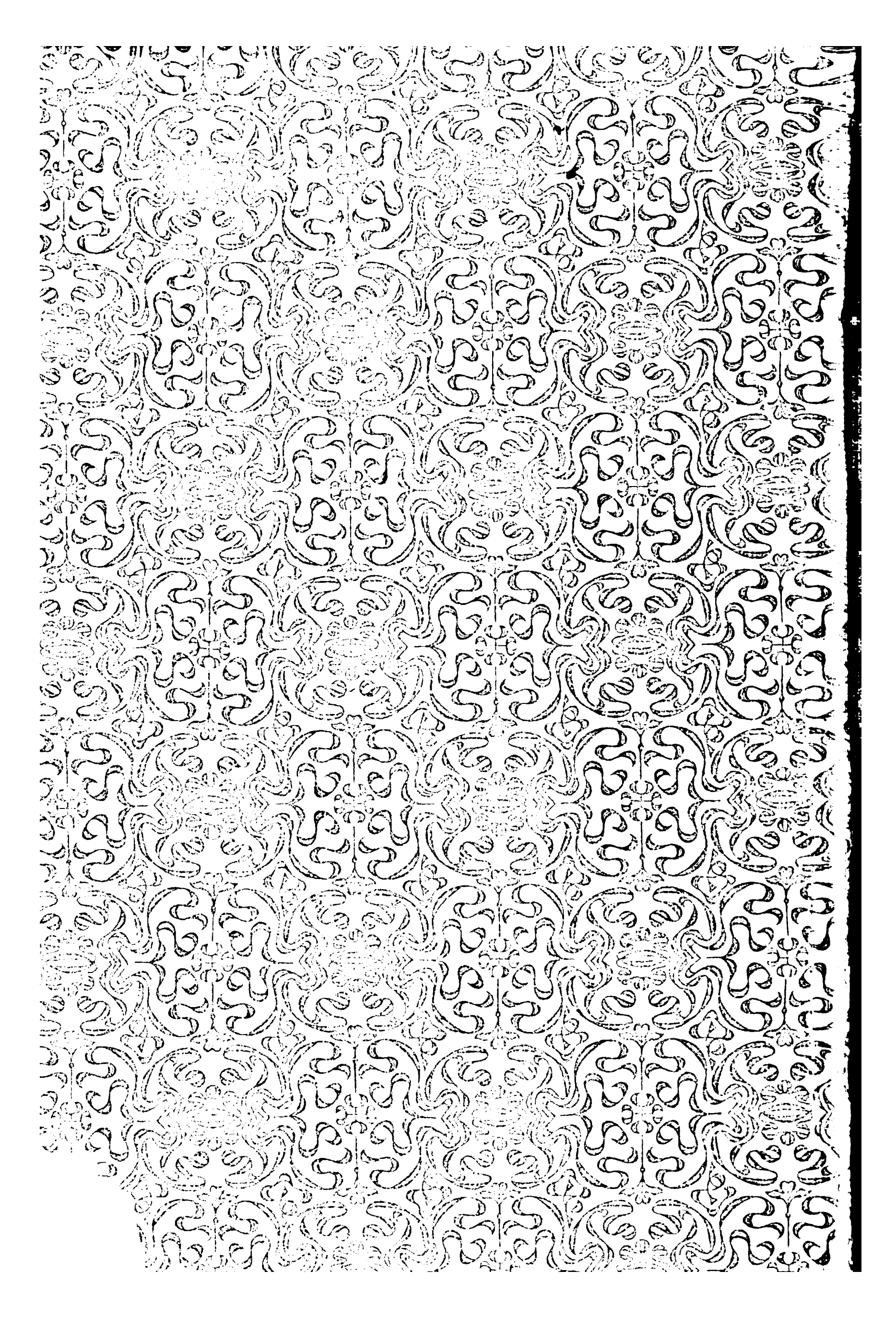
VAN DAMME-SYLVA, Émile, peintre, rue Vanderlinden, 64, à Schaerbeek. 12
VANDEN EYCKEN, Charles, peintre, rue du Moulin, 77, à Saint-Josse-ten-Noode 12
VAN ENGELEN, Pierre, peintre, professeur à l'Académie royale des beaux-arts, rue du Moulin, 50, à Anvers . . . 12
VAN HALEN, Henri, graveur, rue Vogler, 27, à Schaerbeek . 12
VAN KUYCK, Fr., peintre, professeur à l'Académie royale des beaux-arts, rue Albert von Bary, 13, à Anvers 12
VAN LAMPEREN, M., ancien bibliothécaire du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, rue de Florence, 43, à Ixelles 12
VAN LEEMPUTTEN, Frans, peintre, professeur à l'Institut supérieur des beaux-arts, rue du Grand Chien, 24, à Anvers 12
VAN STRYDONCK, Guillaume, peintre, professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, rue Souveraine, 90, à Ixelles. 12
VERPLANCKE, Bern., ancien professeur à l'Académie des beaux-arts de Gand, rue de Belle-Vue, 108, à Gand . . 12
VINÇOTTE, Thomas (de l'Académie), statuaire, professeur à l'Institut supérieur des beaux-arts, rue de la Consolation, 97, à Schaerbeek 12
VULNERS, Isidore-Alex., professeur à l'École de musique de Namur, rue de l'Étoile, 8, à Namur 12
WANTE, Paul, professeur de musique à l'École professionnelle de Melle, rue de la Caserne, 23, à Gand. 12
WAUTERS, Émile (de l'Académie), peintre, rue Souveraine, 83, à Ixelles 12
WINDERS, Jacques (de l'Académie), architecte, professeur à l'Académie royale des beaux-arts, 85, rue du Péage, à Anvers 12
WOTQUENNE, Alfred, secrétaire-préfet des études du Conservatoire royal, place du Petit-Sablon, 16, à Bruxelles . . 12

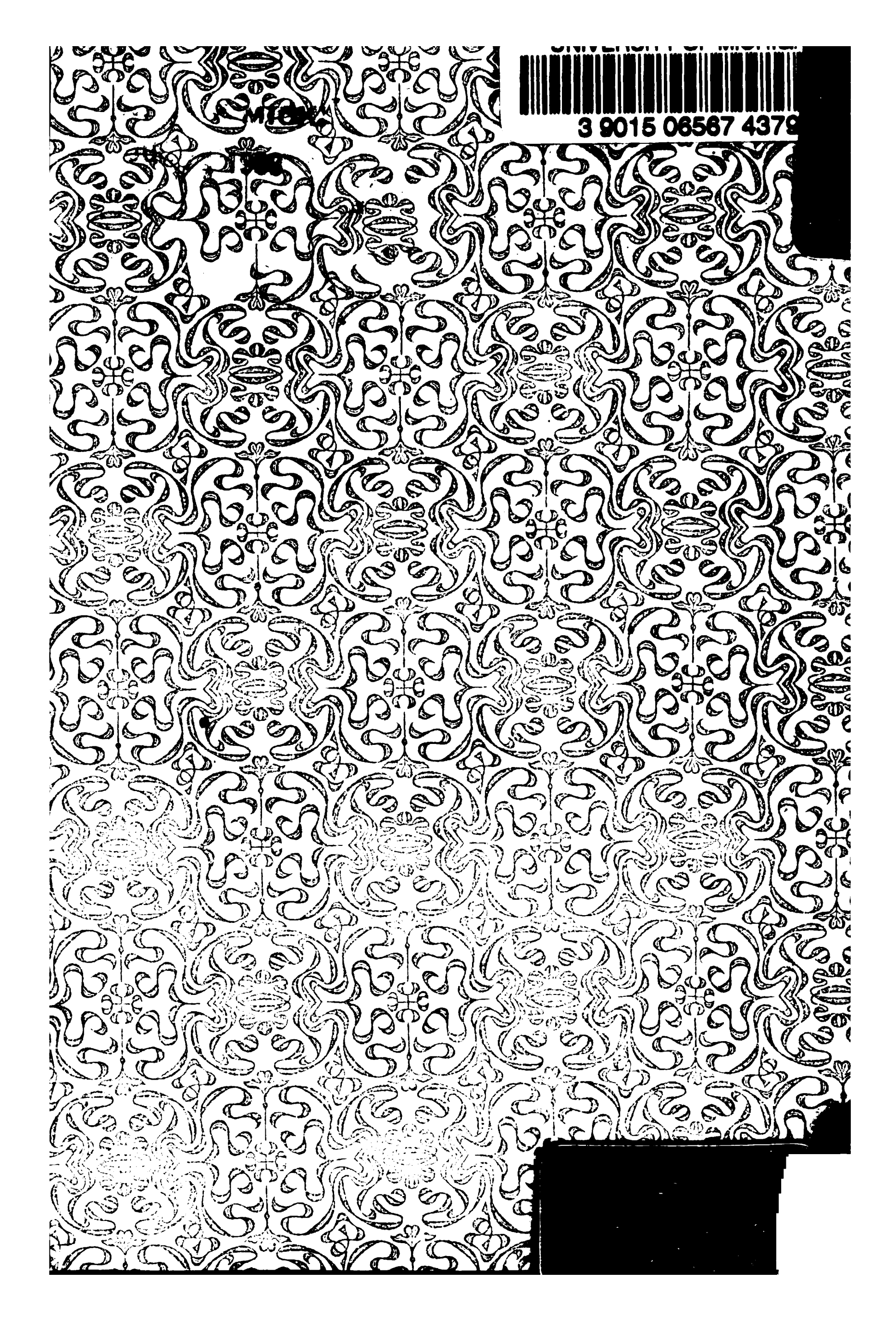
Avis essentiel. Les membres effectifs qui négligent de faire connaître leur changement de domicile s'exposent à être considérés comme ayant renoncé à faire partie de l'Association.

N. B. La Caisse centrale des Artistes belges n'ayant pas la personnification civile, ne peut entrer en possession de legs en sa faveur que pour autant que ceux-ci aient été faits à la Classe des beaux-arts de l'Académie avec affectation à la Caisse.








3 9015 06567 4379